

LOUIS ET LOUISE

ROMAN

JPM - 1994



Le visage de Louise était radieux, resplendissant comme ce nouveau soleil d'été, et aucune ombre ne venait obscurcir son joli petit minois d'adolescente, si ce n'était les volutes noires et épaisses de la fumée crachées par la vieille locomotive à vapeur. De temps en temps, elle avait un regard apitoyé pour les pauvres gens qui voyageaient en troisième classe, dans un wagon non couvert, et qui se cachaient les yeux à chaque franchissement de tunnel ou à chaque fois que le vent turbulent les assaillait de poussière noire. Elle se rappelait sa déception lorsque, deux ans plus tôt, contre l'avis de son père, elle avait voulu voyager dans cette classe économique pour goûter pleinement le trajet en plein air et se mêler aux gens "de basse condition" tels qu'il les nommait. Elle se souvenait, avec un mélange de plaisir et de déception, de la chute de ses rêves d'enfant pour lesquels ce qui appartenait aux autres était à envier. Elle se souvenait du sermon de son père à son arrivée, lorsqu'il vit sa robe blanche devenue grise et chaque pli marqué d'un trait noir de poussière collante.

D'autres pensées qui naissaient en elle lui laissaient dans l'âme des éclats de tendresse, d'émotion ou de joie : les dix-huit ans qu'elle prendrait au cours de ces vacances d'été, ses amies du collège où elle vivait en pension, son père qui l'attendait à la gare, sa chambre témoin de sa jeunesse, les moments heureux qu'elle laissait et tout ce bonheur manifeste qui l'attendait.

En fait de bonheur, dans l'immédiat, c'était son père qui l'attendait. Il se tenait debout, raide appuyé sur une canne de prestance, toujours à la même place, là où

s'arrêtait le wagon numéro sept dans un vacarme d'acier martyrisé.

Pendant que le porteur recruté pour l'occasion s'occupait du bagage, Louise sauta au cou de son père en le gratifiant de baisers gamins qui le laissèrent assez froid :

—Père ! Père ! Quel plaisir de vous revoir ! Comment va Blondine ? Et Bertrand ? Et Annie ?

—Bien, bien...

Il fit demi-tour et se mit en marche pour écarter sa fille des marques d'affections trop rapprochées pour son goût.

—Et Valérie ? Et Thierry ? Comment vont-ils ?

—Bien aussi... Et toi, ma fille, comment vas-tu ? As-tu fait un bon voyage ? Quelles nouvelles nous amènes-tu ?

Louise prit d'autorité son père par le bras et ils se dirigèrent ainsi vers la voiture, suivis du porteur.

—Je suis si heureuse ! Heureuse de vous revoir tous, heureuse des vacances, du soleil, de l'été ! Le voyage a été formidable ; toute cette végétation ensoleillée, ces fleurs, ces odeurs, c'est magnifique !

Les yeux embués du plaisir de retrouver son foyer, Louise se serrait plus fort contre son père pour finir par ne plus prononcer aucun mot. Son père, Jean-Henri de la Lurde, dernier Comte du nom, semblait perdu dans des pensées préoccupantes et ne cherchait pas à raviver la conversation. Louise, qui n'avait rien remarqué, pas plus que le sourire forcé de son père depuis son arrivée, ne prêta aucune attention à son mutisme.

En quelques instants, ils furent installés dans une superbe Peugeot 102 blanche, immatriculée comme il

se doit, même sans le tri, qui remplaçait depuis trois ans la vieille Panhard familiale. Le départ fut immédiat, sans cahot du moteur, sans nécessité d'user de la manivelle.

Cette voiture était le dernier grand achat qu'il avait pu faire, par obligation, la précédente ayant été détruite dans un accident qui vit la mort du pauvre chauffeur du Comte. Heureusement, le chauffeur était seul au moment de cet accident - dans la voiture et sentimentalement. Tout le château, et tout le village, avaient été en émoi : les voitures n'étaient pas nombreuses en cette campagne, et les accidents étaient rares. Le chauffeur avait eu la gorge tranchée par le verre du pare-brise, ce qui avait beaucoup inquiété les utilisateurs de voitures à l'époque. Cependant, maintenant que tous les verres étaient trempés, la famille de la Lurde était rassurée, bien que le Comte conduisît lui-même. En effet, la guerre et des revers de fortune au décès du père du Comte avaient laissé la noble famille dans une situation pécuniaire difficile qui ne lui permettait plus de s'assurer les services d'un chauffeur. Pour ses relations, il prétextait souvent ne plus vouloir confier sa voiture à un domestique ; pour les intimes, il avouait parfois ses difficultés financières. Son plus grand regret avait été la perte de sa superbe berline Panhard-Levassor, acquise entre les deux guerres, qu'il trouvait mal remplacée par une Peugeot, bien que plus moderne et plus efficace, mais moins prestigieuse à son goût.

Louise, en bon enfant, aimait que son père vînt à sa rencontre, qu'il s'occupât d'elle en allant ainsi la chercher à la gare, cependant elle regrettait le trajet avec le chauffeur de la famille. Celui-ci, avec son accent

chaud et grave, lui contait tous les secrets de son absence, secrets de pacotille, secrets pour une adolescente privée pendant l'école de son environnement familial. Il était âgé, gentil et si tendre avec elle.

Le père de Louise pouvait être considéré comme un homme plutôt sympathique, bien qu'imbu en façade de sa condition, mais sans caractère affirmé ni énergie de décision. Il était de toute évidence dominé par sa femme, la deuxième. Sa première femme, considérée par les souvenirs de tous comme une sainte femme, lui avait donné un enfant, mais pas une véritable descendance : une fille. Louise n'avait pas de grands souvenirs de sa mère. Elle n'avait que cinq ans lorsque sa mère disparut en mer en lui laissant juste un souvenir amer : le départ de sa mère qui, avec son mercantile frère, alors maire du village, prenait la mer un mercredi pour une croisière vers l'Amérique.

La voiture laissait un nuage de poussière brune dans son sillage et Louise tressautait sur son siège sous les cahots du chemin mal carrossé. Le voyage jusqu'au château faillit se dérouler sans que la moindre parole ne fût échangée, s'il n'y avait eu :

—Attention ! Père !

Surpris, le Comte malmena son véhicule et fit une embardée pour éviter l'homme qui venait de traverser en courant le chemin.

—Nom de D...

—Père !

—Pardon ! Mais cet Aimé, je...

—Il est toujours là, lui !

—Tu peux le dire. Un jour il finira écrasé !

–Le pauvre homme...

–Le fou du village, oui. Toujours à courir de droite et de gauche. Quand s'arrêtera-t-il ?

–Il n'y est pour rien, c'est la guerre...

–Je sais bien.

–Et sa mère, Madame Cantil, toujours pareille ?

–Si tu veux dire toujours aussi saoule ? Oui, toujours.

–Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je voulais savoir si sa santé s'améliorait. Avoir un enfant tombé dans la folie alors qu'il n'avait pas dix ans...

–Tu sais, on dit qu'elle buvait avant, en fait depuis la mort de son mari. Pourtant, il la battait, à ce qu'on dit, elle aurait dû se sentir délivrée...

Aimé Cantil, surnommé l'idiot du village, ou aussi "le prophète" en mémoire d'une vieille chanson du pays, avait vu sa vie consciente s'arrêter en 1943, lorsque ses pieds malheureux l'avaient conduit sur une mine antichar, heureusement assez défectueuse pour ne pas le tuer, mais hélas ! en trop bon état de marche pour lui secouer le cerveau en profondeur. Depuis, il divaguait à travers champs et dans les ruelles du village, se nourrissant çà et là du bon cœur ou de la crainte des matrones, et il se mettait à courir jusqu'à l'épuisement dès qu'un bruit quelque peu violent se produisait. Ni la médecine de la ville, ni la médecine de la campagne n'avaient pu le guérir, et il restait là, faisant la joie ou l'exaspération des villageois qui ne voyaient en lui qu'un pauvre bougre frappé par le sort. Il ne faisait aucun mal, mais ils étaient obligés de l'attacher les jours d'orage, sinon il se serait tué à courir.

Le château familial fut en vue lorsque Louise remarqua enfin que son père était contracté et manquait

de naturel : il lui semblait étrange, silencieux et crispé. Il la regardait de temps à autre, du coin de l'œil, et ses lèvres semblaient vouloir dire quelque chose, mais sans l'oser. Plus le château approchait, plus elle le sentait mal à l'aise. A regret, elle n'osa pas l'interroger.

2

—Non, père, je ne me le marierai pas !

Le Comte fut effrayé comme il ne l'avait plus été depuis la dernière fois où son père avait menacé de le frapper. Il voyait Louise, tremblante et d'une pâleur cadavérique, qui lui tenait tête dans un affrontement de générations. Comment pouvait-il s'être laissé mener vers ce conflit ? Jamais il n'aurait pu présager une telle réaction. Il était décontenancé, mis à défaut devant Valérie, sa femme, et Thierry, son beau-fils, alors que Louise soutenait son regard, non par défi ni par instinct de contradiction, mais comme une personne adulte responsable de sa vie et assurée de commander son devenir.

—Non, père, je ne me le marierai pas !

L'exclamation fusait pour la deuxième fois et appuyait sa résolution irrévocable. Puis, ayant parlé et sans attendre le moindre argument contradictoire supplémentaire, elle se retourna et partit d'un pas vif et raide vers la sortie du salon. Elle ne regarda aucun des interlocuteurs présents pendant qu'elle traversait la pièce : ses yeux n'avaient pour mémoire qu'une chose, une personne, un visage, une expression... Elle ne voyait plus que son père, en gros plan, une image figée mémorisée qui occupait tout son champ de vision, et

elle était dans le couloir avec ce visage ; ses pas la guidaient de leur propre conscience, ils l'emmenaient à sa chambre vers laquelle, tout à coup, elle se mit à courir, les yeux fermés, l'esprit encore empêtré de ce visage paternel à l'expression conflictuelle. Elle s'effondra sur son lit où elle éclata en sanglots, pleura toute sa détresse et cria dans l'oreiller son chagrin infini...

—Et voilà, mon cher, voilà votre fille, voilà où nous mène votre faiblesse ! Vous l'avez trop gâtée, cette enfant ! Je vous demande de la préparer, de la disposer à ces noces, et vous ne faites rien, vous me laissez la besogne !

Valérie, ivre d'ire mal contenue, vitupérait le Comte qui ne disait mot, la tête baissée, les yeux dans ses chaussures, tel un môme pris en faute. Thierry assistait à la scène avec sur le visage un mélange curieux d'amusement et de dégoût, ce que dut surprendre Valérie qui l'incendia :

—Tu ferais bien de convaincre ta chère belle-sœur, parce que si ce mariage ne se fait pas, le tien se fera à coup sûr, crois-moi ! Tu épouseras Cunégonde ou je te déshériterai !

Heureusement pour lui, Thierry était ignifuge aux paroles de sa mère. Le déshériter, lui ! Quelle blague ! De quoi pouvait-il espérer hériter de la part de sa mère ? Sa seule fortune, elle la devait au Comte, car de son premier mariage, il ne restait rien, rien que lui, Thierry, le premier mari étant mort dans la désaffection et les dettes. Thierry le savait, et sa mère aussi puisque c'était elle qui l'avait mis dans la confiance : Louise hériterait de tout. Le second mariage du Comte s'était

fait sous le régime de la séparation de biens, une preuve d'amour avait dit le Comte, une preuve de bon sens avait dit le notaire, une épreuve de plus avait pensé Valérie. C'était en partie pourquoi Thierry recevait sans état d'âme ni restriction toutes les sommes que pouvait lui prodiguer sa mère, toutes les économies qu'elle pouvait faire. Mais la source se tarissait, le Comte était au bord de la faillite, et ce mariage, s'il pouvait se réaliser, serait le bienvenu. Quant à épouser Cunégonde, la sœur du promis de Louise, il n'en était surtout pas question ! Jamais il ne satisferait le projet insensé de sa mère ! Lui, Thierry, épouser Cunégonde, quelle blague ! Cunégonde Dupez, l'horreur faite femme ! Plutôt mourir ! Non, plutôt la Légion étrangère...

C'était peut-être la pensée latente qui allait émerger dans le cerveau de Louise : le couvent plutôt que ce mariage ! Non, plutôt mourir... Elle retournait dans sa tête les paroles de son père. Comment avait-il pu ? Mais comment avait-il pu lui faire ça ? Quelle ignominie ! Le Moyen Age ! Non, ce n'était pas possible : le Moyen Age ! Lui faire ça, à elle, sa fille, son unique enfant ! Non, c'était Valérie, c'était sûrement elle qui avait tout pensé, tout manigancé, ça ne pouvait venir que d'elle !

Louise se remémorait son arrivée au château et elle avait encore en tête les paroles de Valérie qui, d'un air sévère à l'adresse du Comte, avait dit, en la regardant de biais : "Alors, tu lui as dit ? Elle est au courant ?" Et son père qui avait baissé les yeux comme un enfant fautif ! Au courant de quoi ? Lui dire quoi ? Louise sortait à peine de voiture et, sans le moindre bonjour, sans la plus petite attention polie, Valérie vociférait

déjà sur un sujet qui échappait à la nouvelle venue. Louise s'était inquiétée, avait regardé son père avec des questions plein les yeux, mais rien, il était resté mué. Valérie avait alors pris les choses en charge et ils s'étaient retrouvés tous les trois dans le salon, bientôt rejoints par Thierry, pour un conseil de famille. La nouvelle tomba, comme une sentence : Louise était promise à Gontran, le fils d'un roturier aisé de Châteaubrun, la ville proche.

Elle détestait son promis ! Elle le connaissait pour l'avoir rencontré quelquefois et elle comprenait enfin pourquoi, depuis plus d'un an, son père entretenait des relations avec ces bourgeois : quelle préméditation ! Elle avait pourtant prévenu qu'elle n'appréciait pas leur compagnie et qu'elle subissait d'une manière de plus en plus pénible chacune de leurs rencontres ! Elle les vomissait, et voilà qu'ils voulaient la marier à leur fils ! Quelle horreur ! Et pourquoi ? Pour une affaire de gros sous, pour renflouer les finances de la famille ! Le Comte offrait la propriété en dot, charge au mari d'en assurer la pérennité, voilà ce qu'avait dit son père, avec une condition toutefois : qu'ils pussent, Valérie, Thierry et lui, continuer à vivre au château. En toute sérénité ! Incroyable : le Comte vendait sa fille ! Pourquoi pas aux enchères sur la place publique de Châteaubrun ? Au plus offrant ! Non, décidément non, tout cela lui paraissait dément, hors des capacités de son père. Louise en était persuadée : Valérie était derrière cet arrangement. Depuis qu'elle avait épousé le Comte, elle avait fait montre d'avidité. Combien il était su de tous qu'elle sacrifiait tout pour le fils de ses premières nocés, Thierry !

Ce fut les yeux noyés de larmes qu'elle vit entrer le Thierry en question après qu'il eut frappé d'une manière feutrée sur la porte restée entrouverte. Louise se redressa, de la main gauche chassa les larmes, puis finit par s'asseoir sur son lit. Thierry, avec précaution, s'approcha et s'installa sur la chaise de la coiffeuse. Il s'était penché en avant, les mains refermées sur elles-mêmes, pour lui parler d'un air apitoyé :

—Ma pauvre chérie, nous voilà dans une situation bien embarrassante. Toi, tu dois épouser Gontran, et moi, je dois épouser sa sœur, Cunégonde ! Quelle misère ! Combien nos parents manquent de cœur ! N'est-ce pas l'amour qui doit commander les mariages ? Non ? Nous pouvons dire que nous sommes dans une situation bien difficile...

Louise eut un hoquet de chagrin :

—Pour moi surtout ! Toi, tu as vingt-sept ans, un travail à Paris, tu peux dire non à ta mère. Moi, je suis trop jeune...

—Trop jeune pour te marier ?

—Non, trop jeune pour partir et quitter Père. Que ferai-je ? Je ne peux pas m'assumer seule. Je ne veux pas, je suis trop petite...

Les dernières paroles furent difficiles à comprendre : Louise s'était caché le visage dans les mains pour pleurer. Thierry parlait tout bas et guettait l'entrebâillement de la porte, comme un conspirateur :

—Fuyons ensemble...

Louise s'arracha au creux de ses mains pour relever la tête :

—Fuir ? Avec toi ? Pourquoi ? Pour aller où ? Comment ? Que dira Père ?

—Peu importe, partons ! Quittons ce château, marions-nous ; ils ne pourront plus rien faire, ils ne pourront plus disposer de nos vies !

—Nous marier ?

—Oui, je t'aime ! Nous n'avons pas le même sang, nous pouvons donc nous marier.

—Il n'en est pas question !

—Pourquoi ?

Thierry avait repris une voix normale, sa voix grave et rauque habituelle, et il répéta :

—Pourquoi ?

—Parce que je ne veux pas !

—Mais je t'aime ! Qu'est-ce qui s'oppose à notre bonheur ? Le Comte ?

—Oui, entre autres... Mais je n'ai pas d'amour pour toi ! C'est si soudain, jamais tu ne me l'avais dit, jamais tu ne m'avais parlé d'amour... Non ! Non, non et non ! Je ne t'épouserai pas.

—Jamais ?

—...

—C'est définitif ? Jamais ?

—Je n'ai pas dit ça. Tu m'embrouilles, je ne sais pas, je ne sais plus. Comment le saurai-je ? C'est si nouveau pour moi ! Laisse-moi du temps...

—Du temps, tu n'en disposes pas, ou si peu...

—Comment ça ? Que veux-tu dire par là ? Explique-toi !

—Voilà plus d'une semaine qu'ils parlent de dimanche, des préparatifs...

—Quels préparatifs ?

—Ils ont invité toute la famille Dupez pour un repas champêtre dimanche...

—Et alors ? Ils l'ont déjà fait d'autres fois.

–Oui, mais là, il y aura en plus les notables du village, le maire, le curé, etc.

–Et puis ?

–Rien, je te laisse deviner...

Thierry s'était levé et faisait demi-tour avec un léger sourire narquois. Il lui fit un mystérieux signe de la main sans se retourner et il quitta la chambre en laissant Louise perplexe. Elle resta ainsi quelques minutes sans réaction, le regard songeur, jusqu'à ce qu'une voix fluette se fît entendre sur le pas de la porte :

–Louise... Louise, c'est moi, Annie, je peux venir ?

Le visage de Louise s'était épanoui.

–Bien sûr, entre, viens vite !

Annie Soucane se présenta devant la porte, indécise, puis, sur un signe de Louise, elle entra précipitamment en refermant derrière elle. Elle était un peu maigrichonne, mais agréable à regarder dans sa robe fleurie qui lui couvrait à peine les genoux. Annie avait environ un an de plus que Louise et elle avait été sa grande camarade de jeu pendant toute leur enfance ; seule l'adolescence les avait éloignées lorsque Louise dût partir en pension pour suivre des études supérieures. Annie logeait au château depuis la fin de la guerre où était mort son père, en 1940, sur la ligne Maginot. Le Comte, sous les requêtes pressentes de la mère de Louise attendrie, l'avait recueillie quand la mère d'Annie l'avait abandonnée pour partir aux Amériques avec un soldat canadien de passage. Les mauvaises langues disaient que ce n'était pas sa vraie mère, qu'elle était folle, et que c'était pour cela qu'elle avait pu l'abandonner sans état d'âme. Annie était persuadée que c'était faux, que sa mère n'était pas responsable, qu'elle

avait toujours été une bonne mère, mais avec quelques courants d'air dans le cerveau. Depuis son départ, elle n'avait écrit qu'une seule fois, un jour de disette disaient les mauvaises langues. Personne n'avait pu voir le courrier, elle le gardait toujours avec elle, lettre froissée et jaunie d'avoir été trop pétrie.

Annie avait toujours refusé qu'on s'apitoyât sur elle, et il était vrai que tous au village la considéraient comme la jeune fille la plus gaie au monde. Au château, pour justifier sa présence, elle faisait le ménage le matin et les extra. Pour subvenir à ses autres besoins, elle travaillait au village l'après-midi chez Alain Bique, le cafetier.

Annie s'était assise sur le lit, au côté de Louise, et elle la regardait avec un sourire triste.

—Ne t'en fais pas, ma petite sœur...

Lorsqu'elles étaient seules, en confidences, Annie appelait Louise sa petite sœur et, réciproquement, Louise appelait Annie sa grande sœur, bien que l'écart d'âge soit très faible. Annie tentait de la consoler :

—Ne t'en fais pas. Je sais tout le tracas qui t'arrive, mais je suis sûre que ça va s'arranger ! Tout n'est pas perdu, écoute-moi...

3

—Ah ! Les voilà !

Ce cri, lancé par Valérie de la Lurde, accueillait l'apparition d'une traction Citroën qui venait de franchir

la grille du château. Tous se tournèrent dans la direction pointée par l'index gauche de Valérie, car les invités étaient tous arrivés pour ce repas champêtre, hormis la famille Dupez. Tous, c'est à dire les notables du village : Monsieur le curé, dit le Père François, Monsieur le maire, nommé Samson Asconsan, et le docteur Sébastien Cadu accompagné de son épouse Cécile. Quant à l'instituteur, Théophile Raime, qui profitait pleinement de ses vacances pour parcourir le monde, il était parti depuis trois jours.

Bien sûr, en plus du Comte, de Valérie, de Louise et de Thierry, il y avait aussi Annie, toujours présente pour les extra, et les domestiques, un couple de belges au service du Comte depuis le début de la guerre, en 40. Ils s'appelaient Bertrand et Blondine Van Dehoule, ou Van Démoule, ou Van de Mer, personne ne se souvenait plus très bien car tous les appelaient par leurs prénoms. Ils étaient dans la région au moment de l'invasion de la Belgique par Hitler et ils y étaient restés, à attendre les Allemands disent certains. Ils ont eu des nouvelles de chez eux, en 42, comme quoi ils n'en avaient plus, de chez eux. Depuis, ils s'étaient mis au service du Comte et ils remplaçaient le jardinier et le majordome partis au front mais jamais revenus, ainsi que la cuisinière partie elle aussi, mais deux ans plus tard avec un grand noir américain dégarni du front. C'était là tout ce petit monde qui s'affairait dans l'attente de l'arrivée de la famille Dupez.

Dès qu'elle avait vu la voiture, Valérie avait quitté ses invités installés dans le parc derrière le château pour aller au-devant des Dupez accueillis par Bernard dont le rôle de majordome allait à la perfection. Tous regardaient la maîtresse de maison partir ; ils la

regardaient avec un mélange douxereux d'appréhension et d'amusement refoulé. Ceux qui ne la connaissaient pas auraient qualifié son comportement d'hystérique : elle parlait d'une manière théâtrale et elle était vêtue d'une façon si grotesque qu'elle ne pouvait cacher sa condition de parvenue. A quarante ans passés, Valérie, veuve Cansotement, était d'une maigreur considérable, et considérée par le médecin comme un cas d'annales, donc non banal. C'était elle qui commandait au château où son deuxième mari, le Comte, la laissait faire par indigence de domination. Son visage étroit aux lèvres inexistantes accentuait son autorité naturelle. Au village, où elle était peu appréciée, les commères bien en chair la surnommaient "sac d'os" et laissaient entendre qu'elle avait eu la peau de son premier mari, Jerry, mort de multiples perforations contre ses os saillants.

—Dites-moi si je me trompe, mais vous les connaissez, ces Dupez ?

Le maire, un mince et petit bonhomme moustachu, venait d'interpeller le docteur en aparté.

—Oui... J'ai un collègue, un bon ami, qui a un cabinet à Châteaubrun, et il m'est arrivé de rencontrer les Dupez plusieurs fois. C'est une ancienne famille noble espagnole installée depuis deux générations dans la région.

—Ah ! Ils sont nobles...

—C'est ce qu'affirme le Comte, mais personne n'y croit à Chateaubrun.

—Je comprends... Pas d'origine française, alors, s'ils sont nobles...

–N'interprétez pas, je n'ai rien dit de tel. Gardez vos conclusions.

–Bien entendu... Je me suis laissé dire que les enfants étaient vilains. Si les parents sont nobles, c'est qu'il y a eu faute ?

Le docteur Cadu éclata de rire :

–Ah ! Ah ! Non ! Vous n'y êtes pas : ils sont laids ! Horribles, comme des poux !

–Non ! A ce point ?

–Pire, hélas, surtout la fille. Elle a hérité du maximum.

–Ils ont un garçon et une fille ? Je croyais que c'était des jumeaux.

–Oui. Des faux jumeaux... Ils doivent avoir vingt-quatre ou vingt-cinq ans à présent.

Cécile, la femme du docteur qui s'était rapprochée des deux hommes pour profiter de la conversation, crut bon d'ajouter avec sa candeur féminine :

–Vous ne connaissez pas l'histoire ?

Le docteur se détourna en lâchant :

–Pfft ! Une légende...

Le maire eut un air intéressé et incita Cécile à poursuivre :

–Dites-moi ? Laissez-le dire, de toute façon, j'adore les légendes.

–Ce n'est pas une légende ! Je tiens l'histoire du médecin des Dupez, un ami de mon mari.

Elle prit un air de conspiratrice :

–Voilà : à la naissance des deux rejetons, la sage-femme a eu une syncope.

–Une syncope ? Tudieu !

–C'est la vue des mouflets. Heureusement Dessin, c'est le nom du docteur, était présent et il a pu terminer seul

les opérations de l'accouchement et donner les sels à la sage-femme. Quelle affaire ! Par la suite, tous les tranquillisans qu'il a pu prescrire se sont révélés inefficaces et il a dû lui ordonner trois mois de convalescence au bord de la Méditerranée, tout en restant inquiet. Il avait peur que le remède soit insuffisant au vu du choc qu'elle avait subi en aidant à la mise au monde des jumeaux. Pourtant, elle n'était pas novice ; elle en avait mis au monde des enfants, et pas tous beaux ! Mais il faut dire aussi que la fille était née la première. Pourtant les parents ne sont pas laids, on se demande... Mais rassurez-vous, les enfants en grandissant ont vu leur physionomie s'améliorer. Certains disent qu'elles ne pouvaient que s'améliorer ! Mais, les voilà qui arrivent, vous pourrez juger.

—Eh non ! Je suis maire, pas juge.

Les couples conversationnels se défirent pour aller souhaiter la bienvenue aux nouveaux arrivants. Lorsqu'il les vit à quelque distance, le maire ne pu s'empêcher de laisser échapper :

—Oh ! Nom de D...

Puis, s'adressant au curé debout à sa gauche qui lui faisait des gros yeux de réprimande muette :

—Excusez-moi, mon père...

Puis, se reprenant avec assurance :

—Avouez qu'il est des cas où...

Puis, devant l'air résolument fâché du curé :

—Non ? Tant pis...

Puis, ajoutant tout bas, en confidence narquoise :

—Mais, dites-moi, ne sont-ce pas là des preuves que mère Nature aime à se venger de l'espèce humaine ?

Le curé eut pour seule réponse un haussement d'épaule hautain, et il se détourna. Le maire se pencha alors vers le médecin :

—Sauf votre respect, docteur, mais je crois bien que nous avons là un bel exemple du résultat de l'acharnement médical qui ne respecte pas la sélection naturelle !

Le maire se tut en inondant son visage d'un sourire hypocrite et d'une sueur justifiée par la chaleur de la journée alliée à ses médisances : Valérie lui présentait la famille Dupez. Elle lui fit un geste aimable en les désignant :

—Monsieur et Madame Dupez, Cunégonde, leur fille, et Gontran, leur fils... Monsieur le maire.

—Bonjour, Asconsan, maire de ce village. Ravi de vous connaître...

—Enchantée...

Ce fut Madame Dupez qui répondit. Son mari se contenta d'un signe de tête alors que leur progéniture avait les yeux et l'esprit ailleurs. La présentation continuait ; après le curé et le maire, ce fut au couple Cadu de présenter ses civilités. Monsieur Dupez s'adressa au docteur :

—Je suis ravi de vous revoir. Le docteur Dessin m'a demandé de vous transmettre toutes ses amitiés.

—Merci. Vous lui souhaiterez le bonjour.

—Voilà une bien belle propriété, n'est-ce pas ? J'ai traversé le village en venant. Un bien beau village. Monsieur le maire a bien de la chance d'administrer cette région campagnarde. Bien plus agréable que la ville. Il commence à être âgé, non ? Bientôt la retraite ?

—Oh ! Certes non ! Il n'y a pas de retraite pour les paysans. Même pas à soixante-dix ans !

—Il a soixante-dix ans !

—Non ! Cinquante-cinq. Mais même dans vingt ans, il ne connaîtra pas la retraite. Il vous dirait que c'est juste bon pour les fainéants, planqués et autres profiteurs. Vous savez que le maire est le plus gros cultivateur de la région ? En plus de ses propriétés, il loue les champs du Comte et ceux d'Arsène Ile.

—Arsène Ile ?

—Oui. Un autre cultivateur, mais qui, lui, a su prendre une retraite ! Il exploitait aussi la forêt, quand il y avait encore des arbres.

—A propos... Dites-moi, cher Monsieur, savez-vous que j'ai failli écraser quelqu'un en approchant du château ? Peut-être un de vos patients ? Il est sorti soudainement d'un taillis et il s'est mis à courir devant la voiture comme un fou. Si je n'avais pas freiné, je l'écrasais ! Vingt mètres plus loin, il s'enfonçait de nouveau dans les bois et je ne l'ai plus revu.

—Oui, oui, je vois. Vous avez rencontré Aimé Cantil. C'est un pauvre garçon qu'on a retrouvé estourbi dans une tranchée pendant la guerre. Il était tout môme. Depuis ce temps-là, il court comme un dératé dès qu'il entend un bruit un peu fort. Il n'est pas méchant mais il n'a plus toute sa tête. C'est notre "idiot du village". Je n'étais pas encore médecin à cette époque, mais par la suite, je n'ai pas pu faire mieux que mes prédécesseurs, qu'ils soient médecins, psychiatres ou rebouteux.

—C'est affreux !

—Oui, mais on n'y peut rien. Ce qu'on craint le plus, c'est qu'il ait un accident lorsqu'il court comme cela : il

ne fait attention à rien. Si je vous disais qu'une fois il s'est mis à courir alors qu'il était grimpé dans un arbre à manger des cerises ! Et une autre fois où il est passé par la fenêtre du premier étage...

Plus loin, Cunégonde et Gontran déambulaient de droite et de gauche ; ils allaient d'un groupe de personnes à un autre, toutefois sans jamais parvenir à s'insérer dans la moindre conversation jusqu'à ce que Louise leur fasse signe de la rejoindre sur la terrasse délimitée par deux énormes amphores anciennes. Elle était installée sur un des bancs près du buffet où elle discutait avec Thierry. Ravi de cette invite attentionnée, Cunégonde et Gontran s'approchèrent sans remarquer l'expression désappointée de Thierry. C'était à ce moment qu'un quelconque observateur, même très peu attentionné, aurait conclu que Cunégonde ne gagnait rien à sourire.

Le garçon, Gontran Dupez, n'avait pas que des allures de benêt, car à l'écouter, la première impression se confirmait. Il n'était certes pas beau, mais pour un homme, à la campagne, ce n'était pas catastrophique. Quant à sa sœur, elle méritait amplement l'auréole de légende qui l'entourait. La décrire ici sans la flatter serait une gageure.

Le benêt demanda benoîtement :

—C'est ce qu'on va manger ?

—Non, c'est pour faire joli et attirer les guêpes ici pendant qu'on mangera à l'intérieur !

Avant que Gontran ne puisse poser la question que son air ébahi laissait supposer, Louise réprimanda avec le sérieux d'une femme mûre qui n'accepte pas l'humour au détriment d'autrui :

–Thierry ! Tu n'es pas possible !

Ensuite, elle ajouta à l'adresse des nouveaux venus en jetant un regard furieux à Thierry qui pouffait :

–Ne faites pas attention, il est très taquin.

Thierry prit un air bougon :

–Puisque c'est ainsi je vous laisse, je vais faire un tour dans le jardin.

–Attendez-moi ! Je vous accompagne !

Avant que Thierry n'eût pu dire un mot ou esquisser le moindre geste, Cunégonde avait mis son bras autour du sien et partait en l'emmenant d'un pas décidé. Thierry tenta bien un regard implorant à l'attention de Louise mais celle-ci lui retourna un sourire moqueur et revanchard : il ne pouvait attendre d'elle aucun secours sur l'heure. Il avait essayé de la laisser seule avec les jumeaux mais il avait à moitié perdu, et il fallait avouer qu'il n'avait pas hérité de la meilleure moitié.

A peine avaient-ils fait quelques pas que Cunégonde engagea la conversation sur un sujet inattendu :

–Que pensez-vous de la beauté ?

Thierry la regardait, embarrassé. Ce n'était pas son genre de répondre à l'instant avec tact ni éthique, mais là, devant cette jeune femme étique, il subodorait des difficultés relationnelles certaines avec sa mère s'il répondait. Aussi, se contenta-t-il de lever les yeux au ciel sans être vu de Cunégonde qui poursuivait un dialogue qui, devant son mutisme, se muait en monologue.

–Je sais, je ne suis pas jolie, mais ne pensez-vous pas qu'un être humain doive être jugé sur son esprit et non sur son aspect ? Un être intelligent devrait juger un autre être sur son intelligence, pas sur sa beauté

extérieure. Il ne devrait voir que la beauté de l'âme... Elle seule importe.

Elle continuait son bavardage sur ce sujet qui lui tenait visiblement à cœur, mais Thierry ne l'écoutait plus. Il ne pouvait qu'être d'accord avec ces sophismes, cependant il était clair sur son visage qu'il doutait de l'intelligence de Cunégonde et, qu'au fond de lui-même, par pure bonté d'âme aurait-il assuré, il trouvait cela préférable : si elle était sotte, sa disgrâce physique n'en était que plus facile à supporter. Il émettait des doutes sur ce qu'elle supposait être "sa beauté intérieure". En effet, il savait que n'importe qui était à même de juger son aspect physique par rapport à n'importe quelle autre personne, ou n'importe quelle autre caractéristique visible, mesurable ou quantifiable, mais l'âme ? Chacun pouvait croire qu'il avait une beauté intérieure parce qu'il se connaissait, mais il se percevait trop et donc il ne pouvait mépriser complètement l'être qu'il était. Cependant c'était normal, parce que personne ne pouvait comparer son âme par rapport à celle des autres, contrairement à son image qui pouvait être comparée à l'image des autres, et appréciée ou dépréciée...

Ils marchèrent ainsi de concert dans l'herbe grasse, l'une bavarde, l'autre empreint d'un stoïcisme inaccoutumé... Mais, bien avant de parvenir à la limite du parc du château, Thierry jugea la promenade suffisante et il entraîna sa compagne dans un demi-tour savant et discret. Ce fut une action engagée fort à propos, puisqu'ils purent voir Valérie, euphorique près d'une des immenses amphores anciennes, les inviter au retour vers le buffet grâce à de grands gestes sémaphoriques.

Thierry, en bon enfant obéissant, s'exécuta sans tarder en entraînant Cunégonde derrière lui. Thierry fit presser le pas, mû par un appétit soudain. Thierry accéléra la cadence, mû par le désir de retrouver une autre compagnie que celle qui s'était imposée à lui. Thierry marcha d'un pas rapide, impatient de se défaire de la compagnie de Cunégonde. Thierry marchait d'un pas alerte, ravi de...

—Nous voici, mère...

Pendant que Valérie essayait de regrouper les invités, Louise entraîna Thierry à part pour se moquer en confidences :

—Alors, l'amour rend aveugle ?

—D'abord, on dit "l'amour est aveugle". Ce qui signifie qu'il peut frapper n'importe qui, n'importe où, et sans raison. Ensuite, si je devais l'épouser, il faudrait que je sois devenu aveugle. Ce n'est pas le cas, alors ne te fais pas d'idées.

Puis, regardant Cunégonde du coin de l'œil, il ajouta :

—Tu as raison, si je devais tomber amoureux d'elle, sûr que je deviendrais rapidement aveugle ! Mais c'est un cas particulier, tu ne peux pas généraliser. Tu n'as pas le droit.

Louise avait un visage pétillant de malice ; elle se contenait difficilement pour ne pas rire :

—Tu es bête !

—Et ton amoureux par ordre du père ?

Elle haussa les épaules et répondit d'un sourire en levant les yeux au ciel :

—Arrête ! Taquin ! Ça ne se fera pas, tu penses... C'est trop bête...

–C'est Gontran qui est trop bête ?

–Arrête ! Je n'ai pas dit ça, seulement que c'est une idée absurde.

Thierry lui donna un coup de coude et lui fit signe de se taire : la mère supérieure d'une estrade allait parler. Elle demanda le silence et attendit que chacun ait reçu une coupe de champagne des domestiques :

–Mes amis, nous vous avons conviés à ce repas champêtre pour le plaisir de nous réunir, mais aussi, surtout, pour vous annoncer une grande nouvelle...

Elle se tut, orgueilleuse du silence qui régnait. Enfin, sentant que le suspens culminait, elle décida de rompre l'attention :

–Je vous demande donc de trinquer... Aux futures fiançailles de Louise et Gontran !

Le curé s'agrippa à Louise qui vacillait et l'embrassa chaleureusement :

–Mes félicitations, ma petite. Ce sera un honneur de bénir votre union !

Tous vinrent féliciter Louise et l'embrasser, puis chacun complimenta Gontran. Louise restait muette, effarée. Elle flottait dans un cauchemar éveillé et elle n'arrivait pas à réagir. Thierry, ombrageux, fut le seul à se tenir à l'écart. Peut-être craignait-il pour sa propre personne car, bien qu'il soupçonnât depuis quelque temps cette annonce, il fut surpris qu'elle survînt sans l'approbation de Louise.

Valérie papillonnait dans l'allégresse, elle bondissait d'un invité à l'autre :

–Mon Père ! Vous célébrerez ce mariage ?

–J'ai soixante-deux ans... Je serai bientôt en retraite...

—Vous dites ça tous les ans ! Nul ne vous remplacera !
Vous ferez ce mariage, j'y tiens !

Elle s'était éloignée vers d'autres convives lorsqu'elle se retourna vers le curé et, le pointant de l'index, elle cria d'une mine réjouie :

—Vous ferez ce mariage !

Par hasard, elle se retrouva près de Thierry. Son humeur changea :

—Toi, n'oublie pas ce que je t'ai dit !

—Mais, mère...

Elle trancha :

—Pas de discussion. Tu trouves une situation et une épouse honorable, ou je m'occupe de toi !

—Mais, j'ai une situation ! Et je peux m'occuper de mon avenir seul !

—Ça reste à voir !

Sans attendre le moindre argument, elle lui avait tourné le dos pour rejoindre ses invités.

Thierry sentait la colère sourdre en lui, prête à éclater. Heureusement, Blondine fit diversion en se présentant devant lui :

—Monsieur, vous êtes demandé au téléphone.

Elle lui désigna d'un geste discret la porte-fenêtre du salon où se tenait Annie, le combiné téléphonique à la main. Sans se presser, bougon, il se dirigea vers elle.

—Oui ?

—Un Monsieur vous demande ; il dit que c'est urgent ; il n'a pas voulu dire son nom...

—Bien. Je vais répondre. Merci.

Annie, après lui avoir fort civilement tendu le combiné téléphonique, ressortit sur le seuil de la porte-fenêtre et resta là à surveiller la tablée. Et ce fut sans y

prêter attention qu'elle entendit une partie de la conversation :

—Allô ! ... Quoi ? C'est vous ! ... Je vous avais interdit de m'appeler ici ! ... Qui est mort ? ... Non ! C'est impossible ! Il faut maintenir les paris... Je vous rejoins à la fin du mois... Non, vous devez rester à Paris ! ... Vous êtes partis ? ... C'est trop tard, c'est fichu... Quelle bande d'incapables ! ... Bon, d'accord, mais discrètement... Oui, je pourrais avoir besoin de vous, bientôt... Non. Je ne crois pas... C'est ça, au revoir...

Soucieux, il raccrocha. En ressortant, il invectiva Annie :

—Qu'est-ce que vous faites là, vous, imbécile ! Allez servir !

4

Quelques jours plus tard, dans un paysage vallonné écrasé par la lourde chaleur de l'été, un camion montait péniblement chaque côte. Dans ce camion, Louis Lavue rêvait de grands espaces. Louis était un routier professionnel, du moins l'affirmait-il. D'autres diraient occasionnel - des médissants à son avis. Ce camion, il en avait hérité de son tuteur, son oncle, sa seule famille. C'était ce qui l'avait désespéré à la fin de son existence, d'avoir un tel neveu. Certains disaient qu'il en était mort. Des malfaisants, clamait-on au village tout bas, mais plus haut, les chuchotements leur donnaient raison. Pourtant Louis était bon enfant, bien qu'arrivé à l'âge adulte avec ses tout juste vingt-quatre ans ; il avait un cœur d'or dans une carcasse à l'aspect peu futé. Ses cheveux courts formaient une broussaille sur sa tête et

ses épais sourcils mettaient en évidence la proéminence de ses yeux. Par temps orageux, son visage taillé à coups de serpe le faisait encore souffrir au niveau des cicatrices. Il avait de plus une carrure impressionnante qui donnait à son personnage une allure inoubliable. Certains le qualifiaient de niais, d'autres d'heureux, pour ne pas dire imbécile. Il se moquait d'un mépris profond de toutes ces médisances : son bonheur, il le trouvait tous les jours, sur une table, dans la rue, dans un verre, le long d'un arbre...

Enfin, après une montée plus pénible que les autres, il abordait la descente. Son véhicule prit de l'élan. L'air brûlant qui pénétrait par la fenêtre grand ouverte lui parut malgré tout agréable, tant il avait eu chaud et sué pendant la montée. C'était plus fort que lui. Il avait beau savoir qu'il ne pouvait rien de plus, le pied à fond sur l'accélérateur, il forçait tout de même dans chaque côte d'importance, contractant ses muscles, jusqu'à ceux de son visage, serrant les dents jusqu'au sommet, espérant aider ainsi son véhicule à avancer. Parfois, il se surprenait à balancer le tronc par à coup, pensant tout haut : vas-y, vas-y, avance. Il se berçait ainsi d'une aide physique illusoire. Il convenait de signaler que le camion n'était pas de première jeunesse : kilométrage inconnu - le compteur était bloqué sur zéro mille kilomètres -, esthétique d'avant guerre... D'ailleurs son oncle lui avait dit l'avoir acheté aux américains, après la guerre. Les médisants racontaient qu'ils ne voulaient pas le ramener, qu'ils le trouvaient trop pourri, et qu'ils lui avaient donné quelques dollars pour en être débarrassé. Louis l'avait repeint après le décès de son oncle. On ne voyait plus l'étoile... Il l'avait peint au rouleau, en rouge, rouge Ferrari - même que les gosses

l'appelaient Pompier. Il trouvait cela plus simple au rouleau. Ça n'éclaboussait pas, c'était propre, c'était économique... Bien sûr, mais ça coulait. Le résultat était curieux. 'Fallait le voir.

Profitant de la descente, il coupa le moteur. Il aimait écouter le chant des pneus sur l'asphalte chaud. Certains disaient que c'était pour économiser le gazole, d'autres pour pouvoir entendre la radio. Il n'avait pas la radio ; il avait essayé d'en bricoler une, en branchant la batterie à la place des piles, mais ça n'avait pas fonctionné : la preuve en était les traces de brûlure dans la cabine, à droite du volant. Mais tout cela n'était que foutaises, c'était son petit bonheur à lui, un de ses petits bonheurs. Son plaisir. Les autres, il s'en moquait. Il avait son univers, ses joies immédiates. Le crissement des pneus était différent aujourd'hui, plus musical, mélodieux aurait-il dit si on lui avait demandé son avis, mais on ne lui demande pas alors il se tait et oubliez ce qui vient d'être dit. Il venait de monter deux pneus neufs à l'avant et écoutait avec ravissement leur chant. Par défi, ils chantaient sur l'air de la Carmagnole : "Doublons les grosses bagnoles, vive le son, vive le son, doublons les grosses bagnoles, vive le son du camion..." La semaine passée, il avait investi dans un nouvel avertisseur : un superbe Klaxon à trois trompes ! Ces deux achats avaient mis ses économies à zéro. Peu lui importait. L'un était pour son plaisir - et qu'est-ce qu'il avait pu faire bisquer les copains - l'autre était indispensable, sécurité oblige. Et surtout Bochar oblige ! Bochar, vingt-cinq ans, teigneux, c'était l'un des deux gendarmes du village. L'autre, c'était Belroux, vingt-sept ans, un sympa. A la pensée de Bochar, Louis ne put s'empêcher d'éclater de rire, tout seul. Il se

remémorait un bon moment, il y avait de cela deux jours, alors qu'il croisait Bochar sur son vélo. Evidemment, il voulut lui faire une démonstration de son nouveau Klaxon... Etait-ce la sonorité un peu forte ou le peu d'attention que Bochar avait prêté à la venue du camion, ou bien était-il perdu dans ses pensées, tout à la réflexion d'un futur rapport sur les voleurs de poules, ou sa bicyclette était-elle défectueuse... Ou encore quelque méchant clou s'était-il bêtement planté dans sa roue à ce moment-là ? ... Mystère, Bochar n'en souffla mot. Toujours était-il qu'il ne prit pas le virage : il le laissa bien à sa place ; il alla tout droit, après avoir tressauté sur sa selle. Le malheur fut qu'à cet endroit, une rivière faisait la conversation à la route, ce qui justifiait pleinement qu'un virage se fut installé là. La rivière était peu profonde, certes, mais boueuse et pleine d'algues. Dommage... Le malheur fut également que Louis, qui avait bien vu et s'était amusé de la scène, fit semblant que non et continua son chemin. Comme si de rien n'était, en sifflotant. Dommage... Dix kilomètres à pied pour Bochar, en traînant sa bécane, tordue : il n'était pas question d'abandonner du matériel militaire. Le visage de Bochar également était tordu lorsqu'il arriva au village. Tous l'attendaient, prévenus par un guetteur, un gamin recruté contre une sucette à cette occasion. La bonne humeur régnait, sauf pour le gendarme. Il lui fallait une victime et il décida que ce serait Louis. Après avoir fait une expertise complète du camion, interrompue par un sursaut en testant le Klaxon, Bochar mit Louis en demeure de remplacer les pneus du camion. Et de remettre en état une bicyclette de l'Etat, instrument de travail d'un digne représentant de l'ordre...

Louis en riait encore. Il riait de la scène et en imaginait d'autres. Il avait réparé le vélo, et comment ! Le gendarme aurait sûrement d'autres déboires... Qui ne manqueraient pas de sel !

La descente terminée, Louis relança son moteur. Une nuée d'étourneaux s'envola sur son passage, décrivant une large courbe au-dessus de la route, pour disparaître derrière un petit bois. Il vit dans le rétroviseur un lapin, noir de suie et rouge de colère, qui lui montra son poing au milieu d'une tache poisseuse de mazout sur la route. La nature était là, vivante, permanente sur son chemin, moins derrière lui. Louis ne pouvait s'en lasser.

Peut-être était-ce ce moment d'inattention qui l'avait empêché de voir la voiture arriver comme un bolide. Elle roulait bon train et il fut frappé de stupeur lorsqu'elle le doubla en se rabattant brutalement, lui faisant ainsi ce qu'on appelle dans le jargon du conducteur automobile, une superbe queue de poisson.

Surpris, Louis freina brutalement dans un bruit de vaisselle cassée.

Son chargement ! Dommage...

Voulant montrer son mécontentement au chauffeur de la berline, il leva la main gauche et agrippa la ficelle qui courrait sous le toit de la cabine. Rien. Il tira de nouveau, intimant ainsi l'ordre à son avertisseur de rugir pour crier sa colère trois kilomètres à la ronde : rien. Il refusait de fonctionner. Sous la stupeur et une immense colère inapaisée, Louis donna un second coup de frein. Aïe, la faïence !

Le plus vite possible, il s'arrêta et grimpa sur le capot pour voir son Klaxon. Plus rien, disparu, volé ! Il n'y avait plus que les trous de fixation et deux fils dénudés. Il fumait à la pensée d'avoir en plus fait péter un fusible.

Louis se jurait une vengeance abominable s'il retrouvait les coupables !

5

Une heure plus tard, Louis garait rageusement son poids lourd sur la place du village dans un fracas de pneus et un crissement de faïence qui mit en fuite le pauvre Aimé.

Ce fut avec une surprise ravie qu'il découvrit Amédée occupé à faire le plein d'essence d'une voiture, non pas que le spectacle lui parût étrange, Amédée Sans, du haut de ses vingt-huit ans, était le pompiste héréditaire du village, mais plutôt que la voiture en question lui rappelait un mauvais souvenir. Il ne l'avait pourtant vue qu'une fois, cette Buick. Il y avait à peine une heure. D'un pas alerte et pesant, il l'avait prestement rejointe. Vide. Louis interrogea le pompiste en désignant d'un geste de la tête le véhicule :

—Bonjour, Amédée ! Où y sont ?

—'Jour. Au café. 'Veulent une révision, les pleins... 'Zont de la route à faire, 'paraît.

Amédée parlait toujours par hoquet, comme cherchant en permanence son souffle. Son médecin avait diagnostiqué une maladie bizarre et rare, cependant il lui avait promis qu'il le guérirait, si un jour quelqu'un d'important déclarait cette maladie ou si elle devenait fortement contagieuse. Il était persuadé qu'alors quelqu'un se préoccuperait de chercher un remède. Ravi de cet espoir, Amédée ne manquait pas, tous les ans, lors de la fête du village, de demander des nouvelles du beau monde, de ceux qui comptent dans la

société. Et à chaque fois, il était déçu, son cas restait désespérément isolé. Toutefois, il repartait toujours rassuré : il ne mourrait pas de cette maladie lui assurait le médecin, mais des complications. Et à chaque fois Amédée était tranquilisé, car il savait que les complications ce n'était pas pour lui qui était bien trop simple dans la vie. Non, il ne s'en faisait pas.

Louis alla à l'épicerie juste à côté et en ressortit aussitôt un paquet à la main.

—Amédée... On m'a piqué mon Klaxon !

—Non ! C'est pas vrai ! Qui ça donc ?

—Je ne sais pas. Un ignoble. Sûr. Dans la grande ville.

—Sûr... T'as ramené la vaisselle d'la tante ?

—L'héritage de ta femme ? Ben mon vieux, j'ai bien peur qu'il n'y ait plus de pièces qu'au départ. Y a eu comme un bruit. Tu devrais aller voir, moi, j'ai pas le courage. Vas-y, moi, je m'occupe de la voiture.

Amédée se dirigea vers le camion, bientôt rejoint par sa femme qui avait toujours la manie d'épier la rue depuis sa fenêtre, à peine cachée par un rideau bonne-femme. Pendant ce temps, Louis ouvrit son paquet et s'évertua à en vider le contenu dans le réservoir de la voiture. Consciencieusement, pierre par pierre. En comptant tout haut, comme des litanies, le contenu. En numéro quatre, ça faisait 168 morceaux de sucres. L'épicier lui-même approuverait ce genre d'usage, lui qui n'avait pas commandé une boîte de sucre depuis la fin de la guerre. Normal, il ne pensait pas qu'elle se terminerait de sitôt, cette bonne guerre.

Son travail terminé, Louis remis le bouchon du réservoir en place et jeta la boîte vidée de son contenu ainsi qu'un coup d'œil aux époux Sans, interdits devant

le chargement. Il devait y avoir du dégât. Sans s'en soucier, il se dirigea vers le café.

Un chemin qu'il connaissait bien, diraient les mauvaises langues. C'était l'heure de l'apéro, diraient ses amis. Cela était amplement suffisant pour justifier son arrivée. Il fallait qu'il fasse part de ses misères. Son Klaxon, son beau Klaxon. Disparu !

En franchissant l'entrée, il eut aussitôt le regard attiré par les tables du restaurant. Les affreux étaient là. Ils mangeaient, ils étaient deux. Louis chercha aux alentours, persuadé d'en avoir vu trois dans la voiture. Le manquant devait être aux toilettes. Non. Il n'y avait pas trois couverts. Aurait-il mal vu ?

Louis alla s'asseoir à une table : ses deux compères y étaient déjà. Arsène Ille, la soixantaine disait-il - mais ceux qui l'avaient vu naître lui donnaient soixante-quinze ans il y a bien dix ans de cela, cependant il n'en restait pas un pour témoigner -, vivait des rentes de son exploitation et des terres qu'il louait au maire. Il avait laissé le travail de la ferme aux autres, les "un peu plus jeunes" comme il se plaisait à le dire, et il passait désormais son temps au café à boire comme d'autres passent devant le café sans boire et d'autres encore passent le café avant de le boire. Le deuxième homme était Alain Bique, le patron du café. Depuis l'arrivée des américains, il se faisait appeler Allanne, en l'écrivant Alan par omission du "i", car il trouvait ça plus moderne et parce que des idiots de jeunesse l'avaient surnommé "le Christ", les spirituels ! La quarantaine, il était plus souvent à table qu'à servir, et ses bretelles avaient la double fonction et la pesante tâche de soutenir à la fois son pantalon et son ventre gonflé de

bière. C'était les trois inséparables. Certains les surnommaient le trio infernal. Les victimes.

Pour servir les clients, il y avait Annabella, la légitime, l'épouse d'Alan, une femme-dragon. Et puis il y avait également Annie, l'illégitime, enfin Alan l'aurait bien voulu... Pensez : une jeunesse de dix-huit ans, bien en chair, la joie des clients, convoitée par tous et fille de personne ! Même au plus fort de l'hiver, elle portait sous son grand manteau des tenues printanières. Elle disait que c'était pour ne pas manquer le redoux, se donner du soleil dans la tête et sur le corps, et montrer à l'hiver qu'il n'était que de passage. On comprenait, que tous les clients du café l'adoraient : Annabella, deux fois plus âgée, était aussi deux fois plus volumineuse. Elle était pourtant plus petite. Tout était sur la largeur. Alan l'avait connue et épousée, en Espagne, pendant un voyage d'agrément - disait-il - pendant la guerre.

Louis eut tôt fait de raconter ses malheurs à ses deux amis. La disparition du Klaxon, la queue de poisson des affreux ; plus il les regardait, plus il se confirmait qu'ils étaient affreux. Des visages laids, patibulaires. Pourtant ils étaient bien habillés avec leurs costumes sombres et leurs chapeaux de feutre noir. Curieux, ça : manger avec un chapeau sur la tête...

Ils avaient écouté Louis avec attention, compassion même. Ils étaient d'accord avec lui : ils les trouvaient également affreux.

—Qu'attends-tu pour aller leur dire leur fait avec le langage des muets ? Demanda Arsène.

—Tu veux dire avec les mains et en frappant comme un sourd ? Dit en riant le cafetier.

—Oui ! Vas-y !

—Non. Pas maintenant. Je ne savais pas que je les retrouverais ici, alors je les ai bloqués sur place par la méthode des casseurs de sucre.

—Celle qu'appréciaient tant les Allemands !

—Ce n'est pas très amusant. Tu aurais pu trouver plus rigolo, protesta Arsène.

—Bof ! Moi, ça m'a plu. On prend le plaisir qu'on peut. Et puis, on les aura sous la main pendant quelques jours, répondit Louis, le regard amusé.

Ils se regardèrent les uns les autres, leurs mines réjouies devenant de plus en plus difficiles à se contenir, et ils s'esclaffèrent en pensant au futur.

L'épisode du Klaxon disparu était plus tragique. Louis se lamentait, sa colère montait et redescendait. Ses amis compatissaient, ils approuvaient ses sautes d'humeur, sa colère, sa tristesse. Un peu trop, peut-être. Ils en faisaient trop. Des gens quelque peu perspicaces se seraient doutés de quelque chose. Une complicité émanait des deux auditeurs. Louis était aveugle. Il ne voyait pas la malice derrière leurs propos. Arsène se leva de table en laissant tomber un "je vais pisser" très digne en guise d'excuse.

C'est à ce moment qu'Amédée parut sur le pas de la porte :

—Grand couillon, cria-t-il. T'as tout bousillé ! 'Vais t'le faire payer !

Assenant tout un flot d'injures, il ferma la porte et se tût aussitôt. Un large sourire au visage, il alla vivement s'installer à leur table en commandant le petit blanc de rigueur à cette heure.

—'Scuse. C'est pour ma femme. 'L'est dehors. Furax. 'Crois qu'j'vais t'faire ta fête !

Amédée s'écroula de rire alors qu'Arsène venait de rejoindre la table.

—Tout foutu ! Hoqueta Amédée entre deux fous rires. Plats, vases, soucoupes, tout est pété ! Mort ! Y'a plus d'mille pièces ! Un puzzle infernal en trois dimensions ! Faudrait une tonne d'colle. Y'aurait plus cher d'colle que d'vaisselle !

Tous riaient, sauf Louis. Il n'osait pas, il ne comprenait pas, surtout.

—Deux s'maines que j'en étais malade à l'idée d'manger dans la vaisselle d'la tante ! Une horreur !

—La tante ?

—Non ! Oui, aussi. Mais non, la vaisselle ! A vomir. Tu remplis l'assiette dès que tu la vides. C'ui qu'a fait la vaisselle devait pas être bien dans sa tête. Malhonnête que d'vendre ça. Mais alors quand ils ont voulu peindre les motifs, y-z-ont dû tous tomber malades, les peintres. Ou alors ils ont pris des gens au hasard, dans un asile d'aliénés. Imaginez ! Non, n'essayez pas, c'est pas possible. Vous risquez d'vous péter une artère cérébrale. Y'a qu'la tante pour aimer ça. Et ma femme. Elle a presque été élevée avec. M'enfin, ça excuse pas. Ça explique peut-être ma femme...

A ce moment, il fut interrompu par un bruit puissant qui venait de l'autre côté de la salle, du fond du couloir à gauche. Il fut aussitôt suivi d'un cri strident étranglé vers la fin, et d'un choc sourd.

—Mon Klaxon ! S'écria Louis déjà debout.

—Ma femme ! Murmurait Alan, toujours assis.

Le bruit venait des toilettes où un attroupement commençait à se former. Annabella gisait, évanouie, à plat ventre sur la lunette des WC. Sa robe, coincée dans

sa ceinture, révélait la partie la plus charnue de sa personne, par décence du hasard encore culottée. Un client, un anonyme, examinait un curieux montage au fond des toilettes où trônait une batterie de voiture.

—Quelqu'un a branché un Klaxon sur la lunette des waters ! Dit-il enfin.

Alan, hébété, regardait sa femme. Sans bouger, sans un mot. Enfin, il se tourna vers Arsène comme dans une scène au ralenti, et, d'une voix qui trahissait un profond désespoir, il lâcha :

—Elle a pissé à côté...

Tous éclatèrent de rire. Alan dû aller s'asseoir sur une chaise toute proche. Il ne pouvait s'empêcher de rire ; il n'essaya même pas d'ailleurs. Les quatre amis étaient pris d'un fou rire irrésistible. Louis avait compris, mais il estimait que son Klaxon, ils auraient pu le lui demander. Au moins le prévenir. Il se doutait aussi que le piège avait été préparé pour Annie, et qu'ils avaient attendu qu'il soit là pour l'amorcer. Cependant le résultat ne les avait pas déçus.

6

—Ah ! Te voilà, toi !

Le petit Jean, le fils des Sans, assis en tailleur, était occupé à tailler une branche de noisetier fraîchement coupée. Il s'était interrompu dans son ouvrage en voyant survenir son camarade et, après avoir planté son couteau dans le sol, il continua :

—Il est pas trop tôt ! Tu as apporté le fil et les hameçons ?

Les deux mômes, âgés de moins d'une dizaine d'années, se serrèrent la main avec un sérieux d'adultes. Fortuné, le petit-fils du maire, répondit :

—Ouais, j'ai tout. Mais il a fallu que j'attende que pépé soit parti. Il veut pas que je fouille dans sa cabane.

—Qu'est-ce que ça peut lui faire ! Il pêche plus !

—Ouais, mais mon père il pêche des fois quand il vient en fin de semaine... J'ai pris aussi un bouchon.

—Qu'est-ce que tu veux qu'on en fasse ?

Fortuné haussa les épaules :

—Je sais pas. Mon père en prend quand il va pêcher. Tu as la canne à pêche ?

—Qu'est-ce que tu crois que j'étais en train de faire ? Vise la gaule ! Même mon grand frère, il en a pas une comme ça !

—Et les vers ?

—Bien sûr que je les ai, les vers ! Tiens, regarde comme ils sont bien vivants !

Le gamin, avec une moue de dégoût, jeta un œil dans le bocal :

—Tu n'en as que trois ?

—Ça suffira bien, on va pas tout prendre ! Qu'est-ce qu'on en ferait ? Le père César, il s'en apercevrait et il serait pas content !

—Ouais... On en attrape combien ?

—Un seul, ça suffira, du moment que c'est le bon.

—J'aurais préféré un poulet. J'aime pas le coq.

—Parce que tu veux le manger ?

—Ben, ouais. Pourquoi pas ? C'est bon le poulet.

—Qui c'est qui le plume ?

—Parce qu'il faut ?

—Et 'faut le vider aussi.

–Beurk !

–Ah ! La ville, ça ne fait que des poules mouillées ! T'inquiète. Je m'en occupe. On fera un feu dans la clairière, au calvaire Saint Eloi.

–Miam !

–Oui. Bien, en attendant, il faut pêcher.

–Tu crois que ça va mordre ?

Jean répondit d'une boutade amusée :

–Penses-tu ! Ils n'ont pas de dents ! Mais oui, sûr, on va en attraper au moins un, un beau. Tiens, viens, j'ai repéré un bon coin, bien planqué.

Ils ramassèrent leurs affaires et ils longèrent le mur de presque deux mètres de haut qui ceinturait la propriété de César. Quelques mètres plus loin, ils parvinrent à une excroissance enchâssée dans le mur et parée d'une petite alcôve où trônait une Vierge entourée de chandelles à demi consumées. Tout à côté, toujours dans le mur, une fontaine pissait une eau limpide à laquelle les deux garnements ne manquèrent pas de s'abreuver dans un rituel classique. Enfin abreuvés et trempés, ils entreprirent l'escalade de la petite chapelle qui les mena sur le toit d'une masure ouverte uniquement sur l'enclôt. Cet édifice, taillé à même le roc, desservait l'eau de la source, d'un côté pour le passant, et de l'autre côté pour la basse-cour de César, et il servait de poulailler sur le toit duquel les deux gamins s'installèrent.

–Fait attention : l'ardoise, ça glisse.

C'était le gamin de la campagne qui maternait le gamin de la ville. Ce dernier répondit dans une rebuffade :

–T'inquiète ! T'es pas ma mère !

Ils se retrouvèrent bientôt en avancée au-dessus de la dépression naturelle dont César avait fait son poulailler. Ils se calèrent dans le branchage des arbustes agrippés au roc et ils posèrent leur matériel.

—Voilà. Ici on sera bien, à l'ombre et cachés par les arbres.

Jean tapa sur l'épaule de Fortuné et lui désigna un animal du doigt :

—Fortu ! Tu vois ! C'est celui-là qu'il me faut ! C'est lui, c'est Fili !

—Il est pas beau.

—Je m'en fiche ! Il crie comme un cochon qu'on égorge, tous les matins. C'est lui qui me réveille ! Alors maintenant que c'est les vacances, je voudrais dormir, sale bête ! Je t'aurais, Fili !

—Pourquoi tu l'appelles Fili ?

—C'est mon grand frère qui l'appelle comme ça. Il dit que comme c'est le coq de César, il faut l'appeler Fili. Il dit que je comprendrais plus tard, quand j'apprendrai l'histoire romaine à l'école, ou si le curé m'apprend le latin...

—C'est idiot.

—C'est mon frère, une brute.

—Bon. On y va ?

—On y va ! Donne-moi le fil et un hameçon.

—Du numéro trois, ça ira ?

—Je n'en sais rien, je n'ai jamais pêché un coq. Allez, envoie ! On verra bien si ça marche.

Jean s'apprêtait à lancer sa ligne lorsqu'un bruit le fit sursauter.

—Ecoute, Fortu !

—Quoi ? J'entends rien.

—On vient. Sur le chemin. Chut !

En effet, les deux enfants commençaient à percevoir les bruits d'une conversation : deux hommes qui approchaient firent halte près de la fontaine. Fortuné interrogea tout bas :

—Qui c'est ?

—Je ne sais pas. On ne peut pas les voir d'ici. Bouge surtout pas. Si on se fait prendre, ça va être notre fête !

Ils restèrent tapis dans les branches à attendre que les inconnus repartent, mais ils constatèrent rapidement que ceux-ci n'étaient pas pressés de s'en aller :

—Voilà. On y est.

—Tu es sûr que c'est là ?

—Oui. Aucun doute. Le patron ne devrait pas tarder.

De longues minutes s'écoulèrent pendant lesquelles les enfants retenaient leur souffle et les hommes grillaient cigarette sur cigarette. Enfin, un bruit de voiture sur le chemin vint rompre l'attente :

—Le voilà !

L'homme dans la voiture ne coupa pas le moteur, pas plus qu'il ne descendit. L'échange fut bref :

—Bonjour patron !

Les voix hésitantes des deux hommes se confondirent. Le patron, l'homme à la voiture, interrogea sans préliminaires :

—Où est Copter ?

—Elie ? Il est mort peu avant d'arriver ici.

—Que s'est-il passé ?

—Je vous l'ai dit : c'est Le Malouin, il étend son domaine. Après les combats de boxe, c'est les courses de chevaux. On ne peut plus prendre un seul pari. Et la police...

—Quoi la police ?

—Il l'a dans sa poche. On ne peut plus rien organiser sans qu'ils fassent une descente... On a été pris au piège : c'est là que Joe a été tué et Elie blessé. On a dû partir, on ne pouvait plus rien faire. Si on était resté, on serait mort ou en prison.

—Bon... Je vois, c'est fichu jusqu'à ce que je puisse revenir à Paris...

Un moment passa sans un échange de mots.

—Bon. Eh ! Bien, puisque vous êtes là, il me vient une idée... D'abord, toi et Alban, vous allez louer une maison hors du village. Ensuite, je vous dirai ce qu'on va faire.

—Bien, patron !

Leurs deux voix à nouveau confondues étaient marquées d'une déférence rassurée.

Tous s'éloignèrent sans un mot, l'un dans sa voiture, les deux autres à pied vers le village. Lorsque les chants de la nature eurent repris le dessus, Fortuné secoua Jean :

—Jean. Jean ! Ils sont partis !

—Quoi ? Oh ! Zut ! Je m'étais endormi. Bon, on y va ?

—Qui c'était ?

—Je ne sais pas, je n'ai pas reconnu les voix.

—Qu'est-ce qu'ils voulaient ?

—Oh ! Tu m'agaces ! J'ai rien compris. Et toi ?

—Bof ! Pas grand chose, j'ai eu trop peur.

—Quel trouillard ! Allez ! On pêche ? On l'attrape ce satané Fili, que je puisse faire autant de grasses matinées que je veux ?

—Je pourrai lui couper le cou ?

Jean hésita, puis répondit avec regret :

—Bon... D'accord...

7

Louis s'était quelque peu assoupi après le repas de midi. La journée était chaude. Un léger bruit qu'il ne sut identifier le réveilla. C'était bien venu : il avait du travail. D'abord débarrasser la table que ses habitudes de célibataire avaient réduite au minimum : une fourchette, un couteau, une bouteille d'un mélange de vin et d'eau et une casserole. Il lécha soigneusement la fourchette avant de la ranger dans le tiroir avec le reste du pain, puis il fit de même avec son couteau qu'il replia et mit dans sa poche. Il but une gorgée directement au goulot de la bouteille avant de la reboucher, et enfin, il alla ranger la casserole qui avait été méticuleusement nettoyée d'un morceau de pain. L'action avait été rapide : aucune vaisselle à faire.

Ensuite, il leva une jambe et lâcha un pet tonitruant en pensant à l'adage qu'Arsène ne manquerait pas de répéter en pareille occasion : "Dans l'alphabet, le P est toujours prêt de Q !". Il renifla avant de pousser un "Ouh" évocateur. C'était un pet de vitrier.

On frappa à sa porte : voilà donc que se manifestait la cause de ce léger bruit source de son éveil. Refermant la porte de la cuisine derrière lui, il ouvrit celle de l'entrée. Ceci lui permettrait, outre de voir son visiteur, de gagner de l'air frais qui lui ferait du bien. Il se sentit gêné en découvrant son visiteur qu'il gratifia d'un aller-retour intéressé. Il s'agissait d'Annie, toujours aussi

gaie et jolie, qui le salua de sa voix sifflante, don de ses incisives écartées :

—Bonjour, Louis, comment vas-tu ?

—Bonjour, Annie, ça va ? Quel bon vent t'amène ? Une bise ?

—C'est Bique qui m'envoie. Je peux entrer ?

Elle posait cette question en hésitant à avancer, impressionnée par le barrage que faisait Louis de sa personne.

—C'est que, heu... Je vis seul... Le ménage n'est pas bien fait, et... ça sent le renfermé !

—Allez ! Un instant, que je t'explique ce qui m'amène.

Elle n'eut aucun mal à forcer le passage : Louis s'effaça avec empressement devant elle pour se réécrire aussitôt derrière elle et refermer la porte.

—Viens dans la salle...

Ils passèrent devant la porte de la cuisine.

—Ça sent drôle chez toi, qu'as-tu mangé ?

—Du lard et des haricots...

Annie fit une moue dégoûtée : elle aimait le lard aux haricots, mais pas sa façon de les accommoder. Louis l'invita à s'asseoir.

—Tu veux boire quelque chose ?

—Un peu d'eau, s'il te plaît. Le soleil cogne dur aujourd'hui.

—Je t'apporte ça tout de suite.

Il en profita pour aérer la cuisine encore embaumée de relents inavouables. Il revint avec deux verres vite dépoussiérés, car il n'en usait jamais chez lui, et une grande carafe d'eau fraîche.

—Merci !

Ce mot siffla entre ses dents et elle lui fit un sourire adorable.

Elle était pleine de fraîcheur dans sa tenue printanière et Louis ne savait où poser ses yeux. Il se décida pour le nez :

—Alors ?

—Le père Ille est en ta demeure avec le patron, Monsieur Bique. Ils y ont conduit les affreux, comme vous les appelez.

Louis se leva d'un bond et jeta un coup œil de tous les côtés :

—Où ça ?

—Mais non, pas celle-ci, celle que t'a léguée ton oncle, la dépendance du château.

—Ah ! La vieille bâtisse dans les bois ? Qu'est-ce qu'ils font là bas ? Ils vont se la prendre sur la tête !

—Ben, voilà : au repas de midi, les affreux ont dit qu'ils voulaient s'établir ici, acheter ou louer une maison... Le retour à la campagne, quoi !

—C'est vrai que ça leur coûtera moins cher d'acheter une maison que de payer l'hôtel s'ils doivent attendre ici qu'Amédée ait réparé leur voiture !

—Amédée a dit qu'il y en avait au moins pour deux mois : il a commandé une pièce qui doit venir des Amériques par bateau !

—Attends qu'il la remonte, la pièce, tu vas voir !

—Bref, le père Ille a proposé ton pavillon de chasse.

—Pourquoi cette baraque ?

—Elle est isolée de tout, ça leur plaît, et t'en fait rien. Ça te fera des sous !

Il fit une légère grimace en fermant à demi un œil et en ouvrant tout grand l'autre, puis il leva les yeux au plafond et dit avec un large sourire :

—C'est vrai ! Tu as raison. Mais alors, il faut que j'y aille ?

—Bien sûr.

—Tu viens ?

Elle afficha une mine malicieuse à cette requête.

—En camion ?

—Oui.

—Mais mon vélo ?

—Tu le récupéreras au retour... Ou on le met dans le camion ?

—Laisse-le là !

Annie se faisait une joie de monter dans le camion de Louis. Les mauvaises langues diraient qu'elle voulait vérifier leurs commérages, mais il n'en était évidemment rien. Annie était restée un peu enfant et elle était encore subjuguée par les énormes engins à la conduite délicate.

Louis dissimulait mal son bonheur. C'était la première fois qu'une dame montait dans son camion, et, en plus, il s'agissait d'Annie. Oui, il y avait eu Annabella, avant. Mais Louis n'arrivait pas à la classer dans la gent féminine. Ce n'était pas une femme. Un dragon, peut-être, si on se réfère aux descriptions de la mythologie, mais une femme, certes non !

Ils furent bientôt dans le camion qui démarra aussitôt : Louis ne laissait à personne d'autre que lui-même le soin de s'occuper de l'entretien de son véhicule, vidanges, réglages, et, de fait, le moteur

tournait comme une horloge, prêt à partir à la moindre sollicitation.

—C'est Amédée qui s'occupe de ton camion, le répare ?

—Pour ça non ! Sûr que non ! Je le règle moi-même. Il suffit qu'il regarde un moteur pour qu'il s'arrête de tourner !

—C'est pourtant le mécanicien du village !

—On voit que tu n'as pas été élevée au village, toi ! Tu l'as déjà vu réparer quelque chose ?

—Oui...

—Et qui remarquait après ?

Non...

—Ah !

—Mais ?

—Son garage, il le tient de son père. Mais son père ne voulait pas qu'il soit mécano. Il l'avait placé Chez Thierry Charpan, comme apprenti.

—Le menuisier ?

—Oui. Il trouvait que c'était un métier plus propre, plus noble quoi ! A la mort de son père, il a hérité du garage. Comme un menuisier, ça suffit pour le village, il a continué comme garagiste. Pour servir de l'essence, ça il sait faire, mais réparer une voiture... Surtout qu'il paraît qu'il utilise toujours l'égoïne et le rabot ! Certains disent qu'il a appris la mécanique par correspondance, mais c'est faux : il invente la mécanique tous les jours !

—Mais alors, les affreux ne sont pas prêts d'avoir leur voiture ?

—Pour ça, non ! Il faudrait un miracle. Ou garder le porte-clés et changer la voiture.

Annie examinait l'intérieur de la cabine du camion.

—Ça marche comment ?

—Là, tu as le levier de vitesses : petites vitesses pour démarrer dans les côtes, grandes vitesses pour aller plus vite. Trois pédales : une pour débrayer et passer les vitesses, une autre pour freiner, et la dernière pour accélérer, pour aller plus vite. Et enfin, le volant, pour tourner !

—Et ça ?

—C'est le compteur, pour savoir à quelle vitesse on roule.

—A quelle vitesse on est tout de suite ?

—Je ne sais pas, il ne marche pas. Mais on peut pas aller très vite, de toute façon.

—Et cette grosse ficelle au-dessus de ta tête ?

Louis eut un énorme sourire, il chercha la ficelle de la main sans quitter la route des yeux et il tira d'un coup sec : le rugissement infernal du Klaxon retentit. Après avoir sursauté, Annie éclata de rire : elle se remémorait la scène de la semaine passée, dans les toilettes du café.

Ils restèrent silencieux un moment ; le camion peinait dans la longue côte qui les menait à la demeure de Louis, perdue dans les bois. Le bruit du moteur empêchait toute conversation soutenue. Annie détailla à nouveau l'intérieur de la cabine et fit une remarque sur un ton étonné :

—Il n'y a pas la radio ?

—Non, pourquoi ?

—Pour rien, je croyais.

Elle éclata de rire sous l'emprise d'une idée saugrenue :

—Tu as installé un barbecue dans ton camion ?

Louis suivit son regard : elle avait des yeux hilares rivos sur le tableau de bord brûlé. Il sourit et répondit d'un ton amical :

—Mais non, sotté que tu es ! C'est les dégâts causés par un court-circuit ! Un barbecue !

Ils s'esclaffèrent tous deux alors qu'elle lui ébouriffait les cheveux.

Ils arrivaient. Louis se gara au bord de la route. Ses deux complices étaient là, avec les deux affreux. Alan les accueillit :

—Ah, Louis ! Tu as les clés ? Nous avons fait le tour du propriétaire ; il nous reste à visiter l'intérieur maintenant.

—Je vois ça, dit Louis amusé en toisant les affreux couverts de boue jusqu'au genoux.

L'un d'eux était crotté jusqu'à la ceinture - Arsène avait encore fait des siennes, Louis en était persuadé.

—Que vous est-il arrivé, demanda-t-il avec un sourire moqueur à celui-là justement :

—Oh ! Rien de bien grave, Monsieur Lavue. Nous avons pris un chemin qui conduisait à une fosse, mais avec toute cette eau dans les ornières, nous avons cru que c'était juste une flaque d'eau parmi les autres.

—Mais elle était beaucoup plus profonde, ajouta Annie sans pouvoir s'empêcher de rire.

Il se regarda :

—Oh ! oui. Un bon mètre environ.

Sous la pression de ses poumons comprimés par une irrésistible envie de pouffer léger, Louis crut qu'il allait exploser. Pour éviter tout incident déplorable, Arsène, tel un vieux briscard, eut le bonheur de détourner la conversation :

–Eh ! bien, Messieurs, si nous allions à l'intérieur ?

Louis s'empara des clés laissées dans un pot de fleurs à l'entrée et ouvrit la porte qui craqua de tous ses gonds. Les planchers craquaient aussi. Des toiles d'araignée pendaient de toutes parts, offrant leur contact délicat au passage des visiteurs. Les locaux baignaient dans une atmosphère humide où proliféraient les moisissures nourries par le manque d'aération. Louis, en hôte parfait, crut bon de s'excuser :

–La maison n'a pas été habitée depuis la fin de la guerre et personne ne l'a entretenue... Alan, tu fais visiter l'étage à ces messieurs, j'ai deux mots à dire à Arsène.

–Bien ! Par ici, Messieurs, et attention à la marche !

En entendant ces mots, Louis ferma les yeux, et le bruit qu'il appréhendait survint. C'était un bruit mat, comme le choc d'une tête molle contre un linteau de pierre. Il se retourna et vit l'un des affreux se tenir la tête en regardant d'un mauvais œil le pas de la porte qu'il venait de franchir. Imperturbable, Alan poursuivait la visite :

–Ne prenez pas la rampe, je ne suis pas sûr de sa solidité. Ah ! Trop tard. Avez-vous besoin d'aide ? Non ? Ça va ? Bien. Continuons. Un étage plus le grenier où vous pouvez faire des chambres mansardées. Un vrai palace. Un ancien hôtel pendant la guerre.

Il ne précisa pas de quelle guerre il s'agissait, ni qu'en fait d'hôtel, c'était une maison réquisitionnée par les Allemands pour un usage peu avouable. Ses pas s'éloignèrent en même temps que la conversation devint moins audible pour Louis, resté en bas. Il entraîna Arsène dans une pièce proche, suivi d'Annie.

–Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

—On a pensé que tu serais d'accord, se défendit Arsène. Ils cherchaient un logis. Celui-là ne sert plus.

Arsène sautait pratiquement sur place à l'idée de ce nouveau tour :

—Ils sont pleins aux as ! Ça te fera des sous... Roulés dans la farine, je te dis ! On les a presque convaincus sans même visiter la maison ! Ils veulent même pas faire de papier : juste une poignée de main pour l'accord, et payer en liquide ! Laisse-moi faire, et je te promets le pactole !

Un craquement suivi d'un cri et d'un hurlement de douleur l'arrêta net dans ses débordements. Ils coururent à l'étage et, en levant la tête, ils virent deux jambes dépasser du plancher, deux jambes munies de souliers noirs vernis et boueux, deux jambes poilues et griffées rouge sang. Le propriétaire de ces jambes ne faisait aucun doute : l'un des affreux. Il était vrai que la maison était vermoulue, mais quelle idée d'aller sous les toits ? Deux autres jambes apparurent tout à coup dans un même fracas, mais sans ce cri lugubre qui les avait fait sursauter. Ces nouvelles jambes furent bientôt suivies du reste de l'individu qui essaya sans succès de ralentir sa chute avant de s'affaler aux pieds d'Annie. Celle-ci se demanda lequel de ces deux affreux plaindre : celui qui se relevait difficilement à ses pieds, le boueux, ou l'homme accroché à une poutre du plafond par ses noisettes ? Les deux jambes accrochées au plafond commençaient à s'agiter à mesure que les cris baissaient d'intensité. Après avoir contemplé le spectacle avec satisfaction, le boueux pâle couvert de plâtre et de poussière à leurs pieds et les jambes qui s'agitaient, les deux amis décidèrent d'aller porter secours à cet

infortuné coincé entre deux étages. Annie ne monta pas ; au contraire, elle redescendit au rez-de-chaussée, de peur de mourir de rire à regarder ces jambes s'agiter dans le vide.

Enfin, la visite pouvait continuer.

—Non, non, je pense que cela suffit.

—Mais vous n'avez pas tout vu ! Le grenier a un plancher un peu faible, d'accord, mais je vous assure que par ailleurs...

Alan ne put terminer :

—Non ! D'accord, c'est assez grand. Ça convient tout à fait. N'ayez crainte, cet incident ne remet pas en cause notre décision... Pour preuve, nous voudrions vous la louer tout de suite et emménager aujourd'hui.

—Comme vous voulez, répondit Arsène. Mais je vous préviens, c'est un lot indivisible. Nous louons l'ensemble : la maison et les quelques terres qui l'entourent.

—C'est d'accord. Le prix que vous avez fixé est le notre.

—Entendu. Prenons par l'escalier extérieur. Vous verrez, c'est agréable. Tenez, c'est cette porte.

—Pardon.

—Je vous en prie !

Il empoigna fermement la porte et poussa. Louis eut une illumination soudaine, un vieux souvenir qui surgissait de sa mémoire, et il essaya d'empêcher le mouvement :

—Non !

Trop tard. Arsène était incorrigible, impitoyable. Le boueux, suspendu au-dessus du vide, s'agrippait ferme à la poignée. Arsène était aussi un très bon comédien :

–Excusez-moi, j'avais oublié que l'escalier extérieur avait été détruit ! Je suis impardonnable. Tenez bon, on va vous ramener.

Mais leurs efforts furent vains. La porte, grande ouverte, était impossible à agripper. Alan, malicieux, s'adressa au boueux :

–Sautez ! Ne craignez rien ! Il y a à peine trois mètres ! Et au-dessous, vous avez un buisson, une petite futaie d'arbustes qui amortira votre chute. Allez-y ! Sautez sans crainte !

C'est ce qu'il fit, confiant. Il le regretta par la suite. En fait de trois mètres, il y en avait plus de quatre à cet endroit. En fait de futaie, il s'agissait de ronces, le tout agrémenté d'orties. Il en conserva un souvenir cuisant et moult griffures. Ceux qui l'ont vu rentrer au village pensèrent qu'il était passé dans la moissonneuse batteuse, un de ces nouveaux outils qui font fuir les tâcherons des champs. Il était vrai que c'était arrivé deux ans auparavant à un parisien assoupi au milieu d'un champ de blé, un parisien qui avait été beaucoup plus abîmé. Il ne s'agissait pas que d'ecchymoses : les femmes du village disaient que ses blessures étaient si sérieuses qu'il avait fallu le tremper dans le plâtre.

Quoi qu'il en soit, Arsène Ille était un bon commerçant : la maison fut louée au prix exorbitant qui était demandé, avec les terres boisées qui l'entouraient.

–Vous ne nous avez pas dit, c'est quoi vos noms ?

–Je me nomme Bernard Sarra, et mon camarade Alban Dit.

–Vous resterez longtemps ?

–Ça dépendra de la région, si le climat est bon, et si on peut y faire affaire.

–Quels genres d'affaires vous traitez ?

–Des affaires... Vous le saurez bien assez tôt à notre goût.

–Ce sont vos affaires, après tout. Ce qui importe c'est qu'on ait traité les nôtres, pas vrai ?

Arsène était tout joyeux de sa répartie et les affreux contents que ces paysans, expression très péjorative dans leur esprit, n'insistent pas. Les deux groupes se séparèrent, Alban et Bernard vers la voiture qu'ils avaient louée à Amédée, les autres vers le camion de Louis. Dans l'un des groupes, il y avait une personne qui marchait bizarrement, en faisant des ronds de jambes avec un bruit de grelots fêlés. C'était Alban qui, inquiet et alerté par le cliquetis, stoppa après quelques pas. L'air perplexe, il sortit la montre de son gousset, fit la grimace en voyant le verre cassé et, lorsqu'il la brinquebala, constata un son peu harmonieux qui signifiait que les pièces internes avaient souffert de ses chutes.

8

Bochar stoppa net son effort sans se soucier de Belroux qui le suivait à bicyclette et qui, d'une adresse malhabile, faillit le percuter :

–Fais attention ! Qu'est-ce qui te prend ?

–Là, c'est Le camion de Louis ! Il vient de tourner dans le chemin du petit bois. Je suis sûr qu'il nous a vus et qu'il cherche à s'échapper. Il doit assurer un transport

louche et il va faire demi-tour. Cette fois, il va être pris la main dans le sac ! Nous serons sur lui avant qu'il n'ait pu ressortir ! Allons, du nerf !

Bochar appuya comme un diable sur les pédales : la pente était raide et il tenait à intercepter Louis, même si cela devait lui coûter un claquage des mollets. Belroux, après un haussement désabusé des épaules, le suivit, cependant d'une allure moins soutenue.

Il avait une petite idée de la hargne qui animait son collègue, furieusement aggravée depuis l'histoire de la selle, une histoire qui avait fait rire tout le village - une de plus, se disait Belroux. Il pensait aussi que son collègue avait été mal inspiré en imposant à Louis la réparation de sa bicyclette : tous savaient le tempérament facétieux de l'individu et personne n'aurait pris le risque de l'obliger à une besogne, surtout si on devait utiliser le résultat de ce travail... La bicyclette avait été réparée, oui, c'était certain ; de plus, Louis l'avait nettoyée : elle rutilait sous le soleil. Il avait poussé la servitude jusqu'à cirer la selle, et pour cela, il n'avait pas hésité à sacrifier deux boîtes de cirage, deux boîtes pleines d'un beau cirage marron. Plus tard, il devait dire qu'il ne savait pas qu'il fallait ne mettre qu'un tout petit peu de cirage, et surtout qu'il ne savait pas qu'il fallait lustrer ensuite, mais pour ça, personne ne le crut puisqu'il avait pris soin de passer le chiffon en surface pour donner du brillant et dissimuler l'épaisseur de son méfait. Même Bochar, dont le fond de pantalon s'était chargé de terminer le travail de Louis, n'avait pas voulu le croire. Il fallait dire que, la chaleur aidant, son pantalon s'était copieusement imbibé de la cire et la selle avait obtenu un lustre irréprochable. Ce qui était moins irréprochable, c'était la tenue vestimentaire de

Bochar : la teinture s'était bien entendu placée à un endroit de sa personne qui le rendait pour le moins disgracieux, à la limite d'être repoussant pour ceux qui avaient le déplaisir de le voir de dos. Bochar avait été blessé dans son honneur et son amour propre et, ça, il n'était pas prêt de le pardonner ! Cadu, le médecin, alerté par la foule, avait saisi par le bras Bochar et l'avait emmené dans son cabinet avec précipitation, toutefois en conservant le ménagement qui seyait à un grand malade. Il avait tout bonnement cru, le pauvre homme de science, à une soudaine maladie intestinale qui nécessitait une prompte intervention.

Ce qui s'était passé dans le cabinet du médecin, personne ne l'avait jamais su, Cadu étant lié par le secret médical et de fermes menaces de représailles, et Bochar s'étant refusé à tout commentaire. Ce que tous savaient, c'était que Belroux avait été sollicité pour apporter des vêtements propres, et que Bochar avait attendu que la foule se lassa et se dispersa pour sortir de chez Cadu. Certains assurèrent qu'il avait un lampion rouge à la place de la tête en traversant le village : ceux, patients et courageux, qui disaient avoir veillé tard dans la nuit - une veille certes pénible à la terrasse du café en ces tièdes soirées d'été...

Belroux força sur les pédales : Bochar, dans sa fureur vengeresse, l'avait déjà distancé de dix mètres en quelques secondes et il abordait le plus dur de la côte en danseuse.

En un instant, Bochar regretta la disparition du vélodrome au profit de la bicyclette : était-ce à cause de l'effort surhumain déployé par Bochar, était-ce dû à une défaillance inopportune de la mécanique, était-ce la faute d'une manœuvre malencontreuse indéterminée ?

Toujours était-il que la bicyclette perdit soudain toute puissance de traction : le lien mécanique entre la roue arrière et le pédalier disparut dans un claquement sec.

En un instant, Bochar regretta la différence de cadre entre les vélos hommes et femmes en pensant qu'il devait y avoir eu une erreur d'affectation lors de la conception, puisque la gent féminine ne craignait pas certains heurts violents alors que les hommes, et lui dans cette occasion, n'appréciaient pas d'être arrêté dans la chute par l'entrejambe.

En un instant, Bochar perdit les pédales et quelques centimètres carrés de peau derrière les mollets. Cependant, il gagna griffures, bleus et meurtrissures entre le moment où la chaîne cassa et le retour en arrière de la bicyclette, toujours surmontée de son pilote, dans cet ordre chronologique : mollet droit griffé contre la pédale, parties intimes broyées comme dit ci-dessus, cheville gauche écrasée et foulée, ventre martyrisé contre la potence du guidon et nez usé contre le pneu de la roue avant. Car la bicyclette administrative fut stoppée net dès que les pieds de Bochar heurtèrent malgré lui le sol, mais le pauvre gendarme, emporté par son élan, fut projeté en avant et il ne dut qu'à la grande maîtrise de son engin de ne pas basculer par-dessus la machine. Avec vigueur, il poussa sur ses bras pour retrouver son assise puis, dans un équilibre précaire, il resta à cheval les deux mains fermement cramponnées au guidon.

Louis aurait pu le dire, lui, si la question lui avait été posée par quelqu'un de confiance, que les ennuis de Bochar n'étaient pas dus à une défaillance humaine, mais à une défaillance de la machine : il pouvait diagnostiquer la panne sans difficulté, l'ayant lui-même

induite. Il le savait bien que c'était un acte de malveillance, car l'attache rapide d'une chaîne, ça ne se montait pas à l'envers ! Cependant, jamais il n'aurait cru qu'elle sauterait dès le premier effort, et jamais il n'aurait présagé que l'incident surviendrait aussi à propos, dans une pente.

Donc, Bochar, presque à l'arrêt, se maintenait en équilibre précaire, les deux mains crispées sur son guidon. Hélas pour lui, la route était en pente et, une bicyclette, ça ne demandait qu'à rouler ; ce qu'elle fit, d'abord doucement, puis plus rapidement, mais dans un sens non prévu par les concepteurs de l'engin, donc à l'envers ! Plein de bon sens et d'à propos, il serra les freins qui d'abord couinèrent leur désapprobation d'être martyrisés ainsi, puis refusèrent net de soutenir l'effort demandé. Il faut les comprendre car, habitués pendant des années à assurer le ralentissement de la bicyclette, parfois dans des situations délicates, ils furent surpris par la demande nouvelle : les quatre patins, après un crissement douloureux, sortirent deux par deux de leurs logements avec un "pop" caractéristique de l'abandon devant une force supérieure.

A peine ralenti, ni par les pieds de Bochar traînant au sol, ni par ses cris, le vélo dévalait la pente à l'envers. Belroux, ébahi, ne fit rien pour tenter de l'arrêter dans son retour en arrière forcé. Au contraire, il se jeta sur le côté à son passage bien qu'il n'y eut qu'un faible risque de collision.

Fut-ce un malheur ? Fut-ce un bonheur ? Toujours fut-il que Bochar ne prit pas le virage en bas de la descente. L'eau de la rivière qui longeait la route à cet endroit eut vite fait de les ralentir, lui et son cycle, toutefois moins vite que n'aurait pu le faire l'un des

platanes qui suivaient aussi la route par ici. C'était sûrement cette alternative qui avait donné ce teint pâle à un Belroux au souffle coupé qui, au moment fatidique du choix entre le platane et la rivière, avait détourné la tête et fermé les yeux dans une expression crispée et douloureuse, mais l'ouïe aux aguets. Le cours d'eau était peu profond, certes, cependant boueux et plein d'algues - c'était une rivière que Bochar connaissait bien pour lui avoir déjà rendu visite quelques chapitres plus tôt.

D'après le médecin Cadu, qui fut aussitôt informé de l'incident, Bochar avait fait preuve d'imprudence en plongeant ainsi, tout en sueur, dans l'eau de la rivière encore fraîche en ce début d'été. Il ajouta qu'heureusement il ne risquait pas la pneumonie, puisqu'il était tout habillé et qu'il ne prit guère le temps de barboter.

9

—Louis !

Louise sautillait en criant devant le camion qui se garait d'une douceur cahotante d'hésitation par crainte de heurter la jeune fille. A peine le moteur coupé, Louis sortit précipitamment pour l'accueillir en un seul mot dans ses bras puissants. Il la fit tourner, Louise, il la fit tourner, elle légère comme une plume de colombe, lui fort comme un ours blanc, il la fit tourner jusqu'à l'étourdissement.

—Louise ! Tu es de plus en plus adorable, te voilà devenue une vraie petite femme, à présent. A chaque

fois que tu reviens pour les vacances, c'est à peine si je te reconnais. Montre-moi, tourne un peu. Fantastique !

Louise se laissa entraîner dans une ronde chavirante qui permit au soleil et à l'ombre de rivaliser sur ses atours pour les embellir, et elle se serait écroulée si Louis ne l'avait pas retenue. Enfin, se tenant la tête avec un sourire béat de bonheur, elle se libéra de son étreinte pour s'asseoir sur un banc de pierre qui dansait devant la maison. Après avoir quelque peu recouvré l'équilibre, elle s'adressa à Louis :

—Annie m'avait dit que je pouvais te trouver chez toi cet après-midi.

Annie acquiesça, désolée :

—C'est vrai, mais il a fallu partir de toute urgence.

Louise gardait son sourire ravi :

—Je suis heureuse que vous soyez revenus à temps. J'ai failli repartir, je ne pouvais plus attendre comme ça, seule.

Elle prit un air attristé à peine discernable pour dire tout bas :

—Ça me tracasse trop.

Pour Louis, ces dernières paroles furent inaudibles. Il la questionna, joyeux :

—Comment es-tu venue jusqu'ici ? A pied ? En rampant ?

—Non ! Tu es fou ! Père m'a conduite en voiture, il avait à faire au village. Ensuite, je suis venue à pied, oui. Depuis le village, ce n'est pas loin. J'ai dit à Père que tu me raccompagnerais. Mais si tu n'étais pas arrivé, je serais allé au café téléphoner pour qu'il vienne me chercher.

—Ça fait longtemps que tu es là ?

—Non, j'ai attendu un quart d'heure, pas plus.

Louis regarda ses femmes d'un air benoît, ouvrit grand ses bras et dit :

—Allez ! Venez ! Entrez vous mettre au frais. Vous avez soif ?

Annie prit un air contrarié :

—Non, merci. Il faut que je vous laisse, le patron m'attend pour servir au café, c'est l'heure des apéritifs.

Louis insista :

—Cinq minutes ?

—Non, désolée. Annabella a servi seule au café tout l'après-midi, je dois aller l'aider.

Elle les regarda en souriant :

—J'ai passé un bon après-midi ! Je te raconterai ce soir, Louise, ou demande à Louis, il te dira. Qu'est-ce qu'on a ri !

Mais c'était avec un regret à peine dissimulé qu'Annie enfourchait sa bicyclette et laissait Louise et Louis devant la maison.

—Viens ! Entrons !

Il la précéda dans son antre et lui offrit de l'eau.

—J'ai loué la maison à des parisiens cet après-midi. C'est Arsène et Alan qui ont tout arrangé.

—Quelle maison ?

—L'ancienne dépendance du château, celle qu'occupait le jardinier, du temps où le Comte avait un jardinier. La maison que tu appelais le manoir hanté !

—Cette horrible bâtisse ? Jamais je n'y mettrai les pieds. C'est grand-mère qui disait qu'elle était hantée. C'est pour ça qu'elle a été vendue à ton oncle : parce que plus personne ne voulait y habiter. C'est père qui a tenu à ce qu'elle te revienne un jour, mais il n'a jamais dit

pourquoi, et quand on en parlait, il se fâchait... C'est vrai qu'on se voyait souvent quand on était petit, avant que ton oncle ne décède.

Ils firent une pause de silence nostalgique. Louis se rappelait les jours où le Comte leur rendait visite, immanquablement accompagné de Louise. Il se rappelait la petite fille qu'il couvait comme une poule surveille ses poussins ; elle l'appelait son "grand frère" de sa faible voix zézayante...

—Père l'aimait bien, ton oncle...

—Pourquoi ta grand-mère disait-elle qu'elle était hantée, cette maison ? Je n'y ai jamais vu le plus petit fantôme.

—Elle ne me l'a jamais dit, mais Jean, le chauffeur, m'a raconté que grand-père n'a jamais supporté que les Allemands réquisitionnent la dépendance. J'ai appris plus tard que les officiers y venaient le dimanche avec des filles de Châteaubrun pour des fêtes paillardes.

—C'est Jean qui t'a dit ça ?

Elle rougit :

—Non, il ne me l'aurait jamais dit, même maintenant. Je l'ai compris à demi-mot. Grand-père faisait des cauchemars la nuit et il parlait toujours de la maison du jardinier. Elle était maudite. Grand-mère disait que c'était à partir du moment où la maison a été réquisitionnée que tout est allé mal au château, que grand-père a dépéri, que l'argent est venu à manquer...

—Et que l'argent manque cruellement aujourd'hui...

—Tu sais ?

—Annie me l'a dit. Oui, je ne t'ai pas félicitée pour tes fiançailles, mais je ne crois pas que ça t'aurait fait plaisir.

Louis qui n'avait d'yeux que pour Louise depuis le début de la conversation, se détourna pour masquer sa peine. Il ajouta, maladroit :

–J'espère que tu pourras être heureuse...

Elle sursauta et elle le regarda avec des yeux étonnés en lâchant, d'une voix assurée :

–Avec Gontran, jamais !

Il était piteux et mal à l'aise :

–C'est bien ce que je craignais. Si je peux t'aider, tu me le demandes. Tu sais bien que je ferais n'importe quoi pour toi...

–Merci, mais je te le promets, je ne l'épouserai pas ! Plutôt mourir !

–Ne dis pas de sottises...

10

–Tiens, Louise ! Tu es là ?

En entrant dans sa chambre, Annie fut surprise de trouver la lumière allumée et Louise allongée sur son lit à lire un magazine. Annie avait fini sa journée de travail chez Alan Bique et, comme c'était samedi, il était près de vingt-deux heures. Le samedi, elle travaillait toujours plus tard au café. Louise repoussa d'un geste alangui sa revue et s'allongea à plat ventre en posant sa tête contre un oreiller, les bras écartés en signe de fatigue intense, mais avec un petit sourire heureux. Annie lui renvoya son sourire :

–Tu te souviens quand nous nous retrouvions dans ma chambre pour discuter et lire toute la nuit ?

–Et le matin où Blondine nous a trouvées toutes les deux endormies sur le parquet parmi nos poupées ?

–Quelle peur j'ai eue ! Blondine est adorable, elle n'a jamais rien dit.

Annie alla s'asseoir :

–Les temps changent, nous avons changé. Nous sommes grandes, maintenant. Comme nous étions impatientes de l'être alors !

Louise prit un air déçu mais sans tristesse exagérée :

–Hélas, la vérité ne ressemble pas aux regards des enfants. On voulait la liberté et les autres commandent toujours notre vie. Me marier ! Tu te rends compte !

Louise paraissait moins désespérée que les jours précédents. Annie s'en aperçut :

–Tu sembles moins préoccupée.

–C'est Louis. L'avoir vu et les quelques heures de discussion cet après-midi avec lui m'ont redonné le moral. Il m'a réconfortée. Comme il a toujours su me réconforter quand j'étais enfant.

–Il paraît un peu fruste, comme ça, à le voir, mais il est tellement gentil.

–Il a un cœur d'or même s'il est parfois un peu espiègle.

–Peut-il empêcher le mariage ?

Louise se rembrunit :

–Non... Peut-être... Il va y réfléchir. C'est possible qu'il ait une solution.

Puis, d'un air bizarre, sur un ton enfantin, comme si elle se mentait à elle-même :

–Louis a toujours une solution, il m'a toujours tirée des mauvais pas.

—Tu sais, il est intelligent, je suis sûre qu'il trouvera une solution. S'il te l'a dit, il fera quelque chose. Crois-tu qu'il ait assez d'influence sur Monsieur le Comte ?

—Oui, j'en suis certaine. Mais c'est Valérie qui m'inquiète. Elle le méprise et il n'a aucune influence sur elle. C'est elle qu'il faudrait convaincre de changer d'avis. C'est elle qui a tout manigancé, je la déteste !

Des bruits de pas se firent entendre dans le couloir. Annie mit un index devant sa bouche :

—Chut ! Ecoute !

Tout bas, elle conclut :

—C'est Valérie. Je reconnais son pas.

Les pas passèrent derrière la porte sans ralentir leur allure tout en poursuivant leur chemin. Lorsque plus aucun bruit ne se fit entendre, Louise se leva :

—Bon ! Allez ! Je file dans ma chambre.

—Bonne nuit !

—Allez ! Repose-toi ! Dors bien.

—Merci !

Louise ouvrit la porte avec précaution bien qu'elle fût solide, s'assura de l'absence de qui que ce soit dans le couloir et sortit pour rejoindre sa chambre endormie qui ne l'attendait plus à cette heure tardive de la nuit...

Annie sourit en secouant la tête d'un air de dire "quel enfant !". En se retournant, elle se retint de hurler de peur en apercevant une ombre derrière la fenêtre. Ce fut une vision fugace car l'homme, elle était certaine d'avoir vu un homme, s'était aussitôt esquivé. Etymologiquement stupide, elle s'approcha en hésitant et elle essaya de percer la pénombre nocturne du jardin. Elle resta ainsi un moment sans bouger à scruter l'extérieur dans l'espoir de déceler le moindre

mouvement humain. Sa persévérance fut récompensée : elle vit les branches d'un buisson bouger sous sa fenêtre et il lui sembla y deviner un homme tapi. Elle ouvrit la fenêtre pour fermer le lourd volet de bois puis elle sortit de sa chambre en prenant soin de laisser la lumière, mais sans allumer dans aucune des pièces où elle se rendit. En un instant, elle fut dans la cuisine où elle réveilla le chat dans sa litière :

–Viens, minou.

Le jeune chat endormi s'étira et ronronna en se laissant porter. Annie monta d'un pas lesté à l'étage avec lui dans ses bras. Elle le couvrait de caresses, de baisers affectueux. C'était un chat élancé aux longues et fines pattes dont elle s'amusait à faire ressortir les griffes par une simple pression des doigts à l'extrémité. Elle alla ainsi dans la pièce située au-dessus de sa chambre et elle ouvrit sans bruit la fenêtre sans volet. Là, elle continuait ses caresses puis, tout à coup, elle prit le chat sans ménagement par la peau du dos et le lâcha dans les buissons sur celui qu'elle imaginait être un voyeur.

Un cri et des miaulements suivirent, puis des jurons étouffés : merde, saloperie de chat, nom de Dieu, ... "Ouille" fut crié aussi ! Rapidement, les cris s'éloignèrent dans la nuit pour finir par s'estomper totalement. Annie avait une expression goguenarde. Elle pensait en riant à l'inconnu dans les bois, le visage et les mains vraisemblablement griffés au sang, qui serait facilement reconnaissable et donc ne resterait pas longtemps un inconnu. Elle avait entendu des "Aïe, Ouille, Kaïe, K..." qui l'avaient profondément réjouie et lui donneraient un sommeil bienheureux.

—Aimé !

Louis, qui venait de crier comme un fou, sortait en courant du café aussitôt suivi d'Alan, et bientôt par tout ce que le café comptait comme consommateurs. Il y eut Arsène, bien évidemment, et le maire suivi du curé, puis Amédée, Annabella et quelques autres qu'il serait fastidieux de nommer ici. Il y en avait du monde à cette heure autour d'un verre : forcément, l'apéritif à midi était une tradition séculaire et désormais immuable du village. Ce qui les avait poussés sur la place malgré le soleil cuisant à l'aplomb de cette mi-journée, c'était un crissement de pneus sur l'asphalte de la rue qui desservait la place du village. C'était ce bruit inhabituel qui faisait craindre le pire connaissant Aimé et sa manie de débouler devant les roues des voitures, c'était ce hurlement du caoutchouc qui avait fait bondir un Louis effaré et d'autres à sa suite.

Ils étaient tous là, derrière Louis, avec des yeux hagards qui cherchaient la source du bruit entendu et la victime présumée. Deux hommes descendaient d'une traction Citroën noire plantée dans la rue à l'extrémité de deux bandes de dépôt de gomme parallèles sur le bitume ; c'étaient des étrangers au village. Ils regardaient, surpris, tous les yeux qui étaient fixés sur eux : à la populace du café s'étaient joints les passants et les proches habitants du quartier. Personne ne vérifia, mais il sembla bien que tout le village était réuni là.

Le chauffeur hésita, les regarda un peu hébété, puis il fit un signe à son compagnon pour se diriger vers le garage d'Amédée Sans.

Après avoir constaté que, ni sous les roues de la voiture, ni à proximité, il n'y avait le corps gisant d'Aimé, les badauds se dispersèrent.

Les inconnus étaient près de la voiture d'Alban et de Bernard qui était devenue en peu de temps un refuge pour les poules. Ils tournèrent autour plusieurs fois, ils l'inspectèrent à l'extérieur et par les fenêtres comme des curieux, puis ils ouvrirent les portières sous des caquètements réprobateurs. Amédée, suivi de Louis et d'Arsène, les interpella :

—Vous cherchez quelque chose ?

L'un des hommes répondit, après avoir regardé son compagnon :

—C'est une belle voiture... Oui, une belle voiture. Nous sommes des amateurs de voitures américaines et, quand je l'ai aperçue, j'ai aussitôt pilé. Elle est fantastique ! C'est la vôtre ?

Amédée prit un air embarrassé :

—Non... Non, c'est pas ma voiture. J'la répare. E'r' marchera bientôt, j'ai commandé une pièce qu'n'devrait pas tarder à arriver.

—J'aimerais l'acheter... Sans doute pourriez-vous me dire où trouver son propriétaire ? Mais il n'est peut-être pas ici : je vois que la voiture est immatriculée à Paris.

—Non, non. L'est encore ici. Il loue une maison en d'hors du village.

—Vous pourriez nous dire où il habite ?

—Oui, bien sûr ! Louis, t'pourrais p't-être les conduire ?

—Entendu, sans problème. J'ai ce camion, vous n'aurez qu'à me suivre.

L'homme à la Citroën dodelina de la tête et répondit crispé :

—Non, ne vous donnez pas cette peine, nous ne voudrions pas vous déranger. Donnez-nous l'adresse, ça suffira.

—C'est que... Il n'y a pas vraiment d'adresse. C'est une maison un peu perdue dans les bois.

—Comment y va-t-on ?

Louis marqua un temps d'arrêt pensif puis se décida :

—Bien... Voilà, vous n'avez qu'à suivre la route principale tout droit qui sort du village... Puis, après sept ou huit kilomètres, vous verrez une route à gauche qui file entre une rangée de platanes. Elle va vers le château du Comte. Vous ne la prenez pas, mais vous ralentissez car c'est à peine un kilomètre plus loin que se trouve le chemin qui vous mène à leur maison. C'est un chemin de terre, lui aussi à gauche. Il s'enfonce dans le bois pendant cinq cents mètres environ et au bout vous verrez la maison.

—D'accord : tout droit pendant huit kilomètres puis un chemin à gauche après la route du château. J'ai bien compris, merci. Ne vous en faites pas, nous trouverons sans problème. Ce n'est pas bien compliqué. Merci encore. Allez, au revoir !

Et les deux hommes repartirent précipitamment dans leur voiture pour démarrer en trombe. Arsène les regarda partir en jurant. Il avait une expression fort mécontente en s'adressant à Louis :

—Qu'est-ce qui t'a pris de leur expliquer le chemin ?

—Tu voulais que je les conduise ?

—Non, couillon ! Je te parle du chemin, du bon chemin ! Je les aurais envoyés dans un borbier et toi, non, petite fleur, tu leur dis comment y aller, sans même le moindre détour ! Tu me déçois...

Louis pris un air penaud et moqueur :
–Excuse-moi, grand-père, je ne le ferai plus...

Puis, sérieux, il ajouta :
–Je ne les sentais pas bien ces types...
–Pourquoi, tu es enrhumé ?

Louis se mis à rire :
– Peut-être !
Puis, de nouveau sérieux :
–Ils m'ont semblé bizarres, pas honnêtes.

Amédée approuva :
–Pour d'zamateurs d'voitures américaines, rouler en traction, c'pour l'moins curieux !

Ce que les compères ne pouvaient deviner, c'est que ces deux inconnus allaient disparaître à jamais du village sans pourtant quitter la région.

12

Louis, en entrant dans le café, provoqua un éclat de rire de l'assemblée. Il roula des yeux étonnés, ébaubi par cette hilarité quasi générale :

–Hé ! Bien... Que ?
–Tu es le cinquième ce matin !

C'était Arsène, réjoui, qui venait de l'interpeller en portant sa main à sa joue gauche. Louis le regarda, posa ensuite ses yeux sur le visage d'Alan puis d'Arsène, et toucha sa propre joue à la balafre masquée par un pansement. Le sourire qui apparut sur son visage montra qu'il avait compris : un malicieux hasard ou une maladresse contagieuse les avait marqués en se rasant ce matin. Louis recompta en silence puis s'inquiéta :

–Qui sont les autres ? Annabella ?

Avant que qui que ce soit ne pût répondre, pas même un Alan velléitaire qui avait ouvert une bouche réprobatrice, Arsène cria :

—Viens ! Louis ! Viens ici ! Vite !

Il venait de l'interpeller vivement avant de s'asseoir de nouveau à la table d'Alan, dans le fond de la salle, en prenant tout à coup un air discret qui jurait avec l'ambiance qui précédait. Arsène et Alan étaient assis là comme deux conspirateurs. Louis ne comprenait pas : leur table, dominante au milieu de la pièce, était libre. Alors ? Ils étaient tous les deux dos au mur et regardaient. Louis comprit : ils épiaient, comme deux commères.

—Salut les sentinelles ! Dit-il, jovial.

Un "bonjour" chaleureux lui fut retourné en chœur. Il demanda en s'installant, lui aussi, dos au mur :

—Qu'espionnez-vous ?

—Tout le monde... Mais on a une préférence pour les affreux.

Effectivement, Louis vit les deux affreux assis à une même table, près de la fenêtre. L'un d'entre eux, Alban, portait un gros pansement à la joue gauche. Louis s'en amusa :

—Eh ! Dites donc, il y a eu comme qui dirait un tremblement de terre, ce matin, ou les rasoirs se sont donnés le mot !

Arsène répondit :

—Tu sais, petit, il est des jours où...

Louis détaillait les deux hommes à table à l'autre extrémité de la pièce :

—Dis donc, depuis un mois qu'ils sont ici, ils sont devenus méconnaissables !

—Oui, ils ont acheté des frusques au père O'Neil. Vieilles chemises, vieux pantalons et vieilles tatanes... On ne peut plus les distinguer, lorsqu'ils sont à table, d'autres gars bien de chez nous.

—Ouais ! Des vrais paysans. Je ne sais pas de quoi ils vivent, mais ça a l'air de bien aller pour eux.

—Tu veux mon avis ?

—Non. Répondit sèchement Alan.

Arsène s'offusqua. Il fit une moue vexée. Louis intervint :

—Allez, Arsène, dit-nous le... On s'en fiche, mais raconte !

—Il a raison, insista Alan, on s'en fiche, mais raconte quand même.

Arsène leur jeta un regard furieux qui tourna vite en malice, tellement la dérision était ancrée en lui.

—Eh bien, à mon avis, c'est qu'ils se cachent !

Ses deux compagnons partirent d'un grand éclat de rire :

—Et tu as trouvé ça tout seul ?

—Bof ! Laissez-moi finir. Ils se cachent mais ils s'y prennent très mal. Ce sont des mauvais.

—Et pourquoi ça ? Demanda Louis.

—Attends qu'ils quittent la table, et tu verras. Je t'ai dit qu'à table, ils sont méconnaissables, mais attends !

—Quoi ?

—Tu verras.

Arsène aimait faire languir, surtout quand on s'était moqué de lui ; mais plus par plaisir que par vengeance. Il avait dit "tu verras", c'était que la réponse serait visible. Donc, il n'y avait qu'à attendre.

Ils attendirent.

Ils attendirent encore.

Donc, ils attendirent.

Quelque temps encore, ils attendirent.

Puis, finalement, ils attendirent encore.

Encore, ils attendirent.

Encore.

Ils attendirent donc.

Profitant de cette attente, Louis rompit le silence :

–Dis donc, Arsène, tu n'avais pas ta réunion bisannuelle des anciens combattants du Cher ?

–Du cher disparu, ironisa Alan.

–J'y vais plus.

–Pourquoi donc ?

–C'est plus marrant : avant, c'était des réunions des copains, maintenant, c'est des réunions d'éclopés... Et puis j'en ai assez de compter tous les ans les morts parmi les survivants.

–Tu veux dire les survivants parmi les morts !

–Je ne sais plus, tu m'embrouilles !

–C'était pas bien la guerre ?

–Une connerie de fanatiques.

–Non ?

–Si. Je vous assure. D'abord, on est tous cons. Adultes, on croit que non, mais si. Et c'est pas Jésus qui vous le dit, c'est moi. Croyez, croyez en mon expérience de vieux sénile. J'ai passé tous les âges, donc toutes les formes de connerie... Enfant, on est tous cons car on a tout à apprendre. Pas vrai ?

–Sûr, répondit Louis avec complicité.

–Oui-oui, dit Alan avec entrain.

–Adolescent, on est con car la vie s'ouvre devant nous. Mais on commence à avoir du mal à le croire. Pas vrai ?

—Sûr.

—Oui-oui.

—Adulte, on s'aperçoit qu'on est encore con, mais on n'a plus d'excuse. Et ça, c'est dur. Alors on reporte la faute sur les autres et on se tape dessus. Pas vrai ?

—Sûr.

—Oui-oui.

—Vieux, on est déprimé de voir qu'on est toujours con sans l'admettre, alors on emmerde les autres. Pas vrai ?

—Sûr.

—Oui-oui.

—Mais je ne sais pas si on peut me croire, car je vous assure que je suis in-com-pétant !

En disant ces derniers mots, Arsène s'était légèrement levé de sa chaise afin de pouvoir lâcher en force un pet humide qui fit s'esclaffer ses deux comparses.

—Sors-nous ton adage, réclama Alan.

—Mais vous le connaissez...

—Non ? Fit Louis innocemment.

—Vas-y, Louis le connaît pas !

—Ah ?

—Oui, dis-nous.

Comme pour toutes ses histoires qu'ils connaissaient parfaitement, ils aimaient à le faire parler. Et il se répétait ainsi sans cesse, revenant mois après mois sur les mêmes idées. La forme était toujours différente, mais le fond identique. C'était un jeu parmi d'autres, sans dupes.

—Bon, ben, je vais le dire... Mais il faut faire profiter tout le monde de cette profonde vérité.

Il se leva :

—Messieurs et mesdames. Eh ! Oui, mesdames, vous êtes aussi concernées - et réciproquement, cela va sans dire... Les demoiselles aussi, d'ailleurs - et d'ici, bien sûr... Croyez-en mon âge, et donc mon expérience, la connerie, ce n'est pas comme la liberté ! Vous auriez tort de croire que la connerie de chacun s'arrête là où commence celle des autres ! C'est faux ! Je peux l'affirmer sans risque d'être con-tredit, sauf par un con peut-être - mais alors un beau ! Merci.

Il s'assit. Personne n'avait relevé dans la salle, tous habitués à ces exubérances et occupés à surveiller leur apnée. Seuls les affreux s'étaient semble-t-il intéressés aux propos. Leur attention avait-elle été éveillée par le roulement de tambour qui avait précédé la déclaration ? Cela leur avait-il coupé l'appétit ? Avaient-ils compris le message ? S'étaient-ils vexés ? Etaient-ils sous le vent ? Toujours était-il qu'ils se levèrent pour quitter leur table et partir. Annie, qui n'était pas bête, savait fort bien qu'ils partaient parce que leur repas était terminé. Normal, elle les avait servis. Mais nos trois rigolos n'avaient pas suffisamment prêté attention au repas des deux affreux et restaient sur leurs expectatives, tout heureux cependant de les voir partir. Surtout Louis. Il cherchait à comprendre : il cherchait le détail "visible" de la sottise des affreux prônée par Arsène. Et il le vit. Ce qu'il vit l'obligea à s'étirer le visage de stupéfaction : leurs vieux oripeaux offraient un contraste flagrant avec les chapeaux de feutre noir qu'ils avaient conservés et dont ils se coiffèrent sur le seuil de la porte.

Les visages de tous, sauf celui d'Annie, exhalaient à l'évidence cette question : quelles affaires voulaient-ils

mener ainsi accoutrés ? Annie, quant à elle, était perturbée et déçue par la coïncidence de toutes ces balafres. Était-ce un hasard incroyable qui avait rendu maladroite toute la gent masculine ce matin ? Ces éternels blagueurs s'étaient-ils donné le mot pour détourner les soupçons ? Elle, pauvrete, qui croyait découvrir son malandrin de la nuit, restait perplexe.

13

—Louis ! Louis ! Louis !

Annie entrait dans le café, affolée, avec des yeux rouges qui trahissaient des pleurs récents. Il était à peine huit heures du matin et il fallait un événement important pour qu'Annie fût au village si tôt. Louis, un peu abasourdi, mal réveillé, se retourna et fit un pas à sa rencontre. Il prononça ces quelques paroles, sur un ton d'apaisement :

—Annie, calme-toi...

Il la prit dans ses bras mais elle se dégagea aussitôt :

—Louis, c'est grave. Louise...

Louis balbutia, inquiet :

—Quoi, Louise ? Que se passe-t-il ? Que lui est-il arrivé ?

—Elle a disparu...

—Louise ?

—Oui ! Louise a disparu !

—Quand ?

—Cette nuit. Elle s'est couchée comme d'habitude hier soir et, ce matin, elle n'était plus là.

—Elle est partie ? Où ?

—On ne sait pas.

Louis prit un air grave :
–Allons au château !

Avant que ses compères ne pussent intervenir, ils étaient tous les deux dehors. Louis jeta la bicyclette d'Annie dans le camion alors qu'Alan s'interposait :

–Attends-nous. On vient avec toi.

–Non ! Je vais d'abord voir ce qui se passe. Ce n'est pas la peine d'y aller tous, ça n'arrangerait rien.

A peine Annie était-elle assise dans le camion que Louis démarrait en trombette. Etouffés par un nuage de gas-oil mal brûlé, les habitués du café les virent s'éloigner vers le château comtal. Louis interrogea :

–Elle a fait une fugue ? Elle a laissé un mot ?

–Non, elle n'a laissé aucun message. On ne sait pas encore si elle a fait une fugue. C'est un peu pour ça que je suis venue. Si elle s'était enfuie, elle serait peut-être allée chez toi. Ou elle t'en aurait parlé.

–Non, je ne suis au courant de rien. Elle ne m'a pas mis dans la confidence. Elle ne voulait pas se marier ; elle m'a dit qu'elle préférerait mourir.

–Crois-tu qu'elle...

Annie n'osa pas finir sa question. Son imagination lui imposait une image trop horrible pour qu'elle puisse poursuivre. Louis, après lui avoir jeté un regard en biais, la rassura d'une manière conventionnelle :

–Non. Ce n'est pas possible. Elle n'est pas sotte. Il existe toujours une solution meilleure que le suicide. Et puis elle est très croyante. Si elle a fait une escapade, ce n'est certainement pas pour en arriver à cette extrémité fatale.

–Alors elle a été enlevée...

—Enlevée ? Louise ? Par qui, bon Dieu ? Non... Qu'est-ce qui te fait croire ça ? Sa chambre est toute retournée ?

—Non...

—Alors ?

—Elle a emporté quelques affaires...

—Donc ce n'est pas un enlèvement !

Le visage d'Annie exprimait un doute, mais elle ne le formalisa pas. Ils étaient arrivés au château où le bruit du camion fit sortir tout le monde. Ils étaient tous là, avec des regards inquiets. Valérie fut la première à parler en s'adressant à Annie :

—Alors ? Est-elle chez Louis ?

Elle prit un air navré pour répondre les yeux baissés :

—Non. Personne ne l'a vue.

Tous espéraient des paroles réconfortantes. Ils étaient effondrés. Louis les regarda droit dans les yeux les uns après les autres ; il n'eut même pas une ombre de sourire moqueur en constatant la joue légèrement coupée de Thierry. Enfin, il s'adressa au Comte :

—Louise n'a rien dit hier soir ? Elle ne vous a paru étrange ?

—Non...

Le Comte de la Lurde semblait abattu. Blondine crut bon d'intervenir :

—Non, elle s'est comportée comme d'habitude ; elle s'est couchée naturellement vers dix heures.

—Elle a emporté toutes ses affaires ?

—Non, juste quelques effets personnels. Notre pauvre demoiselle a fait une fugue, elle s'est enfuie !

Blondine éclata en sanglots après cette déclaration. Louis s'adressait toujours au Comte :

–Avez-vous prévenu les gendarmes ?

–Non. Pas encore. Si c'est une fugue, nous ne tarderons pas à la retrouver.

–Et si c'était un enlèvement ?

–Mais pourquoi donc ? Il n'y a aucune raison !

Le Comte refusait avec véhémence cette hypothèse et il poursuivit :

–Non ! Ma fille fait une fugue comme une gamine ! Quand je la retrouverai...

Louis interrompit le Comte sur un ton orageux :

–Vous la marierez de force ? Vous lui promettez un mariage quelle refuse, quoi de plus normal qu'elle s'enfuie ?

–Serais-tu de son côté ? Tu ne sais rien de l'avenir que je lui destine. Je suis son père et j'œuvre pour son bien !

Valérie se mêla de la conversation :

–Parfaitement ! Qui vous autorise à vous immiscer dans nos affaires de famille ?

Louis jeta un regard méprisant sur la Comtesse :

–C'est Louise qui m'y autorise ! Nous avons grandi ensemble ; c'est mon amie depuis qu'elle est née. J'ai le devoir de m'inquiéter pour elle !

Blondine apaisa l'orage :

–Peut-être est-elle retournée à la pension ? Elle m'avait confié un matin, lors des dernières vacances, qu'elle rencontrait souvent le fils du recteur de son établissement. Je me souviens qu'elle m'avait demandé ce que ça faisait quand on était amoureux.

Valérie s'emporta :

–Quoi ? Vous ne nous aviez rien dit !

–Je ne pensais pas que c'était important. Il n'y avait rien de sérieux, une amourette de jeune fille...

Blondine, piteuse, baissait la tête en jetant des regards brefs en direction d'Annie. Valérie n'était pas dupe ; elle s'adressa à Annie :

—Et vous, Annie, vous saviez ?

—Oui, Madame. Mais c'était un sentiment caché, un simple attrait. Elle m'avait confié qu'elle désespérait qu'Edouard - c'est son nom - lui fît jamais la cour. Un béguin de demoiselle, c'était tout.

Le Comte intervint :

—Que fait-il ce jeune homme ?

—Louise m'avait confié qu'il faisait des études d'ingénieur en mécanique automobile.

—Bien. Je vais aller vérifier ça. Et si ma fille l'a rejoint...

Le Comte n'exposa pas sa pensée. Il semblait furieux. Thierry, qui s'était tu depuis le début de la conversation, intervint :

—Et si Louise avait été enlevée ? Il faut y penser aussi.

Le Comte bafouilla :

—Par ce... Cet Edouard ?

—Oui, ou par une autre personne, pour une rançon, pour vous soutirer de l'argent !

—Impossible ! Nous n'avons plus de fortune.

—Qui le sait ? Je pense à ces deux étrangers venus s'installer près d'ici...

—Tu peux avoir raison, Thierry. Tu vas aller les voir, et ouvre bien l'œil. S'ils sont louches, appelle les gendarmes. Moi, je vais aller à la gare pour demander si quelqu'un a vu Louise prendre le train. Ensuite, j'irai voir le recteur, et son fils !

Louis voulu s'imposer :

—Je vous accompagne !

–Non ! Toi, tu t'occupes de tes affaires ! Si tu apprends quelque chose, tu me préviens, c'est tout !

Son ton était tranchant et ne laissait aucune ouverture à la moindre discussion. De toute évidence, le Comte n'avait pas apprécié le franc parlé de Louis. Celui-ci fit demi-tour vers son camion en bougonnant.

Un instant plus tard, le moteur tournait et Louis démarra lorsque soudain Annie se mit à courir derrière lui :

–Louis ! Louis, attends ! Mon vélo !

Une vingtaine de mètre plus loin, le camion s'arrêta et Louis sauta à l'arrière pour en extirper la bicyclette d'Annie coincée dans un fatras de vieilleries. Annie profita de ce qu'ils étaient seuls pour lui confier, le cœur serré :

–Louis, j'ai peur pour Louise...

Il la dévisagea, étonné :

–Pourquoi donc ? Que se passe-t-il ?

–J'ai un mauvais pressentiment. Je pense qu'elle a été enlevée contre son gré. Je ne l'avais dit à personne, mais il y a deux nuits, j'ai vu quelqu'un rôder au château.

–Qui ?

–Je ne sais pas, il faisait noir. Un homme, sûrement, mais je ne pourrais pas dire qui.

Annie était rongée par des doutes et des remords. Elle avait gardé pour elle son histoire sur le rôdeur, certaine de le reconnaître, et voilà qu'un hasard diabolique était venu tout contrarier. Louis réfléchissait, impatient :

–Se pourrait-il que ce soit cet Edouard ?

–Je ne crois pas. Elle est partie contre son gré, j'en suis presque certaine : les affaires qu'elle a emportées sont

trop disparates. Elle a pris quelques vêtements non appariés...

—Pourquoi ne l'as-tu pas dit ?

—Je ne voulais pas alarmer tout le monde avec mes doutes. Peut-être qu'elle a pris sa décision de s'enfuir sur un coup de tête et qu'elle n'a pas songé à ce qu'elle emportait ? Tu comprends, je n'ai aucune certitude, juste des doutes. Et puis, il n'y a qu'en toi que j'aie toute confiance...

14

Louise se réveillait avec peine d'un sommeil artificiel. Elle avait la bouche pâteuse avec un goût de terre sur la langue et elle sentait comme une brûlure sur la peau de son visage. L'odeur d'éther qui flottait encore et le lieu faiblement éclairé où elle se trouvait lui confirmèrent tout de suite qu'elle n'avait pas rêvé. Elle se rappelait d'un homme masqué qui la maintenait sur son lit pendant qu'un autre qu'elle devinait dans l'ombre lui appuyait une compresse sur le visage. Elle était encore tout étourdie et se relevait avec difficulté sur la paillasse où elle avait été jetée. Son cas ne faisait aucun doute : elle avait été enlevée.

L'endroit où elle était séquestrée manquait de confort : c'était une cave à vin aux murs humides recouverts de taches de salpêtre et elle avait pour tout mobilier le lit de paille, d'où elle émergeait avec lenteur, et une petite table au bois pourri. Après s'être frotté les cheveux et passé les mains sur le visage pour tenter de se réveiller, elle se leva et se dirigea d'un pas hésitant vers l'unique porte de la pièce. C'était sans

conviction qu'elle manœuvra la clenche : effectivement, le seul espoir qui aurait pu naître avorta. Assurée d'être enfermée, elle retourna s'asseoir sur le lit et ferma les yeux pour laisser son cerveau reprendre des forces. Elle eut un sursaut en percevant un bruit étouffé, le bruit d'une porte qui claque non loin. Des voix aux sonorités assourdies lui parvenaient ; elle comprenait sans difficulté les paroles échangées par plusieurs personnes, trois hommes, mais elle ne reconnaissait aucune de ces voix étrangères ou trop déformées :

—Elle est là ?

—Oui, patron. Nous avons agi comme vous l'aviez ordonné. Nous ne l'avons pas brutalisée.

—Est-elle réveillée ?

—Non, pas encore.

—J'espère qu'elle va bien. L'éther peut se révéler dangereux parfois. Allons la voir et mettez vos cagoules, on ne sait jamais : elle peut être réveillée.

Louise sauta avec vigueur hors du lit : elle avait une chance à saisir si elle pouvait profiter d'un effet de surprise. Elle avisa les couverts laissés sur la table et, sans la moindre hésitation, elle empoigna le couteau. En un bond, elle était derrière la porte que les ravisseurs déverrouillaient.

—Allez-y, patron, c'est là.

D'un mouvement furieux, Louise planta son couteau dans l'homme qui se présentait dans l'encadrement de la porte et, le repoussant, elle essaya de s'enfuir. Cependant, elle ne fit pas un pas vers son espoir de liberté : l'homme, dans un réflexe, l'avait agrippée à la taille pour la projeter à nouveau dans sa prison. Elle se retrouva meurtrie le dos au mur avec son adversaire

menaçant qui lui faisait face. Ses deux comparses, qui n'étaient pas intervenus, interrogèrent :

—Ça va, patron ?

Il évacua toute commisération d'un geste agacé de la main. Il ne quittait pas Louise des yeux en s'approchant d'un pas lent. Louise, apeurée, sentait la colère sourdre dans l'homme dont la cagoule ne laissait voir que deux petits yeux cruels. Elle avait le regard qui se portait alternativement sur ces yeux agressifs, sur la plaie sanguinolente à l'épaule gauche de l'homme et sur le couteau taché qui gisait au sol. Arrivé à portée de souffle, il la gifla d'un revers de la main qui l'envoya s'assommer dans un coin de la pièce parmi un lot de bouteilles vides. Louise ne bougeait plus.

—Vous y êtes allé fort, patron !

—Penses-tu ! Une petite taloche... ça n'a jamais tué personne !

—Une baffe, oui, mais elle a pu se faire mal en tombant... Elle est évanouie ! Bernard, aide-moi à la mettre dans son lit.

—Bon, occupez-vous d'elle ; je reviendrai plus tard. Prenez grand soin d'elle. Surtout pas de blagues ! Faites-vous discrets !

Quelques instants plus tard, Louise revenait à elle grâce aux bons soins de Bernard. Celui-ci lui donna, en plus de la cuvette d'eau et d'une serviette, un miroir afin qu'elle puisse se faire un peu de toilette et se remettre. Elle se trouva un visage affreux et elle resta un long moment à essayer de faire disparaître la marque qu'elle avait sur la joue. C'était une empreinte étrange, le sceau de la chevalière de l'homme qui l'avait frappée. Elle ne

se souvenait pas avoir déjà vu un tel dessin : une sorte de lettre grecque, un "pi" dans un carré.

15

Louise se retint de pousser un juron : c'était le deuxième ongle qu'elle se cassait sur l'arête de la grosse pierre qu'elle s'évertuait à desceller du mur. Sous l'impulsion de la douleur, elle lâcha la fourchette qui tinta sur les pavés du sol. Les dents de cette pauvre fourchette étaient tordues, usées, abîmées par les coups répétés contre le torchis de la maçonnerie.

Elle recula pour prendre la pleine mesure de son ouvrage et elle s'interrogeait : avait-elle choisi la bonne pierre - la plus grosse de la pièce - pour essayer de s'évader ? S'attaquer à des moellons plats, même s'il fallait en défaire plus, n'aurait-il pas été un ouvrage moins ardu et d'un succès plus sûr ? Elle se laissa tomber sur le lit avec des doutes plein la tête. D'autres questions trottaient dans son esprit : avait-elle choisi le bon mur ? Ne risquait-elle pas de déboucher sur du roc ou, pire, dans une des pièces où se tenaient les malandrins ? Elle reprit courage en éludant par l'action toutes ces questions démoralisantes. Elle frappait, griffait, limait, arrachait, tailladait de toutes ses forces, de tout son cœur, toutefois toujours sur le qui-vive, prête à dissimuler à la moindre alerte son travail vers la liberté. Depuis des heures qu'elle s'était attelée à cette tâche, elle entrevoyait enfin un espoir, un premier

résultat de son travail : la pierre branlait. Elle fit levier avec son maigre outil, sa fourchette, pour amener la pierre à sortir de son logement. Ses efforts répétés commençaient à porter leurs fruits : petit à petit, la grosse pierre se descellait du mur en entraînant la chute de filets de poussières, résidus devenus inutiles de la maçonnerie. Tout à coup, un cri la fit tressaillir et remettre instinctivement le bloc en place. Elle dissimula au mieux son travail et se porta près de la porte à l'écoute de ce qui survenait. De nouveau le cri aigu se fit entendre, plus distinct :

—Ohé !

Louise comprit qu'il y avait quelqu'un non loin, une personne qui appelait. Se pouvait-il que ses ravisseurs se soient absentés ? Elle tenta sa chance :

—Ici ! Au secours ! Aidez-moi !

—Kicé ?

Après cette tension soudaine, Louise se trouvait désappointée : elle venait de reconnaître à cette écriture phonétique le langage réduit d'Aimé, le fou du village, et elle doutait qu'il lui soit d'un quelconque secours. Toutefois, elle essaya de le rallier à sa cause :

—Aimé, ici, viens m'ouvrir ! Viens ! Je suis dans la cave !

—Kicé ?

—Au secours !

—Kicécavalouizémé !

Elle allait crier à nouveau lorsqu'une autre voix se fit entendre :

—Bernard ! Vite ! Il y a quelqu'un dans la maison !
Hep ! Là-bas !

—Trop tard, il s'est enfui. Il est déjà dans les bois. Je n'ai pas eu le temps de tirer. Inutile de lui courir après, on ne le rattrapera pas.

—Qu'est-ce qu'il court vite !

—Je l'ai reconnu : c'est Aimé, le fou du village. Regarde si la fille est toujours enfermée.

Louise se jeta sur son lit et fit semblant de dormir. Elle ouvrit toutefois un œil à demi lorsque Bernard passa la tête par la porte entrouverte. Elle fut déçue : il avait pensé à mettre sa cagoule pour se rendre méconnaissable. Un Bernard, elle en connaissait un seul au village, mais il était impossible que ce soit lui : la voix, la corpulence, rien ne correspondait... Elle pensa aussitôt que son ravisseur pouvait avoir un nom de crime, comme les artistes ont un nom de scène. Le Bernard en question referma avec précaution et sans bruit la porte, puis il fit son rapport :

—Tout va bien, elle dort et la porte était fermée à clé.

—Bon ! On ne risque rien : Aimé n'est pas capable d'aligner trois mots. Il ne sait pas parler, il ânonne des petits cris que personne ne comprend. C'est un simple d'esprit incapable de saisir ce qui se passe. Toutefois, il faudra que l'un de nous reste toujours dans cette pièce, ça évitera des surprises...

Louise avait été tout ouïe à ce dialogue qui la réconfortait peu. Elle connaissait Aimé et, hélas, elle devait s'avouer que les brigands avaient raison. Elle ne pouvait attendre aucun secours par l'entremise d'Aimé.

Dépitée, elle reprit néanmoins avec plus de vigueur son but : desceller cette pierre massive. En trois mouvements, celle-ci tomba sur le tas de paille qu'elle avait pris la précaution de placer au pied du mur. Son

visage, après avoir rayonné d'une joie fugace, s'assombrit aussitôt : le noir régnait dans le trou ainsi réalisé. Là où elle espérait la lumière du jour, il ne régnait que ténèbres. Le mur était percé, cependant elle comprit vite qu'il y avait autre chose derrière qui la ralentirait ou lui ôterait tout espoir d'évasion de ce côté-ci. Enfin, rassemblant son courage, elle plongea la main dans l'ouverture à la recherche de sa prochaine épreuve ou de sa renonciation dans cette voie. Et ce fut là que, toute surprise, elle trouva, non pas la clé des champs ni le chemin de la liberté, mais une vieille cassette qu'elle retira avec autant de vigueur que d'étonnement. Circonspecte, elle ouvrit le minuscule coffre aux charnières rouillées et elle découvrit au fond, dans un bruit grinçant et un nuage de poussière ancienne, un mystérieux message signé par son grand-père et daté de 1914.

16

—Ah ! ben ça ! Va falloir faire un rapport !

C'était les premières paroles prononcées par Bochar depuis leur arrivée. Aussitôt, comme un mauvais écho, Belroux répéta :

—Oui, va falloir faire un rapport...

Les deux gendarmes, hébétés, décontenancés, les mains pendantes, ne savaient que faire alors qu'Alan remontait un corps du puits de la mère Cantil. Celle-ci avait appelé Louis à la rescousse une heure plus tôt parce que son seau demeurait obstinément coincé au fond du puits depuis quelques jours. Ce n'était pas que

l'eau lui manquait, les mauvaises langues diraient qu'elle ne connaissait pas le goût de l'eau, mais il était malgré tout nécessaire, même pour l'être humain le plus hydrophobe, d'utiliser un peu d'eau de temps en temps, ne serait-ce que pour la cuisine ou des usages exclusivement externes.

Alan, qui peinait à remonter le corps attaché à la corde du puits, demanda de l'aide :

—Ouf ! C'est dur ! Je n'y arriverai jamais...

Les gendarmes étaient tétanisés ; ce fut la mère Cantil qui, titubant sous le poids d'un alcool matinal, vint à son secours :

—Bon Dieu de bon Dieu, qu'il est lourd l'animal ! C'est un comble. Heureusement que le petit Louis passait par là, sinon j'aurais jamais revu mon seau !

Elle s'adressa aux gendarmes sans relâcher son effort :

—Il a vu, Louis, qu'il y avait un mort dans mon eau. Vous avez vu sa torche électrique ? Ha ! C'est que ça éclaire bien ces engins ! Sans ça, jamais nous n'aurions pu voir le fond pour comprendre ce qui coïncait. Il est pas beau à voir, cet homme, tout enroulé dans ma corde...

Puis, s'adressant à Alan qui rougissait sous l'effort, parce que la mère Cantil, c'était loin d'être une montagne de muscles :

—Tu les as trouvés vite fait - bien fait, les gendarmes, mon brave gars ! Allez ! Hisse !

Un homme bien vêtu, très pâle, avec un petit trou dans le front culbuta du puits pour s'affaler raide au sol. Les deux gendarmes eurent un mouvement de recul

alors que la mère Cantil et Alan se relâchaient de leur effort en soufflant puissamment.

Alors que tous restaient muets, contemplatifs d'incrédulité, du fond du puits la voix caverneuse et puissante de Louis résonna avec un ton bizarrement dérisoire :

—Y en a un deuxième !

Aussitôt Belroux et Bochar se regardèrent :

—Ah ! ben ça ! Va falloir faire un rapport !

—Oui, va falloir faire un rapport.

Alan les regarda avec une moue furieuse puis lança la corde au fond du puits.

—C'est le petit Louis qui a trouvé le mort. Il est bien, le petit Louis. Ah ! Si le Comte...

Elle s'arrêta, comme si elle avait perdu le fil de ses idées, puis elle reprit :

—Vous savez, l'eau, j'en bois pas. Alors, qu'on vienne se noyer ici, ça me dérange peu. Vous savez, moi, quand ce n'est pas un jus fermenté, j'évite. C'est mon estomac, il ne supporte pas bien... Le seau était coincé, ça fait des jours de ça !

Elle donna une tape amicale à Alan :

—Mais je me lave, Monsieur ! A l'eau de vie, comme ça, je ne risque pas de mourir, pas comme ce type qui s'est trop mouillé... J'ai toujours su que ce n'était pas bon pour le teint, l'eau. C'est trop humide et ça sèche mal. Maintenant, je me lave à l'eau de vie ! C'est vrai, quoi ! Depuis quelque temps, je trouvais curieux en me lavant de sentir moins bon après qu'avant de me laver. Forcément ! Si les gens viennent pourrir dans mon eau... Il n'y a plus de respect. Heureusement que le petit Louis est là, tiens !

Elle ajouta en regardant Alan peiner à remonter le deuxième cadavre :

—Si le petit Louis n'était pas là, il serait encore coincé à cette heure, mon seau... De toute façon, je n'en ai plus besoin, de mon seau. L'eau ne sert à rien ; maintenant, je cuis les nouilles au vin blanc. J'avais bien essayé au vin rouge, mais ça tache les casseroles... Et ça donne une vilaine couleur aux nouilles...

Elle s'était assise sur un banc de pierre :

—C'est avec sa torche électrique qu'il a trouvé le mort, le petit Louis ; un brave petit, mon petit Louis. Jamais le Comte n'aurait dû... Il ne sait pas le malheur, le Comte. Non, il ne sait pas...

La mère Cantil délirait d'une voix tremblotante avec des larmes qui refusaient de couler, mais personne ne prêtait attention à elle.

Le deuxième homme échouait à côté du premier, ce qui sortit les gendarmes de leur torpeur :

—Ah ! ben ça ! Va falloir faire un rapport !

—Oui, va falloir faire un rapport.

Louis réapparut enfin au bord du puits, aidé dans sa remontée par un Alan épuisé. Bochar le regardait avec une expression embarrassée. Il était évident qu'il hésitait à parler. Enfin, il se risqua :

—Il y en a d'autres ?

—Plein !

Bochar allait s'offusquer du ton moqueur de Louis, mais Belroux lui donna un coup de coude et lui lança une expression très significative qui le fit taire. Belroux prit l'initiative de mettre les deux morts face en l'air pour découvrir leurs visages. Ils avaient tous les deux

été tués par balles, l'un dans la tête, l'autre en pleine poitrine. Louis eut un regard surpris :

—Mais je les reconnais ces deux-là ! Ce sont les deux types qui cherchaient après les affreux !

Belroux l'interrogea :

—Que dites-vous ? Les affreux ?

Alan confirma :

—Oui, ce sont bien eux. Ils voulaient acheter la voiture des affreux.

—Mais enfin, va-t-on m'expliquer qui sont ces affreux ?

Alors que Bochar fouillait vainement les morts avec dégoût à la recherche de papiers d'identités ou d'un quelconque indice, Louis regarda encore les deux cadavres pendant un long moment avant de se décider à répondre :

—Ce sont les deux étrangers arrivés récemment. On les appelle entre-nous les affreux, par moquerie...

Alan crut bon d'ajouter :

—Pour moi, ce sont des malfaisants.

Bochar allait parler lorsque la mère Cantil s'écria avant de retomber dans une léthargie cyclique entretenue par l'alcool :

—Des mâles faisant, mais faisant quoi ?

Alan voulut lui aussi faire de l'humour, mais volontaire :

—Ils méritent le gibier, ces gibets de pitances, ces rebuts des masses impopulaires des prisons !

Les deux gendarmes haussèrent les épaules en se tournant vers Louis qui leur sembla être la seule personne sensée ici, eux exclus :

—Où peut-on les trouver, ces... affreux ?

—Chez moi.

Les gendarmes eurent un sursaut d'étonnement et se regardèrent avec des yeux hébétés. Louis expliqua, amusé :

–Je leur ai loué ma maison de campagne, vous savez : la grande bicoque que m'a laissée tonton.

La mère Cantil se leva d'un bond et cria :

–Le Comte ! C'est Monsieur le Comte ! C'est lui le responsable !

Elle était prise d'un spasme qui lui retournait les yeux en lui donnant un air de zombie. Aussi soudainement, elle retomba assise et murmura des mots inintelligibles. Tous s'étaient approchés et la regardaient sans oser prononcer un mot ni la toucher. Louis, qui s'était assis tout à son côté, l'enveloppa de son bras droit et lui parla tout bas. Il la rassurait d'un murmure, et il la cajolait, et il lui disait des mots pour elle seule, et il la caressait, et il la berçait... Et ainsi, avec une patience infinie, il lui fit reprendre ses esprits. Arrivé à ce point, Belroux ne put s'empêcher d'intervenir :

–Eh bien ! Madame Cantil, qu'est-ce que cette histoire avec Monsieur le Comte ? Qu'a-t-il fait ? De quoi est-il coupable ?

Elle le fixa droit dans les yeux avec mépris, puis, bien que piètre ménagère, elle balaya du regard l'auditoire avant de s'effondrer en larmes à la vue de Louis qui la prit dans ses bras. Alan intervint en secouant la tête en signe de désapprobation :

–Louis, je pense que tu ferais bien de la mettre dans son lit. C'est l'heure pour elle de cuver son vin.

Puis à l'adresse des gendarmes, en haussant les épaules :

–Laissez-la tranquille, cette pauvre vieille. Elle n'a plus toute sa tête, même à jeun...

Pendant que Louis s'éloignait avec la mère Cantil, Alan ajouta, en confidence :

–Le Comte n'a certes rien à voir avec vos morts. Elle est toujours ainsi quand elle est fin saoule et qu'on parle de Louis et du Comte. Elle raconte des histoires incompréhensibles, elle parle de malheurs fatidiques, d'un lourd secret...

Louis revenait vers eux :

–Laisse tomber Alan. Ce ne sont que des divagations d'une vieille folle.

Bochar marqua toutefois un certain intérêt pour le sujet :

–Peut-être bien, mais avant d'aller voir ceux que vous nommez "les affreux", je propose que nous rendions visite au Comte. Qui sait si nous ne sommes pas sur une piste ?

17

Louise avait replacé la cassette dans son logement et elle avait pris soin de bien remettre la pierre à sa place en masquant d'un mélange de terre humide et de paille les joints détruits. Le message, par méfiance, elle l'avait dissimulé aux regards avides de ses geôliers : elle l'avait gardé sur elle, caché dans ses dessous. Les quelques phrases, écrites de la main de son grand-père, elle les avait lues et relues ; c'était sa seule lecture dans son cachot, mais elle ne s'en lassait pas, intriguée et émerveillée par le texte mystérieux.

Une nouvelle fois, elle déplia le papier jauni pour lire :

« L'ennemi est à nos portes et je me dois de dissimuler ma fortune à défaut de pouvoir préserver mes biens. J'ai donc enterré sur notre propriété ors et bijoux. J'écris ces quelques lignes car je ne puis mettre ma fortune à un endroit où je suis souvent et dont je me souviens sans difficulté : je ne pourrais m'empêcher d'avoir le regard attiré par la cache et donc risquer de susciter l'attention. Et j'ai le devoir de penser aussi à mon épouse et à ma descendance. Donc il me faut, bien malgré moi, aider ma mémoire et garder une trace pour mes héritiers si un malheur s'opposait à ce que je rentre en possession de ma fortune. La cachette de cette cassette m'est facile à souvenir, mais pas l'emplacement de mes biens. Cependant, si ce message venait à tomber entre des mains malveillantes, je me dois d'éviter une découverte trop aisée et rapide de nos biens monnayables. Veuillez par conséquent pardonner le sens légèrement abscons de cet écrit. Voici :

Du point le plus chaud, visez l'angle droit extrême du dallage. De la dalle la plus éloignée, comptez dix-sept dalles dans la plus grande largeur, puis douze sur la gauche. Tout est là. Je l'ai dissimulé là où il sera sous bonne garde, naturellement, sinon pourquoi serai-je Comte ? »

Louise replia le mot en secouant la tête et en murmurant :

—Frappé le pépé ! Mais quel psychodrame nous joue-t-il ?

Ce mystère la dépassait. Elle aurait voulu agir, mais elle ne savait que faire. Soudain, elle perçut un

mouvement derrière la porte bientôt suivi par la manœuvre de la serrure. Pensant que ses gardiens venaient, elle s'agita, hésitante sur la conduite à tenir, puis elle dissimula vite le morceau de papier au moment où la porte s'ouvrit en la laissant dans un embarras évident.

—Une lettre à écrire, ma belle !

18

Louis était hilare : il roulait au pas, précédé des deux gendarmes à bicyclette, sur la route qui devait les conduire chez le Comte, puis chez les locataires de Louis. Ceux-ci, qui avançaient de front d'une allure modérée, avaient refusé l'offre de Louis de mettre leurs bécane dans le camion afin qu'ils montassent dans la cabine. Ils avaient prétexté que c'était contraire au règlement de se déplacer autrement que sur les véhicules de l'administration, même si ce moyen devait permettre d'appréhender plus vite des malandrins, sauf dans un cas extrême. Et aujourd'hui, rien ne justifiait une réquisition. L'argument le plus fort était qu'il n'y avait que deux places dans la cabine du camion et, que l'un fut monté à l'arrière ou tous les trois à l'avant, il aurait fallu qu'ils se dressassent eux-mêmes un procès verbal. C'était ce qu'avait affirmé Bochar ; et Belroux, d'un regret mal dissimulé, avait acquiescé. Louis les accompagnait, à la fois par curiosité et par obligation, en tant que propriétaire de la maison louée aux éventuels témoins, pour ne pas dire suspects.

C'était ainsi que, de bon chemin, ils furent croisés par un bolide qu'ils identifièrent comme étant la voiture

du Comte. L'effet de surprise passé, ils stoppèrent et, se retournant, ils virent que la voiture avait fait de même pour engager une marche arrière périlleuse et se porter à leur hauteur. Le Comte sortit avec vigueur, aussitôt suivi de Thierry. Il bafouillait, en proie à une excitation intense, et son visage était blême :

–Venez vite avec nous ! Nous allons chez Louis, dans la maison qu'il a louée. Louise est enfermée là-bas ! Allez ! On y va !

Le Comte allait remonter en voiture lorsque Thierry le retint par le bras en le calmant :

–Attendez ! Expliquons d'abord la situation. Il faut opérer dans le calme. Nous ne sommes sûrs de rien et ces messieurs méritent qu'on leur donne les informations les plus récentes.

Le Comte, après être passé par les différentes phases de l'excitation à l'apaisement, souffla, abattu. Il avait ouvert en grand la portière et s'était assis en se passant les mains sur le visage, comme pour se sortir d'un sommeil tenace :

– Excusez-moi, j'arrive de ce matin, bredouille de mes recherches à la pension, et je suis nerveux. Allez-y, Thierry. Expliquez-leur au plus vite et repartons.

–Bien. Ce matin, j'ai trouvé un mot sur la porte de service...

Le Comte tendit un morceau de papier à Thierry qui le déplia aussitôt :

–Sur ce mot, il y a un message de Louise. C'est son écriture, il n'y a pas de doute. C'est une demande de rançon. La somme doit être placée dans un baril étanche et remise par le Comte. Il doit la porter samedi prochain au calvaire St Eloi. Il est exigé de ne pas avertir les

gendarmes, sinon nous ne reverrions pas Louise vivante.

Bochar s'empara du papier, lut le message et eut un étonnant éclair de génie compte tenu de ses capacités :

–Le mot est écrit de la main de votre fille... Et si c'était elle qui voulait s'enfuir avec votre argent ? Si elle avait tout manigancé pour faire croire à son enlèvement ?

Le Comte, sous une colère furieuse qui risquait de se révéler massacrante, s'était levé d'un bond... pour s'effondrer sur le siège sous l'impact de son noble crâne contre le toit bêtement en acier de sa voiture. Personne n'avait vu qu'il avait bougé, ni même qu'il s'était assommé, tant tous étaient accaparés par le message qui circulait de main en main sans jamais laisser à quiconque le temps de le lire en son entier. Ce fut Louis qui répondit à Bochar :

–Ne soyez pas sot ; Louise n'a aucun intérêt à ruiner son père, car la somme demandée est fabuleuse, et elle n'a pas l'esprit à ce genre de "manigances", comme vous dites.

Thierry se fit son allier :

–Louis a raison. Elle ne peut pas avoir inventé l'horreur que vous lui prêtez. Ce ne sont que des manières d'étrangers, de gens des grandes villes. Et comme étrangers, nous ne voyons que les deux locataires de Monsieur Lavue, Messieurs Dit et Sarra. C'est chez eux que nous nous rendions, peut-être à tort et d'une mauvaise manière, car nous étions sous l'emprise de la colère. Vous avoir rencontré sur le chemin est sans doute un signe favorable du destin. Vous êtes dans une meilleure disposition pour faire rendre gorge à ces bandits, s'ils sont coupables.

Louis tempéra :

–Attention ! Le message dit de ne pas faire appel aux gendarmes. Ne risquons-nous pas de mettre la vie de Louise en péril ?

Altier, Belroux se fit autoritaire et rassurant :

–Ne vous inquiétez pas, il n'y a pas de grand danger : nous prenons l'affaire en main. Nous devons nous rendre chez eux pour une autre affaire. Nous mènerons les deux enquêtes simultanément, avec doigté, comme sait si bien s'informer et observer la gendarmerie...

Louis se détourna pour évacuer dans son mouchoir la naissance d'un rire goguenard. Bochar poursuivit :

–Allons-y ! Suivez-nous !

Thierry poussa le Comte qui était allongé sur la banquette avant et prit le volant. Il eut un regard surpris sur son passager qui ouvrait les yeux avec difficulté en se frottant les cheveux :

–Hé ! Bien, beau-père, vous n'avez pas dormi cette nuit ?

Le Comte le regarda d'un air ahuri puis ferma les yeux sans prononcer un mot en s'enfonçant à nouveau dans son siège.

19

Les deux bicyclettes, suivies de la Peugeot 102 et du camion, arrivèrent devant la maison en apportant leur flot d'occupants, quatre conducteurs et un passager. Alerté par le bruit des véhicules, surtout celui harmonieux du camion, un homme sortit vivement :

–Hé ! Que se passe-t-il ?

Les gendarmes, déjà à pied d'œuvre après avoir mis pied-à-terre, saluèrent réglementairement avant que Belroux ne prît la parole pour la rendre ensuite :

—Gendarmerie Nationale. Nous enquêtons sur le décès de deux inconnus. Vous êtes seul ici ?

—Non. Enfin, oui... Mon ami est sorti faire quelques courses au village.

Bochar poursuivit l'interrogatoire :

—Quel est votre nom ?

—Sarrazin. Bernard Sarrazin.

—Le nom de votre ami ?

—Dit. Alban... Que nous voulez-vous ?

—C'est moi qui pose les questions, ici ; contentez-vous d'y répondre. Vous avez rencontré deux personnes récemment, des étrangers... Pas des gens d'ici...

Bernard fit une moue interrogative, ce à quoi Bochar crut bon de préciser :

—Il s'agit de deux hommes, vingt-cinq à trente ans. Ils circulaient dans un véhicule automobile Citroën. Ils voulaient acheter votre véhicule stationné chez le garagiste Sans...

Le visage de Bernard s'éclaira et il répondit en souriant :

—Ah ! Oui, ils sont venus... Cependant, comme la voiture ne fonctionnait pas, ils sont repartis aussitôt. Ils avaient affaire à Chateaubrun, m'ont-ils dit. Ils sont morts ? Un accident ?

—Je ne pense pas que ce soit un accident : ils ont été tués par balle.

Louis intervint, d'un humour cynique :

—Il est difficile aussi de parler de suicide : on ne se jette pas dans un puits après s'être tiré une balle dans la tête ! Et après avoir fait disparaître l'arme !

Louis était heureux de son intervention, Bochar beaucoup moins qui le regarda d'un œil mauvais toutefois sans le moindre reproche verbal. Bernard ajouta :

—Une triste histoire. Je ne les connaissais pas avant leur venue, mais c'est toujours malheureux d'apprendre la mort de quelqu'un... en quoi puis-je vous être utile ? Je ne les ai vus que quelques minutes...

Belroux pris à son tour la direction des opérations :

—Ont-ils dit quelque chose qui pourrait nous être utile ?

—Non, je ne vois rien qui...

Bernard secouait la tête avec une grimace de négation. Belroux insista :

—N'avez-vous rien remarqué, quelqu'un avec eux ou qui les aurait suivis ?

—Non, désolé, rien du tout. C'est à peine si je me souviens d'eux, ils sont restés si peu de temps...

—Bon. C'est bien dommage. Les avez-vous fait entrer chez vous ?

—Pas du tout. Ils ne sont même pas descendus de voiture. Ils ont juste dit qu'ils étaient pressés, qu'ils allaient à Chateaubrun... C'est tout ce dont je me souviens.

—Pouvons-nous entrer ?

—Pourquoi ? Je ne sais rien de plus.

—Je voudrais interroger votre ami, Monsieur Dit.

—Mais il n'est pas là. Je ne sais pas à quelle heure il reviendra.

—Ce n'est pas grave, nous pouvons l'attendre, mais nous serions mieux au frais. C'est que notre soleil d'été est généreux en chaleur ! Entrons, vous voulez bien ?

Joignant le geste à la parole, Belroux força sans peine le chemin aux dépens de Bernard et il fut aussitôt suivi de tous.

A peine dans les lieux, Thierry fit un premier commentaire :

—Une bien belle maison que vous avez là ! Vous pourriez nous faire visiter ?

—Je ne vois pas l'intérêt, les pièces sont en désordre et il n'y a rien d'extraordinaire ici.

Le Comte s'imposa :

—Allons, allons ! Montrez-nous vos appartements, j'y tiens !

Belroux força la main d'un air détaché :

—Oui. Monsieur le Comte a raison. Nous occuperons ainsi le temps en attendant le retour de Monsieur Dit. Vous n'avez rien à cacher, n'est-ce pas ?

—Bernard, bien que visiblement embarrassé ne put s'opposer à leurs désirs :

—Entendu, je vous fais visiter, mais attention, c'est un peu vétuste ici, prenez garde à vous.

Louis les laissa s'éloigner :

—Allez devant, je vous rejoindrai. Je connais les lieux.

Il avait dans l'idée d'explorer le rez-de-chaussée à la recherche du moindre indice sur la disparition de Louise. Il entendit la fatidique phrase "attention à la marche" et l'habituel choc sourd en écho. Ensuite, lorsqu'il perçut un bruit de chute dans l'escalier, il fut assuré d'être seul. Il profita de ces instants où tous étaient éloignés, en surveillant de temps en temps par la

fenêtre l'éventuelle venue d'Alban Dit, pour fouiller tout le rez-de-chaussée. Enfin, après avoir tourné et retourné, déçu par l'inutilité de sa perquisition, il décida de se rendre à la cave. Devant la porte, il fut interrompu dans son mouvement : elle n'avait plus l'aspect qu'il lui avait connu, ce n'était plus ce vague assemblage de quelques planches vermoulues qu'il avait toujours connu. Il fut alors pris d'un doute, se retourna pour embrasser du regard les lieux connus, et, conforté d'être bien là où il était persuadé d'être malgré ce court instant d'incertitude, il avança la main vers la poignée. C'était une porte de chêne épais, renforcée comme il n'en avait jamais vu, et la serrure neuve était d'un modèle moderne. Il tourna la poignée avec prudence, les sens alertés par le moindre bruit, puis il poussa la porte. Cependant elle refusa de s'ouvrir.

Louis, perplexe, manœuvra de nouveau la poignée en vain : la porte était verrouillée. Il regarda autour de lui, mais ne vit nulle part une quelconque clé. Dépité, il retourna sur ses pas pour rejoindre l'équipe qui redescendait de l'étage, Bochar devant avec un front rouge sang, et le Comte en queue qui se tenait le dos en marchant courbé.

Bernard l'interpella avec un mince sourire d'où filtrait une moquerie à peine masquée :

—Vous cherchiez quelque chose ?

Son sourire se figea lorsque Louis répondit :

—Oui. J'aurais aimé visiter la cave à vin. J'ai vu que vous aviez remplacé la porte, auriez-vous quelque chose de valeur à protéger ? Un grand cru ?

Bernard bafouilla en retrouvant son sourire :

—Oui... Oui, c'est ça. Je tiens plus que tout à mes vins. Une bonne porte évite les visites indésirables et permet de conserver à la cave une température idéale sans variation importante.

—Je pourrais la voir ?

—Quel intérêt ? Ce n'est qu'une cave à vin qu'il n'est pas bon d'ouvrir sans raison.

—Permettez-moi d'insister. J'aimerais voir l'arrangement que vous en avez fait ; vous me feriez plaisir.

Bernard dansa d'un pied sur l'autre, hésitant à répondre, puis il se décida :

—Bon, d'accord. Mais vous seul, et pas plus d'une minute.

Bernard tira une grosse clé de sa poche et se dirigea vers la cave suivi de Louis, cependant tous leur emboîtèrent le pas malgré la réserve annoncée. Il mit la clé dans la serrure, regarda derrière lui avec une moue réprobatrice, et déverrouilla. Sans se presser, comme à regret, il fit pivoter la porte tandis que Louis s'engouffrait dans le passage.

La pièce était relativement petite, fraîche et sombre. Louis, qui connaissait les lieux, manœuvra l'interrupteur pour donner de la lumière. Un court instant ébloui, il cligna des yeux puis il balaya d'un regard panoramique la pièce : les casiers à bouteilles étaient à moitié remplis, l'endroit était étrangement peu poussiéreux, et une paillasse occupait un pan de mur. Quelques bouteilles vides traînaient au sol, signes d'un désordre malgré tout. Déçu par un espoir vain, Louis n'arrivait pas à détacher ses yeux des différents objets éparpillés dans la cave. Ce fut un bruit de voiture, tout proche, qui le fit réagir.

—Bien. Sortons.

Dehors, ils trouvèrent Alban qui descendait de sa Traction noire. Il s'avançait vers la maison avec prudence en jouant avec ses mains, comme s'il hésitait à retirer ses gants. Aussi curieux pour la saison que sa paire de gants de cuir, il portait un foulard de soie autour du cou. Il s'adressa à Bernard en ouvrant de grands yeux :

—Que se passe-t-il ?

—Rien. Ces messieurs nous rendaient visite. Mais ils doivent partir, maintenant. N'est-ce pas, messieurs ?

20

Ils étaient tous deux assis sur un des bancs de pierre devant la maison de Louis, le seul qui fut encore à l'ombre de la bâtisse en cette fin de matinée. Depuis une heure qu'ils étaient là à discuter de tout et de rien, l'eau fraîche du pot de terre était devenue tiède et imbuvable, mais Annie, sous le charme inhibitif d'une passion encore inavouée, continuait à la boire, cette eau, chaque fois que Louis proposait de remplir son verre. Plus que de l'eau, tous ses sens s'abreuvaient de Louis : ses paroles, même les plus insignifiantes et les plus convenues, ses gestes, même les plus fonctionnels et les tics, son allure, même si certains la qualifiaient de lourdaude ou pesante, ses pensées, même si elles n'étaient que partiellement dévoilées. Leur conversation était hésitante, chacun se coupant et se redonnant la parole sans oser exprimer une pensée profonde, refoulant vers l'inconscient des désirs refusés. Il fallait

être sourd et aveugle - ou absent - pour ne pas deviner l'amour qui brûlait Annie dans ses entrailles jusqu'à empourprer son visage d'un feu qui ne devait pas sa force qu'à la chaleur de cette journée d'été.

Poussée par la paralysie apparente de Louis, Annie finit par s'enhardir en posant une main sur son genou, ce qui le fit frémir. Les yeux dans les yeux, ils ne prononçaient plus un mot. Annie s'humecta les lèvres du bout de la langue, ce qui cassa son sourire pour lui donner un visage attentif extasié. Alors qu'elle se rapprochait avec une retenue pleine de sensualité, tous deux sursautèrent et Louis se leva d'un bond :

—Le tocsin ! Quelqu'un sonne le tocsin au village !

Annie était debout, elle aussi :

—Que se passe-t-il ?

—Je ne sais pas. Une alerte. Vite ! Allons voir ce qui se passe !

Louis était déjà dans son camion et faisait signe à Annie de la rejoindre. Celle-ci hésitait :

—Et mon vélo ?

—Plus tard, ton vélo ! Monte !

Déjà le moteur vrombissait et, à peine Annie fut-elle assise, Louis démarra en malmenant son véhicule. Il leur fallut moins de cinq minutes pour se rendre sur le parvis de l'église qui rassemblait à leur arrivée la presque totalité du village. Vivement, ils descendirent et s'approchèrent autant qu'ils le purent de l'entrée de l'église où se tenaient, en haut des marches, le maire, le Comte avec son épouse, et Thierry. Louis avisa Arsène :

—Que se passe-t-il ?

–Ma foi, si je peux me permettre, je n'en sais trop rien. Voilà bientôt un quart d'heure que le curé nous casse les oreilles avec son carillon.

Enfin le bruit des cloches cessa, mais fut aussitôt remplacé par un brouhaha interrogateur. Peu après, le curé parut près du maire et leva les bras pour imposer le silence :

–Mes enfants, je vous ai appelés car l'heure est grave.

Il parlait posément, d'une voix forte et claire. Après un instant de silence, il reprit :

–J'ai de mauvaises nouvelles : Louise, la fille de monsieur le Comte a été enlevée. Les brigands demandent une rançon énorme, bien plus que ce que Monsieur le Comte peut verser...

Des bruits de voix s'élevèrent : une vague d'émotion frappait au cœur les habitants du village. Des histoires comme celle-ci, jamais ils n'en avaient connu de mémoire d'homme ; c'était réservé aux journaux, de tels faits ; un enlèvement pour demander une rançon, cela paraissait inconcevable, pas ici ! Un village si tranquille où même les enfants n'avaient jamais joué aux gendarmes et aux voleurs ; forcément, les enfants sont des plagiaires pour leurs jeux, et de ce jeu-là, ils n'en connaissaient aucune règle ! Bien sûr, il y avait la suspicion de Bochar concernant les activités de Louis, mais aucun fait à ce jour n'avait prouvé le bien fondé des traques incessantes auxquelles se livrait le gendarme, et le trafic d'alcool ne constituait un délit que dans l'esprit de la maréchaussée - et vraisemblablement dans les textes officiels, la Loi. Personne au village n'aurait condamné quiconque pour avoir transporté sans licence de l'alcool et tous étaient bien loin d'y voir un

crime, mais au contraire un bienfait pour la population locale. Les mauvaises langues, malgré leur fielleux bavardages, ne mentionnaient pas d'activités illicites au village ; elles avaient l'occupation permanente de provoquer ou d'entretenir les querelles de voisinage, et pensez bien que s'il y avait eu le moindre vol, la plus petite agression, un soupçon d'assassinat, les commères n'auraient pas manqué l'occasion d'envelopper, nourrir et gaver le fait divers. C'était un drame nouveau pour tous, une nouvelle incroyable, du jamais vu, un événement comme on n'en avait jamais connu de mémoire de villageois, et une catastrophe que tous pensaient ne jamais connaître : un enlèvement, une rançon ! Quelle affaire ! Quelle histoire ! Le malheur des grande villes se répandait, l'horreur du banditisme hantait à présent nos campagnes. Ce qui ne constituait que des histoires, des méfaits de la civilisation, prenait une réalité soudaine, sonnait le réveil de la population du petit village...

Le curé poursuivit en faisant taire les commentaires :
—J'ai fait appel à vous, car je connais votre générosité. Je sais que vous n'avez pas de grande fortune, mais je sais votre bon cœur...

Arsène ne put s'empêcher de commenter :
—Ça y est ! C'est l'extrême ponction !

Personne ne releva la remarque. Le comte fit un pas en avant pour s'adresser aux gens du village :

—Mes amis, je ne souhaitais pas vous embarrasser avec mes difficultés, mes soucis... Je vous assure que ce n'est pas moi qui vous demande de l'aide : c'est Louise ! J'ai essayé de réunir la rançon demandée par les vauriens qui ont enlevé Louise, hélas, je n'ai pas assez de

fortune. Le temps manque pour vendre tous mes biens, alors je les ai hypothéqués auprès du notaire de Chateaubrun. Cependant, comme la somme ne suffisait pas, j'ai fait appel à la générosité de mes amis, les Dupez. Ceux-ci m'ont offert tout l'argent dont ils pouvaient disposer dans le peu de temps alloué par les ravisseurs, hélas, mille fois hélas, nous sommes loin du total. Je me suis alors demandé comment je pourrai parvenir à réunir toute la somme demandée. Je me suis donc rendu auprès de Monsieur le curé, puis Monsieur le maire, et tous deux m'ont invité à faire appel à vous tous.

Le comte regarda le maire pour lui signifier qu'il lui laissait la parole.

—Mes chers concitoyens, la situation est dramatique et le temps nous presse : la somme demandée doit être remise demain. Je fais appel à votre générosité. Je me charge de collecter les fonds pour les remettre à Monsieur le Comte afin qu'il puisse rendre la liberté à Louise, qui n'est pas que l'enfant de Monsieur le Comte, mais qui est aussi l'enfant de ce village !

Cette dernière phrase fut accueillie par des applaudissements et des cris où s'entendaient des révoltes contre l'ignominie des malfaiteurs et le plein accord avec le discours du maire. Le Comte reprit la parole :

—J'ai demandé à monsieur le maire de comptabiliser les sommes versées, car je refuse qu'il s'agisse d'un don, je ne peux les concevoir que comme un prêt que je m'engage à vous rembourser !

Le maire poursuivit :

—Je vous attends tous à la mairie !

Sur ces dernières paroles, il descendit les marches de l'église, bientôt imité du curé, du Comte et de sa suite.

Louis était excité :

—Je vais vendre mon camion !

Arsène le regarda avec une moue perplexe :

—Ne dis pas de sottises ! Il faudrait que tu donnes de l'argent pour que quelqu'un te le prenne ! Et puis, qui te l'achèterait ? Tout le monde va donner ses sous, au village.

Annie prit Louis par le bras et dit, d'un ton énergique :

—Viens ! Il faut qu'on aille casser nos tirelires !

21

Louis venait de donner son obole, toutes ses maigres économies, et il déambulait seul dans les ruelles du village avec l'idée fixe que Louise n'était pas loin. Était-ce l'instinct du chasseur qui le guidait ? Ou était-ce sa connaissance réduite du monde qui lui faisait croire, comme à un enfant, qu'en dehors de son environnement immédiat, rien n'existait ? Ce qu'il connaissait du monde était réduit à peu de choses : c'était son village, là où il était né et où il avait grandi, la ville de Chateaubrun, avec laquelle il avait appris à commercer, et la route entre les deux. Du reste du monde, il ne savait rien, hormis ce qu'en disait la radio, les journaux et les étrangers de passage. Mais pour lui, ce n'était rien de concret et il n'y prêtait pas d'intérêt ni de curiosité.

Il marchait ainsi, de droite et de gauche, guettant partout le moindre indice, le plus petit fait inhabituel, et, bien sûr, il ne manquait, ni de saluer ceux qui

croisaient son chemin, ni de s'attarder à des conversations polies mais parfois intéressées. Soudain, alors qu'il était à deux pas de la place du village, son regard fut attiré par un reflet étrange venu d'une façade dans la rue qu'il empruntait. En se déplaçant sur la gauche, il chercha d'où venait cette lueur fugitive entr'aperçue et il vit d'anciennes tentures bouger derrière une fenêtre à l'étage d'une vieille maison qu'il savait inoccupée depuis plusieurs années.

Il resta un moment figé sur place sans oser bouger, en proie à un émoi fébrile qu'il parvenait difficilement à surmonter. Son cœur battit à tout rompre lorsqu'un reflet de soleil lui fut renvoyé de nouveau de la fenêtre et qu'il vit distinctement le rideau bouger. Il en était certain, il y avait quelqu'un dans la pièce, une personne qui épiait la place du village visible depuis la fenêtre, et en particulier la mairie où les dons continuaient à affluer. Louis demeura immobile à scruter la fenêtre : plus rien ne bougeait, mais il sentait la vie, une présence humaine là-haut. Il regarda à nouveau vers la place, la rue, les façades des maisons. Il était seul mais à portée de voix des passants. Il hésita à héler quelqu'un ou même chercher un renfort : l'inconnu pouvait disparaître, alerté par un éclat de voix, ou tout simplement repartir pendant le court instant où Louis s'absenterait. Enfin, sans plus tarder, Louis s'engouffra dans une petite impasse qui longeait la maison dont il était question, une impasse qui servait de débarras. Là, tout au bout, il savait trouver une porte de service qui le mènerait dans la cave de l'ancienne baraque. La ruelle était encombrée d'objets hétéroclites, anciens meubles oubliés, multiples caches pour les chats, refuges poussiéreux d'enfants en mal d'aventure ou à la

recherche de l'objet, la pièce ad hoc pour un bricolage de génie. Louis se fraya un passage non sans mal, à l'évidence gêné par sa carrure moins discrète que le gabarit d'un enfant, et soucieux de ne pas se faire remarquer. Enfin au bout de l'impasse, il ne fut pas surpris de trouver la porte entrouverte et il entra, non sans prendre la précaution d'éviter le moindre bruit : il ne voulait pas donner l'alerte aux locataires indécents. L'endroit était sombre ; la seule clarté prodiguée venait de la lumière du jour filtrée par les volets de bois disjoints par l'usure du temps. La poussière omniprésente était dérangée sur le chemin qu'il suivait : des traînées de pas trahissaient le passage d'un individu. Louis n'avait qu'à suivre ce balisage dans la poussière qui le mena à un escalier. Il s'empêtrait dans de vieilles ou de récentes toiles d'araignées : son prédécesseur était manifestement plus petit que lui, ou il marchait courbé ; mais pourquoi ? Toujours sans bruit, d'un pas souple et feutré, il grimpa l'escalier qui devaient le mener à l'étage. Là, sur le seuil, il commençait à percevoir quelques paroles échangées, il n'en doutait pas, entre deux enfants. Louis décida de rester dans l'ombre, à proximité, pour comprendre ce qu'ils tramaient. Il avait reconnu les voix du petit Jean et de Fortu et il écouta le dialogue, dissimulé par une armoire :

—Ça y est, il paie !

—D'avance ?

—Ben oui.

—Et maintenant ?

—Il la prend !

—Non ?

—Si, je te dis, il l'a. Il la tient !

- Et qu'est-ce qu'il fait ? Qu'est-ce qu'il fait ?
–Ben tiens, il l'emmène !
–Fais voir !
–Attends... Il monte par l'escalier extérieur.
–Passe, je te dis !
–Attends que je voie la suite !
–Dis ! C'est ma lorgnette, c'est mon père qui me l'a achetée, alors tu peux me la passer !
–Bon, d'accord... Tiens, Fortu...
–Ouah !
–Qu'est-ce qui se passe ?
–Il la lèche !
–Déjà !
–Elle fond, c'est sûr ! C'est terrible !
–Pousse-toi que je voie !
–Il n'en peut plus. Il n'attend même pas d'être en haut.
–Fait voir !
–Non ! Elle a l'air bonne. C'est super, je vois les deux boules. Il s'embête pas, ton copain !
–Tu vois la fraise et le chocolat ?
–Bien sûr !

A cette dernière réplique, Louis sortit de sa cachette, furieux et grondant :

–Hé ! En voilà, du propre ! Qu'est-ce que vous faites là, bande de chenapans ? Qu'est-ce que vous espionnez avec votre jumelle ?

Les deux mômes qui avaient sursauté dès le premier cri se retournèrent de concert. Fortu fut le premier à parler :

–Ah ! C'est toi, Louis ! C'est pas des jumelles, c'est une lorgnette !

–Dis donc, Pompier, tu nous as fichu une de ces frousses !

Louis en un mouvement rapide s'était emparé de la lorgnette et il l'agitait devant eux :

–Quelles cochonneries faites-vous donc ?

–Ben rien ! On s'amuse avec la lorgnette de Fortu. C'est son père qui lui a offert pour son anniversaire.

–Et vous pouvez me dire ce que vous regardez ?

–C'est Bébert. Tous les jours à l'heure du goûter sa mère lui achète une glace, une double. Il veut jamais qu'on s'approche ; il dit qu'on va mettre des microbes sur sa glace ; alors, là, on regarde sans qu'il sache.

Louis leva les yeux au ciel et, confus, il leur rendit la lorgnette, non sans leur dire :

–Allez jouer ailleurs...

22

–Alors ? Tout est prêt ?

Le Comte, nerveux, venait d'interroger Thierry, mais sans en attendre vraiment de réponse. Il le savait bien que tout était prêt. Thierry s'était chargé d'organiser la souricière et il avait, pour cela, fait appel à une bonne moitié des habitants du village. Maintenant, il fallait attendre car le message réclamant une rançon avait été très clair : la somme devait être remise à douze heures très précises au calvaire Saint Eloi, pas avant, ni après. Le Comte s'impatiait :

–Thierry, quand partons-nous ?

–Bientôt, bientôt. Tout le monde doit être en place à cette heure. Nous allons bientôt pouvoir partir.

—Ne devrions-nous pas partir en avance ? Si la voiture tombait en panne ?

—Non, ne vous en faites pas, tout se passera bien.

—Est-ce que les ravisseurs vont se contenter de la somme rassemblée ? Je n'ai pu trouver que les trois quarts de ce qui était demandé...

—Ne vous inquiétez pas : c'est déjà une belle fortune, ils s'en contenteront sûrement. Et puis j'ai glissé le mot que vous avez écrit concernant l'impossibilité dans laquelle nous avons été de rassembler l'argent exigé.

—Mais le croiront-ils ?

—Sûrement, sûrement...

—Comment ont-ils pu croire que je possédais une telle fortune ?

—Moi-même je l'aurais cru, vous savez.

—C'était vrai du temps de mon père, avant la guerre. A cette époque nous n'avions aucune difficulté, personne dans la famille ne comptait ses sous, l'argent coulait à flot. Maintenant, c'est différent. Même le château n'a plus sa valeur d'antan. Il aurait fallu le moderniser, l'entretenir au fur à mesure qu'il se dégradait... N'est-ce pas l'heure de partir ?

—Oui, vous avez raison. Montons dans la voiture.

—L'argent est là ?

—Oui, bien sûr.

Le Comte, inquiet, soupesa le baril une fois encore et le mis sur ses genoux. C'était Thierry qui conduisait.

—Bon. Allons-y. Je vous laisserai au pied du chemin qui mène au calvaire, comme convenu.

—Tout est là ?

Thierry soupira :

–Oui... J'ai tout vérifié, j'ai placé l'argent et la lettre, et j'ai fermé le couvercle. Vous l'avez vu vous-même. Ne vous inquiétez pas : tout est bien fermé et étanche.

Ils n'échangèrent plus un mot jusqu'à ce que la voiture s'arrête au pied d'un chemin rocailleux. Thierry coupa le moteur et descendit :

–Nous y voilà. Vous devez monter seul au calvaire.

–Je n'ai vu personne sur la route.

–Ne vous en faites pas ; tout le monde est là, bien caché. Chacun connaît son rôle et saura intervenir au moment voulu. Toutes les routes, tous les chemins sont surveillés. Ce sont des gens du pays, ils connaissent le terrain. Vous pouvez leur faire confiance : nous récupérerons Louise et l'argent, personne ne pourra passer sans être vu.

–Bon. J'y vais...

Le Comte, son baril sous le bras, s'éloigna sur le chemin. Au bout de quelques minutes, il disparut du regard de Thierry. Le chemin, bien que souvent emprunté, était difficile à la marche : il était raviné, parsemé de cailloux, et les racines mises à nu par l'eau ruisselante des orages constituaient maints obstacles et croche-pieds pour les jambes non habituées du Comte. Celui-ci était parti, comme pour une parade, avec ses plus beaux habits. Les premiers à souffrir de l'ascension furent ses superbes souliers noirs vernis : quelques méchants cailloux à peine tranchants eurent vite fait de détruire les semelles de cuir et d'ouvrir des entailles, qui auraient eu le bonheur de libérer les pieds comprimés, si ce n'avait été pour mieux les blesser. La canne de prestance trouva enfin une utilité lors de la montée, hélas le bois verni pâtit des contacts répétés contre la

nature hostile, surtout lors de l'infime incident qui va être relaté de suite.

La chute du Comte fut épique, car il y eut chute : une seule, cependant mémorable.

C'était presque à mi-parcours ; le Comte s'était arrêté pour reprendre son souffle - ou essayer de retrouver un second souffle, car le premier était épuisé. Après avoir respiré bien fort, craché et juré, il repartit d'un pied ferme mais mal assuré, car le sol ne l'était pas, lui, ferme. Un caillou impertinent roula sous son pied d'appui, le pied ferme en question. Un caillou, un seul, ça suffit à vous faire perdre l'équilibre. C'est fou ce que c'est fragile, à cet âge là, un homme. Heureusement, le Comte ne se cassa pas un os, ni même ne se luxa-t-il quoi que ce fut, ne serait-ce que le petit doigt de la main gauche. Mais les coutures, ça peut se révéler fragile : sous l'effort déployé dans le but vain de retrouver l'équilibre, celles de la manche droite de la veste avouèrent leur faiblesse, ce que le Comte, magnanime, leur pardonna. Il n'en fut pas de même pour la couture de l'entrejambe du pantalon qui refusa dans un craquement sec de jouer son rôle. Là, le Comte fut fâché dans son honneur, quoique par la suite il convint intérieurement qu'un peu d'air frais à cet endroit pendant une chaude escalade était bienvenu. Il devait convenir aussi, plus tard et ouvertement, qu'un costume étriqué ne permettait pas de fantaisies telles que les galipettes, fussent-elles involontaires. Ce fut la canne la plus à plaindre : coincée entre deux pierres, elle ne se montra d'aucun secours lors de la chute. En effet, à la première sollicitation du Comte pour maintenir son équilibre, elle déclara forfait en s'amputant de dix bons centimètres dans un bruit sec de bois brisé, craquement

aussitôt couvert par d'autres bruits de pierres et d'un Comte qui roulent, ponctués de jurons.

Enfin, après une demi-heure d'ascension pénible, le Comte parvint au calvaire. Il sortit sa montre de son gousset, geste qu'il avait répété de nombreuses fois pendant la montée. Il était soucieux : il avait trois minutes de retard et personne n'était au rendez-vous. Il craignait que le ravisseur soit reparti. Il appela, hélas sans réponse. Vivement, malgré la fatigue, il fit le tour du calvaire, mais sans trouver personne. Il commençait à désespérer lorsqu'il aperçut, planté sur la croix, une feuille de papier : c'était un message qui lui était destiné.

Nerveusement, il déplia la feuille sur laquelle il lut quelques phrases brèves écrites de la main de Louise. Ces quelques lignes lui ordonnaient de poursuivre son chemin en prenant le sentier qui menait à la falaise surplombant la rivière. Sans hésiter, toutes fatigues et meurtrissures oubliées, il suivit les instructions et, au bout de cinq minutes, il se trouva sur la place où il découvrit un deuxième message attaché à un pieu fiché en terre.

La teneur du message était succincte : il lui était ordonné de jeter le baril dans la rivière. Le Comte se pencha, regarda la rivière qui coulait en lacets quelques dizaines de mètres plus bas, s'apprêta à jeter le baril, mais au dernier instant se ravisa. Il était perplexe : devait-il suivre ces ordres jusqu'au bout ? Il se rappelait que Thierry avait pensé à faire surveiller tous les abords du calvaire, mais ils n'avaient pas pensé à ça ! Il comprenait à présent le pourquoi d'un baril étanche. Ils regretteraient sûrement de n'avoir pas surveillé le calvaire avant, mais qui aurait pensé que les brigands

viendraient plus tôt pour préparer leur coup ? Le Comte se maudissait en se disant combien il avait été peu réfléchi ! Cependant, il était trop tard, il était trop tard pour avertir quiconque et il lui fallait prendre une décision, lui seul. Après une dernière hésitation, il se décida et il lança le baril dans les eaux calmes de la rivière, avec un peu d'élan, pour éviter qu'il ne se fracasse sur la berge ou qu'il ne s'égare dans les branches des arbres riverains. Le temps de chute vers les flots clairs lui parut une éternité, moins cependant que le temps où le tonnelet disparut sous l'eau, masqué par les remous du plongeon. Enfin, il reparut à la surface dans un jaillissement de gouttelettes dont le corps du Marquis, à son insu, envia la fraîcheur. Le Comte suivit des yeux le baril qui flottait mollement pour partir se perdre dans les méandres de la rivière où il devina un brigand se saisir hors de vue de la rançon.

Il se disait avoir fait ce qu'il pensait être nécessaire, mais Louise était-elle sauvée ?

23

—Crois-tu vraiment qu'il va passer par là ?

Annie, secouée, ballottée, s'accrochait où elle pouvait dans la cabine du camion : là, sur un cahot, à la poignée de la porte, ici, dans un virage, à la fenêtre entrouverte. Tout accessoire un tant soit peu saillant devenait, à un moment où un autre, un objet secourable dans le véhicule lancé à vive allure sur la route étroite qui suivait la rivière. Louis, un instant moins concentré à l'occasion d'un bout de ligne droite, répondit sans quitter sa route des yeux :

—Non. Je n'en suis pas sûr du tout, mais c'est une possibilité. Il y a, à quelques kilomètres en aval, un gué, et si l'homme a un véhicule de ce côté-ci, il passera par là.

—La voiture du Comte aurait été plus rapide.

—Il ne me l'aurait pas prêtée. J'aurais perdu trop de temps à lui expliquer et rien n'est sûr. C'est juste une petite idée à moi.

—Ce n'était pas la peine de lui donner un espoir inutile... Il était malgré tout satisfait d'avoir remis la rançon sans que quiconque puisse s'y opposer. Je crois qu'il avait peur que Louise ne lui soit pas rendue si tout ne se passait pas selon les ordres des ravisseurs. Thierry lui faisait prendre malgré tout un gros risque avec sa souricière ; peut-être qu'il valait mieux que ça ne réussisse pas. Crois-tu qu'ils vont la libérer à présent ?

—Je n'en sais rien. J'espère que oui.

—Elle est peut-être déjà libre...

—Ça m'étonnerait. C'est trop tôt ; ils la libéreront que lorsqu'ils se sentiront en sécurité, au plus tôt en fin d'après-midi.

Annie souriait malgré elle :

—La tête qu'il faisait, le Comte, quand il est redescendu ! Ce n'est pas un habitué des efforts physiques ! Il lui faudra bien encore une heure pour s'en remettre, au moins !

—Il n'est plus tout jeune.

—Quand même !

—C'est toute cette angoisse, ça l'a... Oh ! Merde !

Le camion filait, filait, lorsque tout à coup, en sortie de virage, Louis poussa ce juron qui l'interrompt dans sa réplique : Bochar se tenait de face au milieu de la

route les bras écartés et il était impossible à Louis de l'éviter sauf... en quittant la route ! Sans hésiter, d'un réflexe qui ne devait rien à la réflexion, Louis fit faire une embardée à son camion qui quitta à regret la route pour aller se frayer une trouée dans le bois aux dépens de quelques buissons et arbustes. Louis, cramponné au volant et un pied rageur sur le frein, réussit à arrêter son véhicule sans trop de dégâts. Le résultat de la sortie de route se révéla pour Annie beaucoup moins heureux : elle était affalée au pied du siège, les fesses en l'air, et elle hurlait sa désapprobation contre ce traitement inattendu, et certainement aussi pour clamer les plaies et bosses naissantes. Louis, alerté par les cris, hésita à porter une main secourable, car il ne savait où la mettre, sa main secourable : en effet, Annie, dans ses gesticulations pour sortir de sa mauvaise posture, ne présentait que la partie charnue de sa personne. Louis rosit de la teinte de la petite culotte offerte à sa vue et il attendit qu'Annie se dégagea seule, pour ne l'aider à se relever que lorsqu'il put lui saisir un bras sans offusquer sa décence. Enfin, remis de leurs émotions et assis en position normale, ils descendirent du camion. Bochar les rejoignait :

— Tout va bien ? Pas de blessés ?

— Non, pas de blessés sérieux, mais pas grâce à vous ! Juste quelques contusions, et ça, c'est bien grâce à vous ! Si vous voulez vous suicider, choisissez un autre moyen : une balle dans la tête, la pendaison, le poison, une partie de belote avec Arsène... Mais à l'avenir, évitez mon camion !

Bochar s'offusqua :

—Il ne fallait pas rouler aussi vite ! Et puis, je ne faisais que mon travail ! Nous avons été chargés de contrôler tous les véhicules, en rapport avec l'enlèvement de Mademoiselle de la Lurde. Donc, je dois fouiller aussi ce camion...

—Ça va pas non ?

Annie intervint aussi, ivre de colère :

—Mais vous êtes malade ! Nous aussi, nous faisons partie de l'équipe de surveillance ! On ne va pas commencer à se suspecter les uns les autres ! Quel nul, ce gendarme ! Et puis on ne se met pas comme ça au milieu de la route pour provoquer des accidents ! C'est ainsi qu'on opère dans la gendarmerie ? Sans la moindre règle de sécurité ?

Louis s'amusait de l'explosion de colère d'Annie lorsqu'il s'avisa qu'elle s'approchait de Bochar avec une volonté évidente d'empoignade. Il décida de s'interposer et la calmer, non pas qu'il fût en désaccord avec son intention belliqueuse, mais plutôt qu'il souhaitait reprendre au plus vite ses investigations :

—Bon, allez ! On se calme ! Nous devons repartir au plus vite si nous voulons avoir une petite chance d'intercepter le ravisseur. Viens, Annie...

—Vous savez où est le ravisseur ?

—Non, rien de sûr, juste une petite idée à moi.

Bochar les suivait :

—Expliquez-moi.

—Je pense que le ravisseur aura laissé son véhicule sur la rive gauche de la rivière, en aval du point où le Comte a jeté la rançon.

—Comment ça, jeté la rançon ?

—C'est vrai, vous ne pouvez pas encore savoir : le Comte a eu un autre message qui lui disait de jeter le baril étanche avec l'argent dans la rivière. Ainsi, notre malfaiteur a pu se saisir de la rançon plus loin, emportée par la rivière, bien à l'abri de notre surveillance. Cependant, s'il est en voiture, je suis sûr qu'il l'a laissée de ce côté-ci de la rivière, et il lui faudra passer au gué du Ridon, à trois kilomètres d'ici. C'est pour ça qu'il faut qu'on y aille au plus vite.

Cette dernière phrase achevée, Louis démarra le moteur qui cracha un nuage noir, épais et gras. Mais, lorsqu'il engagea la marche arrière, son véhicule ne recula que de quelques mètres pour s'immobiliser, embourbé dans la terre humide du sous-bois. Louis frappa de la paume de la main sur le volant :

—Zut ! Zut, zut et zut !

—Que se passe-t-il, Louis ?

—On est embourbé ! C'est fichu, maintenant ! Et zut !

—Louis, regarde la tête de Bochar !

—Mais qu'est-ce qu'il lui arrive ? Ce n'est tout de même pas de me voir embourbé qui le met dans un état pareil !

Bochar était figé devant le camion, le regard fixe sur le sol. Il semblait avoir les yeux rivés sur l'ornièrè où s'était jeté le camion. Il était livide, le visage décomposé. Louis descendit vivement, goguenard :

—Hé bien ! Fais pas cette tête, Bobo ! On s'en sortira, de ce borbier ! Pour ce qui est de rejoindre le gué à temps, c'est fichu, mais tant pis : c'est la fatalité, faut pas s'en faire...

Bochar ne réagissait pas, et pour cause : ce qu'il voyait l'horrifiait bien plus que tout ce qui s'était passé,

et aussi que la désormais impossible interception supposée d'un malandrin. Louis regarda dans la direction que Bochar et eut un haut-le-cœur : le visage décomposé de Bochar n'était rien à côté du visage décomposé de l'homme exhumé par les roues du camion. Bochar retrouva l'usage de la parole pour dire une bêtise :

—Il a écrasé quelqu'un !

—Ben dis donc, si je l'ai écrasé, c'était un zombie, un mort-vivant ! Ça se voit bien qu'il était enterré là, faut rien exagérer ! Et à mon avis, vu les trous dans le costume, ce n'est pas d'être écrasé qu'il est mort...

C'était la troisième personne décédée de mort violente et découverte en peu de temps à proximité du village, même si cet homme semblait être mort depuis bien plus longtemps que les deux locataires du puits de la mère Cantil.

24

Louise se morfondait dans sa prison, mais avec un faible espoir : elle avait entendu, à travers la porte, ses geôliers revenir et plaisanter d'un air satisfait. Son espoir, elle le tenait de la lettre que lui avaient fait écrire ses ravisseurs, le message de rançon, et donc elle entrevoyait la perspective d'une libération prochaine.

Elle s'était approchée jusqu'à avoir l'oreille collée contre la porte massive et elle percevait distinctement des cris de joie, des rires et d'autres bruits qui la confortaient dans son assurance qu'ils avaient reçu la rançon demandée. Elle n'avait plus qu'à attendre la liberté, car elle ne doutait pas qu'ils tiendraient parole

en échange de l'argent. Les sons qui lui parvenaient lui permettaient d'imaginer facilement la scène : elle se les représentait assis autour de la table, de grands sourires sur leurs visages, en train de compter tout ces billets extorqués à son père. Elle-même, qui ne doutait plus de retrouver bientôt les siens, qui ne pensait plus qu'à sa libération, avait un sourire ravi malgré les futures difficultés financières consécutives à son enlèvement.

Soudain, elle sursauta sous l'impact d'un bruit violent - une porte qui claque - suivi d'un coup de feu, de cris rageurs et des chocs d'une bagarre qui ne négligeait ni les hommes, ni le mobilier. La fureur des coups, la violence du grabuge et l'intensité des hurlements indiquaient une hargne sans retenue dans une empoignade qui sembla permanente bien que soudaine. Bientôt, les clameurs cessèrent et Louise perçut le bruit de pas qui s'approchaient. Elle recula au centre de la pièce, apeurée. Lorsque la porte se déverrouilla, son cœur battit follement en la mettant dans un état de tension insoutenable ; lorsque la porte s'ouvrit, elle fut sur le point de se pâmer, ce qui la fit chanceler ; lorsque l'homme parut sur le seuil de la porte, ses yeux lui refusèrent un bref instant toute image...

Puis elle vit Thierry, seul dans l'encadrement de la porte, et elle explosa de joie, traversa la pièce d'un bond, se jeta dans ses bras, l'embrassa sur les joues, le serra fort contre elle pour irradier tout son bonheur, et elle plaqua ses lèvres contre les siennes, et elle s'abandonna à un baiser d'amour sans retenue...

Elle se détacha en gardant le visage de Thierry serré entre ses deux mains :

–Thierry ! Thierry ! Mon héros !

Un sourire enchanté et triomphant se dessina sur le visage de Thierry :

–Louise, ma chère Louise, je me désespérais de ne plus te revoir !

–Tu m'as sauvée ! Où sont-ils ? Tu les as tués ?

–Non. J'en ai assommé un, l'autre est en fuite.

Elle l'embrassa de nouveau puis le regarda, transie d'amour :

–Je t'aime...

L'expression de Thierry changea de manière presque imperceptible, comme sous l'effet d'un bonheur renaissant. Il hésita, puis se reprit pour balbutier :

–Veux-tu m'épouser ?

–Si je veux ? Moi ? Et comment donc ! Toi, mon sauveur ! S'il fallait une épreuve comme celle-ci pour révéler notre amour, qu'elle soit bénie !

–Vrai ? Oh ! Comme je t'aime !

–Donne-moi ta main !

Elle fit semblant de lui passer une alliance au doigt :

–Mais tu es blessé !

–Ce n'est rien, une simple égratignure pendant la bagarre...

Louise porta la main à son visage et elle entreprit de lécher la blessure comme le ferait une chatte pour son chaton. Son regard s'arrêta sur la chevalière où elle lut les initiales "TC". Elle eut un mouvement de recul soudain dont s'aperçut Thierry :

–Que se passe-t-il ?

Elle le regarda droit dans les yeux, puis elle regarda à nouveau la chevalière et elle leva les yeux au ciel en fronçant les sourcils comme pour faire appel à sa

mémoire, en fait à un mauvais souvenir. Elle hurla en se détachant totalement de lui :

—Ce que j'avais pris pour un "pi", c'était un "T" et un "C" ! "T" comme "Thierry" et "C" comme "Cansotement" ! C'était tes initiales que j'avais d'imprimées sur la joue, et c'était ta voix, à peine déguisée, que j'entendais à travers la porte ! Voyou ! Salopard ! Et dire que j'ai failli marcher, que j'allais t'épouser !

Elle voulut le frapper, mais Thierry fut plus rapide : une gifle percutante lui fit faire un demi-tour sur place. Thierry appela :

—Alban ! Bernard ! Vous pouvez venir, cette idiote a tout découvert !

Aussitôt, des bruits de pas se firent entendre et les deux complices apparurent. Louise, horrifiée, les reconnut comme étant ceux qu'on surnommait « les affreux ».

—Que va-t-on faire, patron ?

—Premièrement, garder l'argent...

En s'adressant plus particulièrement à Louise :

—Mon intention avait été de te délivrer et te ramener à ton père avec l'argent, mais puisque tu as déjoué mes plans, il n'est plus question de rendre l'argent... J'attendais beaucoup de cette machination, et ça a failli marcher mieux que je ne l'escomptais ! Bien sûr que je voulais t'épouser, et je me doutais qu'ainsi, en te délivrant, je te mettrais dans de bonnes dispositions, sans penser que ça irait aussi vite que tu ne t'es décidée... De plus, je rapportais l'argent de la rançon et je sauvais ton père de la ruine certaine ! Qui aurait pu s'opposer à notre mariage ? Personne ! Personne ! Et il

a fallu que tu mettes tout par terre alors que nous aurions pu être heureux ! Quelle idiote !

Il la regarda en secouant la tête, dépité, et il ajouta :

—Une ravissante idiote...

Alban, très mal à l'aise, revint à sa préoccupation :

—Que va-t-on faire, patron ?

—Ce que j'ai dit, garder l'argent...

—Et pour la fille ?

—Qu'est-ce que tu en penses ?

—C'est... C'est un témoin gênant. Elle nous connaît, et elle vous connaît aussi, patron...

—C'est aussi ce que je pense. Vous savez ce qu'il vous reste à faire ? Il faut la faire disparaître, définitivement.

Il prit un air contrarié pour s'adresser à Louise :

—Je suis navré, petite sœur, mais tu en sais trop.

25

Louise était enfermée depuis le départ de Thierry, depuis une heure environ. Celui-ci avait recommandé à ses complices d'être plus efficaces que pour les autres types et de la cacher dans un endroit qui ne pourrait pas être découvert. Elle ne savait pas qui était derrière ce terme, "les autres types", mais cela ne la rassurait pas. Pendant cette heure d'attente, elle avait réfléchi à tous les moyens qu'elle pourrait mettre en œuvre pour empêcher l'exécution de l'ordre de Thierry, ou le retarder, et elle n'en voyait aucun susceptible d'une issue heureuse au drame qu'elle subissait. Le seul moyen qu'elle jugea valable était de les soudoyer, ce qu'elle fit lorsqu'ils vinrent la chercher :

–Attendez, messieurs ! Ce qui vous intéresse, c'est l'argent, n'est-ce pas ?

Ils se regardèrent avec des mines ahuries. Elle poursuivit :

–Si je vous donnais de l'argent, beaucoup d'argent, vous me laisseriez libre ?

–Nous avons déjà de l'argent : il ne faut pas oublier la rançon. Votre père n'a plus un sou.

–Mon père, oui, mais moi ? Et la rançon, il faut la partager avec Thierry... Je suppose qu'il en garde la plus grosse part pour lui !

–Ah ! ça oui !

–Tais-toi !

Alban n'appréciait pas la remarque de Bernard, cependant sa curiosité et sa cupidité étaient éveillées :

–Qu'est-ce que c'est que ces histoires ?

–J'ai une fortune, une grosse fortune, un immense trésor caché. Si vous me libérez, je vous laisse ce trésor.

–Qui vous dit qu'on vous libérera lorsque nous aurons le trésor ?

–Plusieurs choses... D'abord, cette question elle-même qui prouve une certaine honnêteté devant un marchandage. Ensuite, vous êtes en fuite et vous vous cachez ici : avec de l'argent, vous pourriez partir à l'étranger vous refaire une autre vie. Enfin, dans l'idée de garder le trésor pour vous deux sans rien partager avec Thierry, vous seriez trop heureux de me libérer pour que je puisse faire mettre en prison votre patron et ainsi ne plus être inquiétés par lui.

Les deux brigands se regardèrent avec un sourire satisfait, puis Alban reprit la parole :

–D'accord, marché conclu. Mais si c'est une blague, vous le regretterez !

L'aplomb de Louise fut un court instant déstabilisé :

–Non, ne craignez rien... Je vais tout vous expliquer, vous comprendrez mieux.

Elle sortit son vieux papier jauni avant de poursuivre :

–Voilà, tout est écrit là, lisez vous-même...

Alban s'était emparé d'un geste vif du papier et il lisait le message, avec Bernard qui regardait par-dessus son épaule. Il était perplexe :

–Qu'est-ce que ça veut dire ?

–Mon grand-père a enterré toute sa fortune ici, et personne ne le savait. J'ai découvert ce message ici, dans cette cave...

Elle joignit le geste à la parole et elle les entraîna vers une grosse pierre du mur qu'elle descella sans peine. Elle s'agenouilla pour extirper le coffret de la cache :

–Tenez, le message était là dedans. Je l'ai trouvé en voulant faire un trou dans le mur pour m'échapper...

Alban, avec une expression incrédule sur le visage, se pencha pour examiner la cachette.

–Bon ! D'accord. Si on trouve le trésor, vous serez libre. Mais on vous emmènera d'abord jusqu'à la frontière...

Puis, après un moment de réflexion :

–Essayons de comprendre cette énigme : le point le plus chaud, où cela peut-il bien être ? Quant aux dallages, ça ne manque pas ici : toutes les pièces du rez-de-chaussée sont pavées ! Attendez voir : le point le plus chaud, c'est la cheminée ! Viens Bernard, allons-y !

Ils sortirent en vitesse de la pièce, mais sans oublier d'y enfermer Louise.

26

—Qu'est-ce qu'ils font, mais qu'est-ce qu'ils font ?

Louis, équipé de la lorgnette empruntée une heure plus tôt à Fortu, espionnait ses locataires. Annie, qui venait d'arriver sur sa bicyclette et qui l'entendait parler seul, demanda en s'allongeant près de lui avec un bleuet pour lui chatouiller les narines :

—Que se passe-t-il ?

Surpris, Louis se retourna :

—Que fais-tu ici ? Qui t'a dit que j'étais là ?

—Les mêmes... Qu'est-ce qu'il y a ?

—Regarde par toi-même : ils font des trous partout !

Annie, même sans lorgnette, voyait parfaitement Alban et Bernard qui retournaient les dalles de la terrasse de la maison et qui creusaient. A peine avaient-ils fait un trou qu'ils le rebouchaient sommairement et s'attaquaient à une autre partie de la terrasse. Elle les voyait qui gesticulaient, s'énervaient et, après s'être emparée de la lorgnette, elle constata qu'ils se parlaient avec des visages crispés et colériques. D'où ils se tenaient, ils ne pouvaient entendre ce que ces hommes se disaient, mais il était évident qu'ils s'injuriaient. Parfois, l'un appelait l'autre, et ils semblaient se réconcilier fugitivement d'un espoir qui se transformait à chaque fois en rage quand ils avaient exploré le nouveau trou percé dans la terrasse. Annie s'interrogeait :

—Mais qu'est-ce qu'ils font ?

–Je ne sais pas, mais ce n'est pas bon pour ma terrasse...

–Ils veulent enterrer quelqu'un ?

Louis était hargneux :

–Ne soit pas sotté. Il faut un trou bien plus gros pour enterrer quelqu'un, et on n'en fait pas plusieurs... Ou alors, c'est tout le village qu'ils veulent enterrer.

–Mais l'homme qu'on a trouvé dans le bois, il n'était pas enterré profondément.

–Justement, c'est pour ça qu'il faut creuser plus. Et puis, on remet les dalles correctement, sinon ça se voit que quelqu'un a creusé là.

–Ils n'ont pas l'air d'y prendre gare.

–Ben non, justement. C'est ce qui m'intrigue et m'inquiète.

–Il faudrait peut-être aller voir ?

–Oui. Je vais aller leur demander des explications : c'est ma maison, après tout, ils n'ont pas le droit de me la saccager comme ça.

Louis s'était levé alors que Louise demeura assise :

–Pourquoi les espionnais-tu ?

–C'est en rapport avec l'homme trouvé dans le bois : je crois bien qu'il était avec eux à l'arrière dans la voiture quand je les ai rencontrés la première fois.

–La fameuse rencontre fatale à la vaisselle de Madame Sans ? Quand tu lui as fait un puzzle en trois dimensions ?

–Exactement. Il avait la même veste et la même teinte de cheveux. Ça expliquerait pourquoi ils n'étaient plus que deux au village alors qu'ils étaient trois en voiture.

–Tu crois que c'est eux qui l'ont tué ?

–Je ne sais pas. C'est tellement étrange, tout ça...

–Et les deux types chez la mère Cantil ?

Louis réfléchissait :

–Ils ont certainement un rapport avec tout ça.

–C'est vrai que c'est depuis l'arrivée des affreux qu'il se passe des choses dramatiques au village. On n'était pas habitué. Et si c'était eux qui avaient enlevé Louise ?

–Impossible : on a déjà fouillé chez eux.

–Ils l'ont peut-être cachée ailleurs ?

–Où ?

–Je ne sais pas...

Un cri aussitôt estompé survint derrière eux :

–Louizalacav !

Annie avait sursauté alors que Louis se retournait avec une indolence exaspérée. Il soupira, avant même de l'avoir vu :

–Tiens, voilà Aimé...

Annie s'était retournée aussi et elle vit Aimé qui sortait le dos courbé d'un buisson.

–Il m'a fait peur, cet idiot !

Aimé lança à nouveau, mais moins fort :

–Louizalacav !

–Qu'est-ce que tu veux ?

–Louizalacav, Louizalacav, Louizalacav...

Il tournait autour d'eux en scandant ces mots inintelligibles et en les regardant de ses yeux d'un bleu pur où transpirait une innocence naturelle. Annie était étourdie :

–Mais qu'est-ce qu'il a ?

Aimé baragouinait de nouveaux mots, totalement incompréhensibles et cette fois impossibles à transcrire, en désignant d'une main maladroite la maison où s'affairaient les locataires de Louis. Annie avait fini par s'asseoir sur l'herbe et, désespérée, elle se tenait la tête

dans les mains. Elle soupirait à chaque nouvelle gesticulation d'Aimé. Louis était perplexe et cherchait à comprendre cette agitation inhabituelle lorsque soudain, son visage se dérida, illuminé par une idée subite :

—Bon sang, mais c'est bien sûr !

La phrase avait été criée tellement fort qu'Aimé disparut aussitôt, emporté par ses jambes d'athlète exercé. Louis, qui avait vu Aimé s'enfuir, gardait une certaine trace de déception sur le visage.

—C'est malin ! Il s'est sauvé, l'animal.

—Que se passe-t-il ?

—Ce n'est pas grave, j'ai tout compris : Louise est à la cave chez les affreux ! Voilà ce qu'il s'évertuait à nous dire !

—Mais tu viens de me dire que vous avez fouillé chez eux sans rien trouver !

—C'est vrai, mais la porte de la cave était toute neuve et bien verrouillée. Ça m'a paru étrange, de même que l'atmosphère qui régnait dans la cave. Maintenant, tout s'éclaire : ils l'auront cachée momentanément, sachant que nous allions venir, peut-être l'avaient-ils cachée dans le coffre de leur voiture.

—Comment pouvaient-ils savoir que vous veniez ?

—Je ne sais pas encore, un détail m'aura échappé. Ne complique pas les choses, tu veux, alors que tout s'éclaire !

Annie hésitait à parler. Elle avait le visage triste et la voix chevrotante :

—Si... Si c'était Louise... Si c'était elle qu'ils voulaient enterrer ?

Louis devenait sombre :

—Ne dis pas de bêtises...

—Et si elle était déjà enterrée et qu'ils la cherchent parce qu'ils ne savent plus où ?

Louis se fâcha :

—Arrête de délirer ! Ça ne va pas, non ? Allez, j'y vais : il n'y a plus un instant à perdre !

—Je viens avec toi !

—Ah non ! Pas avec tes idées saugrenues ! Tu vas nous faire avoir un malheur ! Prends plutôt le camion et va chercher les gendarmes...

—Je ne sais pas conduire.

—Tu as ton vélo, oui ? Bon, alors file ! Dépêche-toi de ramener du monde pendant que je les occupe !

27

Louis arriva comme une fusée, stoppa son camion dans un nuage de poussière et descendit avec la juste fureur d'un propriétaire aux biens ravagés :

—Qu'est-ce que vous faites là ? Quand je vous ai loué la maison, il n'était pas prévu que vous la démolissiez !

Lorsqu'ils avaient entendu le camion, les deux hommes s'étaient arrêtés de creuser et, l'un appuyé sur le manche de sa pelle, l'autre sur celui de sa pioche, ils s'épongeaient maintenant le front. Ils ne paraissaient, ni l'un, ni l'autre, embarrassés par la situation. Alban parla avec calme :

—Ne vous en faites pas, nous remettrons tout en place. Ce n'est pas bien grave, juste quelques petits trous...

—Juste quelques petits trous ! Vous avez le qualificatif léger ! On jurerait un bombardement, tout a été retourné ! Mais qu'est-ce qui vous a pris de tout saccager ?

Alban se fit hésitant :

–C'est... C'est mon ami. Il a perdu un médaillon auquel il tient beaucoup, et on pense qu'il a roulé sous une dalle.

–Dites, cessez de me prendre pour un abruti !

–Vous avez raison !

Ce disant, Bernard sortit un revolver et le pointa sur Louis. Il joua d'un air assuré et supérieur avec son arme avant d'ajouter, d'un ton sarcastique :

–Vous pouvez faire votre prière, c'est votre dernier jour...

Bernard visa et, au moment ultime où il allait tirer, Alban l'interrompit :

–Non ! Arrête !

Bernard, étonné, baissa son arme :

–Pourquoi ?

–Le camion. Tu sais conduire un camion ?

–Non, pourquoi ?

–Moi non plus. On ne peut pas laisser le camion là : si quelqu'un vient à chercher Monsieur Lavue, qu'est-ce qu'on va dire avec le camion juste devant chez nous ?

–On le tuera aussi.

–Réfléchis : on ne peut pas tuer tout le village !

–Qu'est-ce qu'on fait, alors ? On le laisse partir ?

–Non ! Maintenant que tu lui as montré ton arme, il reviendrait avec les gendarmes.

–On l'enferme, alors ?

–Non. Ça ne résout pas le problème du camion.

–Qu'est-ce que tu proposes, alors ?

–Laisse-moi réfléchir... Je ne vois qu'une solution : l'emmener assez loin d'ici et le tuer. C'est lui qui conduira le camion.

–Mais pour revenir ?

–Tu reviendras à pied.

–Parce que c'est moi qui...

–Fallait pas faire l'imbécile avec ton revolver !

Bernard bougonna :

–A pied ! Avec cette chaleur ! Et pourquoi ne me suivrais-tu pas avec la voiture ?

–Trop risqué : on ne peut pas laisser la jeune fille seule.

Le cœur de Louis fit un bond et, malgré sa situation désespérée, un sourire illumina son visage : la jeune fille, il ne doutait pas un instant qu'il s'agissait de Louise. Il en déduisit qu'elle était donc ici et vivante.

Alban continua, sans remarquer le changement de physionomie de Louis :

–Tu n'as qu'à faire le tour par derrière le champ et l'abandonner dans les bois. A pied, à travers champs, ce n'est pas loin : tu en as pour à peine une demi-heure. Voilà qui est dit. Allez ! Vas-y !

Bernard avait fini par accepter la proposition d'Alban :

–Allez, vous ! Dans le camion ! Et pas d'entourloupe !

–Non !

–Comment ça, non ? Allez-y, ou je tire !

–Que ferez-vous du camion, si vous me tuez ici ?

–C'est vrai, ça...

Bernard regardait d'un air contrarié Alban. Celui-ci haussa les épaules sans se laisser démonter :

–De toute façon, on vous tuera. C'est à vous de choisir : tout de suite, ou un peu plus tard. Ne souhaitez-vous pas profiter de quelques instants supplémentaires de vie ? En échange d'un moindre tracasserie pour nous, c'est ce qu'on vous offre. Votre camion nous gêne, mais on

trouvera bien à s'en débarrasser, je suis sans inquiétude. Simplifiez-nous la tâche, et votre vie sera un peu plus longue ; de plus on vous promet de ne pas vous faire souffrir.

Voyant que ses arguments portaient peu, Alban ajouta :

—Un miracle peut survenir dans cinq minutes, ou dix minutes ! Ne dit-on pas : tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir ?

Louis fit mouvement vers le camion en traînant des pieds :

—C'est bon, vous avez gagné.

—Attention : pas de geste malencontreux ! Au moindre doute, Bernard vous tirera une balle en pleine tête !

—Compris !

Ils s'étaient installés tous les deux dans le camion, Louis au volant, Bernard à ses côtés tenant d'une main ferme son revolver pointé sur lui. Il démarra en douceur et fit demi-tour d'une seule manœuvre.

Sur le long chemin cahoteux qui menait à la route, Louis accéléra imperceptiblement pour parvenir finalement à une bonne vitesse qui obligeait Bernard à s'accrocher et le mettait moins à l'aise pour pointer son chauffeur. Une idée avait germé dans le cerveau de Louis, et il ne tarda pas à la mettre en application. Il lança son camion sur un nid de poule plus profond que les autres et, à l'instant précis où le véhicule fit une embardée sous le choc, il tira sur la ficelle commandant son puissant Klaxon. Sous l'effet conjoint de la forte secousse répercutée sur tout le camion et du bruit strident de l'avertisseur sonore, Bernard fit feu en lâchant son revolver. La balle frôla le visage de Louis

puis brisa la fenêtre du conducteur, lequel, sans perdre un instant, se saisit de Bernard à la nuque et l'envoya le visage contre le pare-brise, puis le redressa et à nouveau frappa son visage contre le pare-brise et contre le tableau de bord, et encore le redressa, et encore le fit s'écraser contre tout ce qui lui sembla solide, dur et susceptible de provoquer bosses, contusions, tuméfactions, ecchymoses et autres meurtrissures. En fait, ce fut bien plus que cela que le doux contact du crâne de Bernard avec la cabine non capitonnée du camion provoqua : le sang jaillissait et les os craquaient, signes de plaies, égratignures, taillades, fractures, coupures et autres blessures...

Sentant que Bernard n'offrait plus la moindre résistance au va-et-vient imposé, et préoccupé à ne pas salir plus que nécessaire son camion, Louis s'arrêta puis chercha un morceau de ficelle pour le ligoter pendant qu'il était encore évanoui. Ceci fait, et l'ayant fouillé en vain, il le jeta sans ménagement à l'arrière du camion puis, malgré les abords escarpés du chemin, il effectua un demi-tour périlleux en se disant que chaque minute gagnée comptait. Parvenu à une centaine de mètres de la maison, il gara son véhicule de façon à laisser passer les secours qu'Annie ne manquerait pas d'envoyer et il coupa le moteur. Il fit au trot le reste du chemin et se glissa par l'arrière dans la maison. Alban creusait toujours dehors, avec plus d'énergie que jamais. Après quelques coups de pioche, il s'épongea le front et voulut s'abreuver, mais la cruche était vide. Le récipient à la main, il se dirigea vers la maison. Louis se tenait derrière la porte, prêt à l'action : il avait déjà fourbi son plan.

Il attendit que la porte fut à moitié ouverte pour la refermer au nez d'Alban d'un violent coup de pied. Rien qu'au son de l'impact de la porte contre le sinistre personnage, quiconque se serait douté qu'il n'y avait pas que le nez qui était touché. De fait, un bras et une jambe étaient restés coincés dans l'entrebâillement de la porte, et ceux-ci glissèrent vers le sol bientôt suivis de tout le reste du corps d'Alban qui s'effondrait à moitié assommé. Avant que celui-ci ne pût réagir, Louis lui fit subir le même sort violent qu'à son complice, mais contre le pavé du seuil de la porte. La deuxième moitié étant elle aussi assommée, il fouilla son pauvre locataire et il extirpa avec un cri de joie la clé de la cave. Malgré l'impatience qui bouillonnait en lui, Louis prit le temps de chercher un peu de ficelle pour attacher le malandrin.

Enfin, le cœur battant à tout rompre, il déverrouillait la porte de la cave. Louise se tenait chancelante au centre de la pièce ; elle était sur le point de se pâmer lorsqu'elle ouvrit les yeux et vit Louis, seul dans l'encadrement de la porte. Elle explosa de joie, traversa la pièce d'un bond, se jeta dans ses bras, l'embrassa sur les joues, le serra fort contre elle pour irradier tout son bonheur, et elle plaqua ses lèvres contre les siennes, et elle s'abandonna à un baiser d'amour sans retenue... Elle se détacha en gardant le visage de Louis serré entre ses deux mains :

—Louis ! Louis ! Mon héros !

Un sourire enchanté et triomphant se dessina sur le visage de Louis :

—Louise, ma chère Louise, je me désespérais de ne plus te revoir !

–Tu m'as sauvée ! Où sont-ils ? Tu les as tués ?

–Non. Je les ai simplement assommés.

Elle l'embrassa de nouveau puis le regarda, transie d'amour :

–Je t'aime... Mais tu es blessé !

–Ce n'est rien, de simples éclaboussures pendant la bagarre...

Tout à coup, elle eut un mouvement de recul si soudain que Louis s'en s'aperçut :

–Que se passe-t-il ?

Elle le regarda droit dans les yeux, puis elle regarda ses mains en fronçant les sourcils comme pour faire appel à sa mémoire. En fait, elle se remémorait un mauvais souvenir. Elle dissipa cette réminiscence d'un sourire.

–Ce n'est rien. J'ai eu tellement peur...

–Viens, partons...

Dehors, Louise, gênée par l'éclat du jour, couvrit ses yeux de sa main alors que Louis criait de joie :

–Regarde, Annie arrive avec les gendarmes !

Ils étaient tout trois à bicyclette avec des mines épuisées par leur randonnée. Annie laissa tout tomber pour se jeter dans les bras de Louise. Elle exultait :

–Louise ! Je suis si heureuse !

Belroux interpella Louis :

–Que s'est-il passé ?

–Il y a un type ficelé dans mon camion et l'autre dans la maison. Ce sont les deux ravisseurs de Louise.

–Et la rançon ?

–Je ne sais pas, je n'ai pas cherché...

Louise intervint :

–Elle n'est pas ici ; Thierry l'a emportée.

–Thierry ?

–Oui, Thierry ! C'est lui le chef de la bande ; il faut l'arrêter !

Surpris, tous la regardèrent. Devant son expression marquée par les privations et sa sûreté de ton, les gendarmes furent très vite convaincus :

–Comptez sur nous ! Mettez les prisonniers dans votre camion et laissez-nous un peu de temps pour arriver les premiers au château. Nous profiterons de l'effet de surprise pour arrêter leur chef avant qu'il ne se doute de quoi que ce soit.

–Entendu !

Louis venait d'acquiescer. Cependant, Annie souhaitait plus de détails :

–Je n'arrive pas à y croire...

Louis regarda Louise avec un air entendu :

–Tu m'interromps si je me trompe, mais je crois avoir tout compris. Thierry mène des affaires louches à Paris où tous croient qu'il a un travail honnête. Ses complices, suite à une affaire qui aura probablement mal tourné, viennent ici où leur patron passe ses vacances. Il n'a pas dû apprécier de les voir arriver, mais cela lui donne une idée : il a besoin d'argent, plus que ne peut lui en donner sa mère, et il décide d'en extorquer à son beau-père. L'un des complices meurt, celui qu'on a retrouvé dans les bois. Ils l'ont éliminé pour je ne sais quelle raison, à moins qu'il n'ait été blessé à mort dans un règlement de comptes à Paris. Ça expliquerait les deux types qui sont arrivés plus tard et qui les cherchaient : sûrement une bande rivale. Ces deux-là, ils les éliminent et ils les jettent dans le puits de la mère Cantil. Pendant ce temps, Thierry avait

détourné tout soupçon qui arriverait immanquablement sur ses complices en les désignant dès le début comme coupables. Il nous obligeait ainsi à leur rendre visite au moment où il le souhaitait.

—C'est exact. J'avais été bâillonnée et attachée dans le coffre de leur voiture lors de la visite de père et des gendarmes.

— Mais une fois qu'ils sont entrés en possession de la rançon, pourquoi ne t'ont-ils pas libérée ?

—Ils ne pouvaient pas : je savais qui ils étaient.

—Ils allaient te tuer alors... C'est pour ça qu'ils cherchaient un endroit où t'enterrer ?

—Non, tu n'y es pas du tout : ils m'auraient tuée sûrement, si je ne leur avais pas fait miroiter la découverte d'un trésor.

—Un trésor ?

—Oui, c'est écrit sur un document que je leur ai donné. Allons voir : le bandit doit l'avoir sur lui.

Louise s'empara de la lettre en évitant de regarder le visage d'Alban qui la dégoûtait, plus par sa physionomie meurtrie aux oreilles violacées, que par de mauvais souvenirs ou une quelconque rancœur. Louis lut le papier qu'elle lui avait tendu.

—Il semblerait qu'ils n'ont rien trouvé ! Ce doit être une blague !

—Qui sait ? Je n'ai pas de souvenirs de grand-père.

Louis avait négligemment chiffonné le message dans sa poche et il s'était rapproché de Louise en l'embrassant :

—Veux-tu m'épouser ?

Cette question fit pousser un cri étranglé à Annie qui se détourna pour fuir les regards. Louise eut un moment d'hésitation troublée avant de répondre :

—Je ne sais pas si je peux, ni si je le souhaite. Il faut en parler à père qui m'a promise à Gontran Dupez. Peut-être changera-t-il d'avis, vu qu'il t'a toujours témoigné de la tendresse, mais il y a nos problèmes d'argent... De plus... J'ai un petit ami, le fils du recteur de la pension... Mais je ne sais pas si c'est sérieux. Il faut que je réfléchisse... Rentrons au château...

28

Lorsque le camion arriva au château, Thierry était dehors, menottes aux poignets, encadré des deux gendarmes. Le Comte était auprès d'eux, ainsi que Bertrand. Valérie s'était réfugiée dans sa chambre où elle pleurait, effondrée par la soudaine prise de conscience que son enfant était devenu plus qu'un garnement. Blondine était auprès d'elle, envoyée par le Comte pour l'aider à supporter cette douloureuse épreuve et pour s'assurer qu'elle ne ferait pas d'acte irréfléchi.

Louise, qui était assise entre Annie et Louis, fit de grands signes de joie à son père dès qu'elle l'aperçut, et son bonheur ne s'estompa pas un instant, au contraire il sembla prendre une force considérable, quand elle vit Thierry enchaîné.

Louise fut accueillie par son père comme il ne l'avait jamais fait, sans retenue, comme les gens du peuple qui savent montrer leur amour sans arrière pensée, d'une

manière naturelle non dictée par des générations d'us et bonnes manières. Elle laissa éclater sa joie :

—Père ! Père ! Comme vous m'avez manqué !

Le comte, ému, ne put dissimuler trois larmes qui coulèrent sur ses joues :

—Oh ! Ma fille, ma fille, quel bonheur ! J'ai eu si peur pour toi...

Les laissant à leurs effusions, Louis s'adressa aux gendarmes :

—Les deux types sont à l'arrière du camion. Ils ont repris connaissance mais je crois qu'il leur faudra quelques soins avant de les conduire en prison.

—Ils pourront marcher ?

—Oui, bien sûr. Ils n'ont rien de grave.

—Bien. Dans ce cas, nous les prenons en charge. Faites-les descendre que nous leur passions des menottes. Ensuite, nous les emmènerons.

—Vous voulez que je vous accompagne ?

—Ce n'est pas la peine : ils iront à pied. Ils ne méritent pas un véhicule pour les conduire en prison.

Louis les laissa faire et il se dirigea d'un pas décidé vers le Comte sous le regard inquiet et larmoyant d'Annie. Elle savait la teneur de sa démarche qui était un déchirement pour son cœur, mais elle ne voulait pas s'y opposer : elle avait trop d'amour pour Louis et trop d'affection pour Louise pour interposer son humble personne et combattre l'idylle qui allait se confirmer à son grand désespoir. Elle y avait pourtant cru à l'attachement de Louis pour elle, bien que sa raison lui présageât un simple flirt. Ses yeux n'avaient pu ignorer le regard de Louis pour Louise, son cœur n'avait pu se méprendre sur les battements à l'unisson des cœurs de

Louis et de Louise, et jamais Annie n'avait totalement mésestimé les sentiments parfois très évidents de Louis pour celle qui l'appelait affectueusement son "grand frère". Elle se sentait lasse, avec un mélange mal cerné de détresse et de satisfaction heureuse ; elle baissa ses yeux embués de larmes et se dirigea d'un pas mal assuré vers le parc du château, vers le fond du parc...

Louis Lavue faisait face au Comte de la Lurde :

–Monsieur le Comte, j'ai à vous parler d'une affaire importante.

–Tout ce que tu veux, Louis, rien ne saurait gâcher mon bonheur présent. Tu m'as ramené ma fille, je ne saurais jamais assez t'en remercier !

–Justement, je voudrais vous la reprendre.

–Comment ? Je ne comprends pas...

–Je voudrais me la marier.

Le Comte devint tout pâle et il chancela : il se serait affalé au sol si Bertrand ne l'avait soutenu à temps. Enfin, dans un souffle à peine audible, il répondit :

–Impossible...

Louis conserva sa mine réjouie :

–Je sais, vous l'avez promise à Gontran Dupez, mais vos ennuis d'argent vont disparaître : Louise a trouvé un message concernant un trésor. Tenez, le voici !

Le Comte se saisit de la lettre et il la parcourut rapidement avant de dire :

–Oui, Louise vient de m'en parler. Cependant, ça ne change rien. Tu ne peux pas l'épouser. De plus, le trésor est sur ta propriété. Il ne nous appartient plus.

–Mais si j'épouse Louise, vous rentrerez en possession de votre fortune !

–Impossible : tu ne peux pas épouser Louise...

Il hésitait :

–J'ai appris qu'elle avait une relation, un flirt, avec un jeune homme dont le père dirige son collège.

–Je le sais, elle me l'a dit. Elle m'a même avoué qu'elle n'était pas sûre que ce soit sérieux. Une simple amourette, je vous le dis.

–Et toi, elle t'aime ?

–Rien n'est encore sûr... En ce qui me concerne, je n'ai aucun doute !

Le Comte regarda Louis puis sa fille et déclara, sur un ton solennel :

–Je refuse que vous donniez suite à un amour naissant entre vous. Je m'y oppose formellement ! Il m'est impossible d'accepter ne serait-ce que l'idée de ce mariage !

Louise était effondrée :

–Mais, père... Si Louis trouve ce trésor...

Louis, le visage dur, s'adressa au Comte, en employant le même ton solennel :

–Soit ! Vous refusez que je puisse épouser Louise, mais vous ne refuserez pas de récupérer vos biens. Car, même s'ils sont sur mes terres, je considère qu'ils vous appartiennent toujours ! Ainsi, vous pourrez laisser Louise épouser qui bon lui semble, même si ce n'est pas moi.

Le Comte hésitait à parler. Il avait une expression contrariée qui laissait supposer un cruel dilemme intérieur. Louise, contrairement à son habitude, se fâcha :

–Je ne sais pas encore si j'aime Louis, cependant je suis certaine de ne pas aimer Gontran ! Père, allez-vous

laisser votre deuxième femme décider en permanence du destin de la fille de votre première épouse ?

Le visage du Comte s'empourpra :

—Jamais ! Jamais plus elle ne prendra de décision sur quelque sujet que ce soit ! J'ai été trop faible à tolérer la présence de son vaurien de fils ! Il faudra qu'elle file doux si elle veut que je la pardonne d'avoir enfanté une telle progéniture ! Quant à vous deux, suivez-moi ! Il faut que l'on parle !

Le Comte, suivi de sa fille et de Louis, s'engouffra dans son cabinet de travail. Là, il se tint debout derrière son bureau, face au tableau représentant sa première femme, la mère de Louise, et il leur fit signe de s'asseoir. Malgré la chaleur étouffante, il ferma la fenêtre et la porte dans le but évident de garder secret leur entretien.

—J'aurais dû vous parler il y a bien longtemps, mais je ne savais pas comment m'y prendre. Cependant, je ne peux plus reculer l'aveu que je vous dois.

Il prit un ton pitoyable mais fier :

—Bien avant de connaître ta mère, Louise, j'ai aimé une autre personne. J'aurais voulu l'épouser mais mon père s'y opposa : elle n'était pas de noble naissance et un futur Comte n'épouse pas une paysanne. Pour empêcher l'épanouissement de cet amour fou, le Comte, mon père, arrangea le mariage de ma bien-aimée avec le maréchal-ferrant. De cette union, était né un enfant : toi, Louis. Cependant, cet enfant n'était pas le fils du père légal, c'était mon fils...

Louis était muet de stupeur et il devenait livide. Le Comte, ému, poursuivit son récit :

—Nous avons été séparés mais nous continuions à nous fréquenter, grâce à la mère Cantil qui était une très bonne amie de ta mère, Louis. Bien que ce fût son cousin, elle détestait ton père légal, violent et brutal. C'était elle qui arrangeait, sans être vraiment consciente du mal qu'elle pouvait faire, toutes nos rencontres amoureuses. Hélas, comme vous le savez, ça s'est terminé en drame : le maréchal-ferrant, conscient d'être cocu, a tué sa femme et mon amour, et ensuite il s'est suicidé...

—Je comprends mieux pourquoi j'ai hérité de la maison du jardinier...

—Je ne voulais pas te laisser démunie. Tu ne pouvais prétendre à aucun héritage. Tu connais notre situation difficile depuis la guerre : je ne pouvais pas faire mieux pour toi.

—Et vous vouliez marier votre fille contre son gré, malgré tout le désespoir qu'une situation semblable vous avait apporté !

Louise prit la défense de son père :

—Non, Louis. Père a été trop faible, il l'a reconnu lui-même : c'est Valérie qu'il faut blâmer. Père a toujours été bon avec moi, il a toujours voulu faire mon bonheur, mais Valérie a eu beaucoup trop d'influence.

Le Comte avait les yeux humides d'émotion, à la fois fier de la plaidoirie de sa fille et du soulagement de son aveu de paternité. Il conclut :

—Vous savez maintenant pourquoi je ne peux pas accepter un mariage entre vous : Louis, Louise est ta demi-sœur !

–Où est Annie ?

Louis venait d'interpeller Bertrand qui entretenait un massif de roses. Le jardinier se redressa, il leva au ciel des yeux pensifs et il se gratta la tête avec son sécateur, ce qui ne manqua pas de lui tirer une grimace de douleur. Avant de partir se soigner, il renseigna Louis :

–Je l'ai vue aller dans le parc ; elle doit encore y être...

–Merci !

Louis s'éloigna au trot, mais d'une allure plus gallinacée que chevaline. En peu de temps, il avait exploré le parc, mais d'Annie, il n'avait vu aucune trace. Il avait appelé, crié, hurlé son nom, cependant sans réponse. Plusieurs fois, il avait essayé d'interroger sa mémoire : quand l'avait-il vue la dernière fois ? Où ? Que faisait-elle ? Qu'avait-elle dit ? Il se désolait de ne se remémorer aucun souvenir précis et il se mortifiait l'esprit pour avoir été si peu attentif. Personne n'avait aperçu Annie dans le château, seul Bertrand l'avait vue se promener dans le parc. Elle ne pouvait pas disparaître par là, le mur d'enceinte n'offrait pas de sortie... Soudain, une idée jaillit dans l'esprit de Louis : le bois, l'étang ! Il n'avait pas considéré cette possibilité ; ses investigations ne l'avaient pas mené à cet endroit hors des promenades car toujours humide et boueux. Au fond du parc, il y avait l'étang masqué par un rideau d'arbres et d'arbustes - une végétation en pleine liberté car non entretenue - qui servait de limite entre la propriété comtale et les champs cultivés voisins, là où le mur d'enceinte s'interrompait.

Louis s'enfonçait à pas pesants dans la gadoue tout en hélant :

—Annie ! Annie !

Soudain, derrière le feuillage, il aperçut une forme humaine debout dans l'étang : c'était Annie ! Il cria de plus belle :

—Annie, Annie !

Elle tourna la tête et répondit, en pleurs, d'une voix tremblante :

—Louis !

Elle se tenait dressée parmi les algues, avec de l'eau jusqu'à la taille. Elle n'avancait ni ne reculait, le visage caché dans les mains. Tout son corps tremblait, animé de soubresauts dus à la peur, le froid ou les larmes ? Louis n'en savait rien, il ne voyait qu'Annie qui avait besoin de son secours, il ne voyait qu'Annie en danger : sans hésiter, toujours en l'appelant, il s'élança dans les flots clapoteux troublés par la vase que ses pas soulevaient. Il avançait avec difficulté. A chaque pas il sentait la succion de la terre argileuse, mais sa progression était certaine. Lorsqu'une de ses chaussures resta enlisée, il ne s'en soucia guère, bien au contraire : il marchait plus facilement. En un temps qui lui parut dix fois trop long, il rejoignit Annie et la prit dans ses bras :

—Que fais-tu ici ?

Elle se serra fort dans ses bras :

—Ne me regarde pas. J'ai trop honte...

—Qu'y a-t-il ? Comment es-tu arrivée ici ?

Elle éclata d'un rire nerveux :

—Comme toi, à pied !

Louis sourit en lui caressant les cheveux :

—Idiote... Tu voulais te suicider ou quoi ?

Elle éclata en sanglots :

–Je veux mourir, je suis trop malheureuse !

–Et comme ça, tu es trop malheureuse ?

En démonstration à sa question, il l'embrassa avec ferveur jusqu'à ce qu'elle s'abandonnât à son baiser amoureux. Il la serra de nouveau fort dans ses bras, puis il la regarda droit dans les yeux, avec un visage qui exprimait la malice et la satisfaction :

–Louise est ma sœur !

Annie eut un hoquet :

–Co... Comment ? Qu'est-ce que tu dis ?

Louis lui relata les derniers événements et l'aveu du Comte...

Annie buvait avec félicité ses paroles. Quand il eut terminé ses explications, elle revint les pieds sur terre et dans l'eau :

–Qu'allons-nous faire ?

–Nous marier, si on s'aime.

–Non ! Oui... Ça je veux bien, mais je parlais de tout de suite : qu'allons-nous faire ?

Louis la regarda d'un air étonné :

–Hé bien ! Sortir de l'eau, cette bonne blague ! On est bien ensemble, mais on serait mieux au sec !

Annie prit une expression désolée :

–Ça, je voudrais bien, mais il y a comme un petit problème... C'est un peu pour ça que je ne suis pas noyée... Ben, vois-tu, je ne peux plus bouger. J'ai les deux pieds enfoncés dans la vase, et rien à faire pour les décrocher de là !

Louis éclata d'un rire vite étranglé quand il constata que lui-même était prisonnier de la vase. Insidieusement, une boue d'argile l'avait enveloppé jusqu'aux mollets ; c'était à peine s'il arrivait à remuer

les orteils. Après un court instant de réflexion, Louis prit une résolution :

—Tu es plus légère. Je vais te prendre par la taille et te soulever pendant que tu vas agiter tes jambes. Tu finiras bien par te dégager de la vase. Ensuite, tu iras en nageant et en rampant jusqu'à la terre ferme.

—Je ne sais pas nager !

—Tu te débrouilleras ! Tu marcheras assez vite pour éviter de t'enliser.

—Et toi ?

—Je me débrouillerai en m'allongeant dans l'eau : je finirai bien par me dégager. Si je n'y parviens pas, tu iras chercher du secours.

De fait, Annie fut prestement dégagée et Louis, d'un geste ferme et précis, la fit glisser sur l'eau pour qu'elle se rapproche de la berge. Pendant qu'il essayait de s'extraire lui-même de la vase, Annie, couverte de boue jusqu'au cou, avait rejoint une terre suffisamment ferme.

—J'y suis ! Louis ! Je vais chercher de l'aide !

—Oui ! Vas-y !

Louis fit tant et si bien qu'après de longues minutes d'effort il se dégagea à son tour et, à la nage, puis en rampant, il rejoignit le sous-bois avec une angoissante question : où allait-il bien pouvoir se cacher pour surprendre Annie à son retour ?

Le Comte les emmenait dans une aile peu fréquentée du château. Ils s'étaient munis de lampes électriques car cette partie-ci n'avait subi aucune restauration depuis un siècle.

—A la mort de Père, en 1917, je me souviens qu'il a dit à Mère que la fortune était dans la propriété et qu'il lui fallait intelligence pour la découvrir. Il avait aussi parlé de cave à vin, et puis d'une grosse pierre, mais c'était très confus... Hélas, père décéda sans avoir pu être plus précis, tant le souffle lui manquait. Nous avons été bien sots : tout ce qu'il nous a confié sur son lit de mort, nous l'avons associé à un vieux conte. Nous avons longtemps cru qu'il nous faisait part de la célèbre histoire du laboureur qui disait que le trésor était dans le champ. Nous avons été persuadés qu'il nous demandait de retourner les champs pour planter de la vigne. Tous les essais de vin ont donné de piètres résultats : nous n'avons pu produire qu'une immonde piquette. A présent, je comprends ses paroles, grâce à ce message qu'il a écrit : le trésor bien gardé, c'est bien sûr dans la salle de garde du château ! C'est là qu'il est sous bonne garde ! Père ne fréquentait pas cette aile perdue du château. Tout correspond, tout est limpide, c'est merveilleux ! Je vous relis ce qu'il a écrit : « Je l'ai dissimulé là où il sera sous bonne garde, naturellement, sinon pourquoi serais-je Comte ? » N'est-ce pas clair ?

Ils parvenaient enfin dans la salle de garde, une pièce obscure et froide située tout au bout du corridor qu'ils venaient d'arpenter. La seule clarté qui tentait de chasser la pénombre parvenait directement de l'extérieur par trois meurtrières assaillies de lierre. La salle était humide, certains pans de murs étaient

recouverts de salpêtre, et elle exhalait une forte odeur de moisissure. Louise, peu rassurée par cet endroit inconnu d'elle, s'était agrippée à son père. Lorsqu'une porte derrière eux claqua, elle hurla en enfonçant ses ongles dans le bras du pauvre Comte :

—Ah !

—Hé bien, ma fille ! Voulez-vous m'arracher un biceps ?

—Excusez-moi, père, cet endroit me fait peur.

—Si nous découvrons ce que nous sommes venus y chercher, tu trouveras beaucoup d'agréments à cet endroit !

Un autre bruit, sourd, répété, amplifié, puis soudain très proche, les fit sursauter. Aussitôt, ils dirigèrent les faisceaux de leurs lampes vers la source du bruit et ils découvrirent dans le halo instable une pierre qui roulait depuis l'âtre. Le Comte rassura sa fille :

—Ce n'est rien qu'un morceau de pierre détaché de la cheminée ! Voilà déjà les lieux qui signalent l'urgence de réparations. C'est comme s'ils savaient que nous aurons bientôt les moyens d'assurer enfin l'entretien de cette aile du château !

Le Comte était tout guilleret, comme il ne l'avait plus été depuis longtemps. Hélas, sa fille rabattit sa joie :

—Ne vendez pas la peau de l'ours avant de l'avoir tué, père ! Qui sait ce que nous trouverons, et si nous trouverons quelque chose !

—N'aie crainte, je suis sûr de moi ! Tiens ! Regarde Louis ! Il est d'accord avec les ravisseurs : le fameux point chaud, c'est l'âtre !

Louis, peu intéressé par leurs discours, s'occupait activement de la recherche du trésor. En peu de temps,

il avait exploré la pièce de sa faible torche et, à présent, il se tenait dans la cheminée d'où il éclairait l'angle droit extrême du dallage, en ne prenant en compte que la partie de dallage que l'on pouvait considérer comme régulière. Puis, en ayant soin de ne pas laisser le faisceau lumineux s'échapper de la dalle ainsi pointée, il s'approcha de la zone éclairée. Louise et le Comte ne firent pas un mouvement ; ils retinrent leur souffle tout le temps que Louis compta les dix-sept dalles, puis les douze autres après avoir pivoté de quatre-vingt-dix degrés vers la gauche. Louis frappa du pied :

—C'est là !

—Tu es sûr ?

—Retirons la dalle, nous verrons...

Tout les trois s'activèrent, avec des outils de fortune : pelle, couteaux, marteau, burin, tournevis, ongles, etc. Avec peu d'efforts, ils réussirent rapidement à retirer une dalle, puis deux, trois... Dessous, ils découvrirent de la terre battue qu'ils s'empressèrent de creuser pour buter très vite sur quelques planches de bois. Leur exaltation était à son comble, cependant ils n'osaient pas prononcer un mot. Leurs doigts fouillaient la terre d'une manière désordonnée, ils se gênaient mutuellement... Malgré tout, ils dégagèrent ainsi les planches assemblées qui se révélèrent être le couvercle d'un coffre simplement ajusté sans serrure ni charnière. Ils reprirent en main leurs lampes et se regardèrent tout trois avec un sourire hésitant entre l'inquiétude et le bonheur absolu. D'un accord tacite du regard, ils laissèrent au Comte le soin de découvrir la cache.

Le cœur battant, les lèvres serrées, le Comte souleva le couvercle dans un éprouvant grincement de bois sous

l'effort nouveau, et ce fut un éblouissement d'or et d'argent, de reflets chatoyants de pierres précieuses...

La fortune était là, le début du bonheur !

La suite logique ? Un mariage !

31

–Fortu ! Fortu ! Tiens ! Ta lorgnette !

–Louis te l'a rendue ?

–Oui, et il m'a donné ça aussi.

–Une boîte à chaussures ?

–Attends, ouvre !

–Ouah !

–Un kilo de bonbons ! Pompier dit que c'est grâce à ta lorgnette qu'il a pu sauver Louise.

–Ils l'ont libérée ?

–Mieux que ça : ils ont arrêté toute la bande ! Les affreux et Thierry, ils les ont mis en prison ! Faut voir !

–Thierry ? Qui c'est ?

–Thierry, c'est le beau-fils du Comte, le fils de sa femme.

–Pourquoi ils sont en prison ?

–Mais tu comprends rien ! C'est eux qui avaient enlevé Louise.

–Ils ont rendu la rançon ?

–Ouais. Même qu'ils ont trouvé un trésor au château.

–Un trésor ?

–Ouais. Ils disent que c'était de l'argent qu'avait caché le père du Comte pendant la guerre.

–Ben dis donc ! Alors, ça va se terminer en mariage ?

- Pourquoi veux-tu que ça se termine en mariage ?
- Les histoires comme ça, ça se termine toujours en mariage.
- Ben, vaudrait mieux que non.
- Pourquoi ça ?
- Tu les trouve heureux, toi, les mariés ?
- Ben, oui... Au début.
- C'est ça : au début. Après, c'est l'enfer : ils se chamaillent tout le temps, et quand ils ont des gosses, c'est pour se défouler sur eux... Bing ! Une beigne par-ci. Paf ! Une beigne par-là. Et puis c'est des torgnoles, et puis c'est des « va te coucher » quand ils veulent se débarrasser de toi le soir, et puis des « mets la table », et puis fais ceci, et puis fais cela... Le bague, quoi.
- Ouais, p'être bien, mais moi, j'aime bien les mariages.
- J'ai pas dit que j'aimais pas, au contraire, on se marre bien.
- Je t'ai pas raconté le dernier mariage à Châteaubrun ? C'était le cousin Léon qui se mariait ! On s'est poilé, je te dis pas !
- Si, dis-moi !
- C'est une expression...
- Je sais. Alors, raconte !
- Le plus marrant, ça a été la blague de mon frère, tu sais, Albert, celui qui a dix-huit ans.
- Hé bien ?
- Ben, il a un copain qui est pâtissier, un artiste : il fait des merveilles en chocolat. Ils aiment bien faire des blagues, et il s'est spécialisé dans les fausses crottes de chien. J'ai vu : on croirait des vrais, mais en meilleur. Et ils mettent du vin blanc pour faire le pipi.
- Et alors ?

—Ben, ils ont décidé d'en mettre une par terre à la noce pour le vin d'honneur qui était donné à la maison. Ils ont tout arrangé pour que ma mère découvre ça quand les invités arrivent. Et c'est ce qui s'est passé : quand ma mère a vu la crotte en plein milieu du passage alors que tout le monde arrivait, elle a poussé des hauts cris, elle a engueulé mon père en disant qu'il n'avait pas attaché le chien à la niche, et puis il y a mon grand frère qui est accouru, le sauveur ! Il a dit que c'était pas grave, qu'il allait arranger ça en deux coups de cuillères à pot. T'aurais vu la tête des invités quand il a pris la crotte à pleines mains et qu'il l'a engloutie en se léchant les doigts ! Pourtant, il aurait dû s'en douter, à l'odeur, que c'était pas celle en chocolat ! Ses copains étaient écroulés de rire, et ma mère a voulu qu'il voie un psychiatre dès lundi. Elle a parlé de scatophilie tardive...

—Scatophilie ?

—C'est ceux qui aiment la merde.

—Ouais, bon, laisse tomber...

Puis, plus énergique :

—Viens, Fortu, on va se taper les bonbons !

—Y a des acidulés ?

—Plein ! Et des caramels !

—Super ! On en donnera un à Pépé-dentier ?

—Ben tiens ! Deux-trois s'il le faut ! Et puis à grand-mère-trois-dents.

—Dans la soupe ?

—Non, ça fond !

Les deux loustics riaient en courant, Fortu à la poursuite de petit Jean qui allait se réfugier derrière le lavoir, loin des regards indiscrets des grands. Ils étaient

assis dos au mur ; petit Jean entourait de son bras protecteur la boîte à chaussures. Religieusement, sans un souffle, il souleva le couvercle dans un éprouvant grincement de dents sous l'effort, pour dévoiler leur trésor, et ce fut un éblouissement de caramels mous et durs, de reflets chatoyants de sucreries... Une longue minute de silence s'écoula avant que Fortu n'annonce :

—Moi, je garderai un caramel pour le coller au fond de la gazinière... Il aurait dû te donner des chouines, c'est plus marrant.

—Il y tient pas, après ceux qu'il a trouvés dans son camion.

—T'es bien, toi, aussi, de lui en avoir collé tout un paquet sur les pédales. Il paraît qu'il a failli avoir un accident, tellement ça collait à ses pompes !

—Bof ! C'est surtout celui du siège qu'il a pas aimé.

32

Les hommes, comme à leur habitude, étaient au café, le seul du village. Ça sentait bon comme dans une brasserie : odeurs suaves, subtils mélanges de tabac, d'anis, de houblon et de viandes grillées, sans oublier une pointe très perceptible de graisse frite...

Ils avaient rassemblé toutes les tables pour ne faire qu'une grande tablée et préparer, entre hommes, le mariage de Louis. C'était un rite, ici, que de préparer la veille la salle du café pour recevoir le vin d'honneur servi à l'occasion d'épousailles au village, un rite offert par la mairie. Le rangement, qui prenait moins de dix minutes, était toujours suivi d'une discussion interminable, sauf vers trois heures du matin. Depuis

deux heures qu'ils parlaient de choses et d'autres, toujours centrées sur le mariage, le couple, les enfants, l'homme et la femme, ils avaient vidé plus d'une bouteille. Ce qui fit dire à Arsène :

—Nous en sommes à un litre à l'heure, va falloir vous réveiller les gars ! La veille de la dernière noce, on en était à une moyenne de trois litres à l'heure !

Alan intervint :

—D'accord, mais là, on a un handicap !

Arsène jeta des regards fous autour de lui, puis regarda sous la table :

—Où t'as vu un handicapé ? Où ça ? Moi, je vois rien !

—Un handicap, j'ai dit, pas un handicapé ! C'est comme qui dirait un désavantage.

—Et où il est, ton désavantage ?

—Je voulais parler du Comte.

Ils regardèrent tous le Comte qui devint rouge et embarrassé d'être le point de mire. Arsène demanda :

—Et alors ?

—Et alors, Monsieur le Comte, il n'a pas nos habitudes. C'est que, pour descendre des bouteilles, il faut de l'entraînement !

—C'est bien vrai ça. Alors, entraînons-nous : à votre santé, Monsieur le Comte ! Faudra venir plus souvent à l'entraînement, après les matchs. Allez, Alan, va chercher un autre casier !

—Tout de suite !

—Hé ! Louis, tu dis rien. Ça va pas ? Dis, tu vas pas nous faire du mouron ? Je sais, c'est une bêtise de se marier... Mais regarde autour de toi, tous font la même bêtise, même que certains la font deux fois, n'est-ce pas, Monsieur le Comte ? Oh, pardon ! Je ne disais pas ça

spécialement pour vous... Quoique un peu, oui, bon. On passe. Je cause, je cause, vous n'avez rien à dire, vous autres ? Toi, Amédée ?

—C'que... J'sais pas, moi.

—Oui, bon, on passe à un autre. Vous, Monsieur le Comte, rien à dire ? Que pensez-vous de l'humanité ? En voilà un débat pas prêt d'être terminé !

—Vous savez, après les expériences récentes...

—Oui, je vois... Vous avez eu votre compte - excusez le jeu de mots - votre compte des relations humaines, je voulais dire. C'est que, ces jours-ci... Mais vous savez bien que l'homme ne vaut pas tripette. Déjà, rien qu'à l'aspect : son allure, son maintien... Laissez-moi vous dire : l'homme est ridicule. Si-si. L'homme est ridicule ! Tenez, regardez ce bras, n'est-il pas ridicule ? Le coude, ce poignet, les articulations, tout est affreusement fonctionnel. Et croyez-moi, moi qui ait un certain âge, pour ne pas dire un âge certain, tout ce fonctionnel-là, il n'est pas très fonctionnel. Il n'y a qu'à vieillir pour s'en rendre compte - excusez le jeu de mots - et pour voir que c'est mal fichu. Regardez un vieux comme moi marcher, manger - boire aussi si vous voulez - et vous vous rendrez à cette évidence : l'articulé humain est grotesque. L'homme est absurde, risible : regardez donc sa tête cervelée qui se détache du tronc ! Et ce besoin de respirer, d'aspirer l'air de ses narines poilues, c'est-y pas dérisoire devant l'admirable photosynthèse ? Et comme s'il n'était pas assez burlesque, il met des vêtements, pas toujours très adéquats. Vous me direz que ça cache, et là je vous répondrais que vous avez raison. Regardez-moi cette mâchoire, avec ces quelques dents, et ces poils qu'il faut toujours raser... C'est pas ridicule, ça ?

Et ces yeux, deux globes humides imparfaits pour voir quoi ? Nos homologues, caricatures de nous-mêmes ! Je vous le dis : l'homme est ridicule !

—Et la femme ?

Louis, qui venait d'interrompre les divagations interminables d'Arsène, avait le sourire satisfait de quelqu'un qui avait atteint son but. Arsène soupira avec un sourire bienheureux :

—Ah, les femmes !

Il se renversa dans sa chaise avant d'ajouter :

—Là, non, c'est pas pareil. La femme...

Au deuxième soupir d'Arsène, tous éclatèrent de rire. Il se fâcha, bon enfant :

—Ne riez pas, imbéciles ! Le rire de l'homme aussi est ridicule !

Louis l'interpella, moqueur :

—Et celui de la femme ?

—Ah ! La femme... Le rire de l'homme est gras, vilain. Le rire d'une jeune fille, c'est un gazouillis rafraîchissant, c'est un chant d'alouette haut dans le ciel... Le visage d'une belle fille, c'est le calme après la tempête, le repos de l'esprit... Les yeux d'une femme, c'est la douceur de l'être, sa bouche, c'est mille délices, son...

—Bon, Arsène ! Tu reviens sur terre avec nous, ou je te dessoûle !

C'était Alan qui venait d'interrompre ce doux délire en posant violemment un seau plein d'eau sur la table devant le causeur, ce qui provoqua l'hilarité générale d'auditeurs déjà prédisposés par le discours...

Pendant ce temps, à l'étage du café :

—Ah, non ! Un parfum, ça doit être discret, sinon, ça gâche le repas de ceux qui sont assis à côté de toi.

—Elle a raison, crois-nous. Si tu en mets trop, c'est écœurant pour les autres. Toi, tu ne t'en rends pas compte parce que tu t'es habituée à l'odeur, mais les hommes, après, ils te fuient !

C'était Annabella qui avait donné la réplique à Louise. C'était rituel, dans ce village, que de préparer la veille la robe de la mariée, et c'était toujours suivi d'une discussion interminable, sauf vers trois heures du matin, quand il faut coucher les hommes. Cette réunion de femmes constituait le pendant de la réunion d'hommes du rez-de-chaussée. Annabella aimait se comporter en mère :

—T'en fais pas, ma petite Annie. Tout va bien se passer à ton mariage. Louis est un brave gars, tu ne pouvais pas trouver meilleur parti.

La mère Cantil, que seuls ceux qui la connaissaient auraient pu qualifier d'à jeun à cette heure, était toujours de bon conseil :

—Ma p'tite, je connais les hommes, crois-moi. Les hommes, c'est tous les mêmes. Au début, ils te font les yeux doux, les courbettes, mais après, c'est toi qui courbe l'échine... Te laisse pas faire. Je vais te dire comment garder ton époux.

—En l'enterrant !

—Les écoute pas, ces garces. L'homme, ça ne pense qu'au sexe. Alors, si tu veux qu'il aille pas courir à droite et à gauche, donne-lui ce qu'il désire. Puis, petit à petit, il faut le sevrer. Comment ? Oh, c'est facile ! Tu as des règles prolongées, pas ce soir chéri j'ai mal à la tête, tu t'endors avant qu'il se couche, tu le fais travailler

jusqu'à l'épuisement, tu vas voir le gosse au bon moment... Et ainsi, peu à peu, tu l'incites à l'abstinence. Tu verras, il oubliera vite. De toute manière, lui-même jouera contre son intérêt : de peur que tu n'attires d'autres mâles, il t'imposera de te vêtir de façon stricte, démodée, avec des tissus aux couleurs ternes, tristes, comme le gris, le marron. Il te dira de mettre des vêtements amples qui cacheront toutes tes formes les plus aguichantes... Mais ça se tournera contre lui : petit à petit, il ne sera plus attiré par toi et il te fichera la paix.

Annie éclata de rire, retira sa robe de mariée et enfila sa classique robe à carreau. Puis elle s'excusa :

—Pardonnez-moi un instant, mesdames, mais je viens de me rappeler une question urgente à poser à mon futur époux...

Elle dévala l'escalier, extirpa Louis de sa bande de joyeux lurons et le conduisit à l'écart, vers la cuisine. Elle était tout sourire et elle l'embrassa avec une tendresse intacte :

—Dis... J'ai réfléchi... Pour notre voyage de noces, que dirais-tu d'un tour de France ?

—En camion ?

—Bien sûr, en camion !

—Tout ce que tu voudras, ma chérie...

Ils s'embrassèrent avec une tendresse agréable à voir.

Par la suite, ils vécurent heureux... puis eurent beaucoup d'enfants.

33

Pour finir, il faut que je vous parle d'Aimé.

Le lendemain des noces, au départ du couple Lavue, dans le premier bois qu'ils traversèrent avec leur camion enguirlandé, ils croisèrent le chemin d'Aimé qui baguenaudait comme à son habitude.

Louis, toujours facétieux, fit sonner de la trompe et mit en fuite rapide le pauvre fou. Hélas, après avoir couru quelques mètres dans les bois, le malheureux Aimé fut stoppé net dans son élan par la découverte inopportune d'une mine abandonnée et sans raison d'être depuis la dernière guerre, du même modèle que celle qui le détourna de son intellect.

L'explosion ébranla le sous-bois et le camion.

Alertés, Louis et Annie se portèrent aussitôt sur les lieux et découvrirent le jeune homme inanimé. Après quelques instants de bons soins, il revint enfin à lui, heureusement sans blessure, avec simplement quelques contusions.

Une question aussitôt germa dans tous les esprits : cela lui aurait-il remis les idées en place ?

Hélas, non.